U d'/of OTTAWA
39003003419602

3-11-69

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/unpotegabrielv00corb

HENRI CORBEL

UN POÈTE

GABRIEL VICAIRE

(1848-1900)

EAU-FORTE DE LALAUZE

CHARGE DE LÉANDRE

PARIS

LIBRAIRIE ILLUSTRÉE, J. TALLANDIER, ÉDITEUR

8, RUE SAINT-JOSEPH, 8 (2e ARRt)

Tous droits réservés

GABRIEL VICAIRE

DU MÊME AUTEUR

Rimes de Mai, avec préface de Gabriel Vicaire.
Sonnets Romains, avec préface d'Ernest Chebroux.

EN PRÉPARATION

Au Bois enchanté, poésies.

HENRI CORBEL

UN POÈTE

GABRIEL VICAIRE

(1848-1900)

EAU-FORTE DE LALAUZE
CHARGE DE LÉANDRE

PARIS
LIBRAIRIE ILLUSTRÉE, J. TALLANDIER, ÉDITEUR
8, RUE SAINT-JOSEPH, 8 (2e ARRt)

Tous droits réservés

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

Il a été tiré de cet ouvrage :

1000 exemplaires sur papier ordinaire
25 — papier hollande.

PQ
2473
.V3C67P

GABRIEL VICAIRE

Ch. Hemer

UN POÈTE

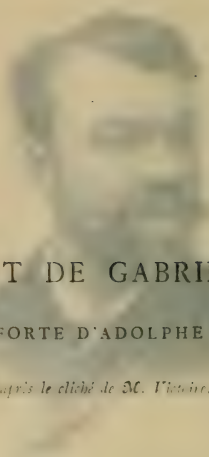
GABRIEL VICAIRE

1845-1885

PORTRAIT DE GABRIEL VICAIRE

PAR-DEVANT D'ADOLPHE LALAUZE

D'après un dessin de M. Lalauze.



PORTRAIT DE GABRIEL VICAIRE

EAU-FORTE D'ADOLPHE L'ALAUZE

D'après le cliché de M. Vicaire, à Lyon.

UN POÈTE

GABRIEL VICAIRE

1848-1900

BIOGRAPHIE

Voilà tantôt deux ans que le plus délicieux de nos poètes contemporains est trépassé. Et la nouvelle semble en être venue à nos oreilles il y a quelques semaines à peine.

Il nous a donc semblé que nous lui devions à nous qui nous honorons de l'avoir compté pour maître et ami, plus qu'un hommage discret et quelconque de quelques vers ou de

quelques pages, un résumé sincère et fidèle de sa vie et de son œuvre.

Certes nous n'avons pas la prétention de croire que cette étude modeste constituera plus tard une œuvre littéraire définitive sur l'auteur des *Emaux bressans*. Aussi bien la tâche nous semblerait très ardue et le geste très osé.

D'aucuns dont la voix est plus juste, dont la langue est plus experte, dont le style est plus poétique, pourront écrire ce livre magistral.

Nous saluerons avec joie ce pieux monument élevé à la gloire d'un des plus purs artistes de vers de notre époque, du plus mélodieux et du plus doué de nos rimeurs.

Qu'il nous soit seulement permis de dire, en ce qui nous concerne, notre admiration pour le bon chanteur, nos regrets d'avoir vu disparaître de ce monde morose cette radieuse intelligence cette fleur d'or du ciel poétique, cet ami cher qui fut, jusqu'à son heure dernière, un tendre et un doux.

Sans doute, le bon Gabriel doit sourire à notre effort, du haut du Paradis où Dieu le Père, après quelques légères admonestations sur ses écarts de conduite, a dû accueillir son âme impénitente comme celle de la divine

Rosette dont il nous a narré, avec quelle verve endiablée et moqueuse, l'entrée tumultueuse au pays des élus.

Sans doute, l'exquis Gabriel doit maintenant rendre raison aux saints de Bretagne à côté de Renan, à la droite de Dieu le Père. Il lui a été beaucoup pardonné parce qu'il a beaucoup aimé.

Le souvenir de cet esprit charmant nous encouragera dans le labeur difficile que nous avons entrepris ; il nous aidera à soulever ce fardeau trop lourd pour nos faibles épaules.

La figure de ce poète indulgent qui fut comme Banville, d'ailleurs, un optimiste continûment souriant, restera gravée pour toujours dans notre cœur et nous nous efforcerons de faire partager au lecteur l'ardente sympathie que nous éprouvons pour ce poète incomparable.

⁂

Louis-Gabriel-Charles Vicaire est né à Belfort, rue des Nouvelles, 248, le 25 janvier de 1848. Il était le fils de Joseph-Marie-Alphonse Vicaire et de Marie-Henriette-Elisa Pitet. Son père était receveur de l'enregistre-

ment et des domaines : Gabriel dut à cette circonstance toute fortuite de naître à Belfort alors que toute sa famille est originaire de l'Ain. Dans le discours prononcé sur sa tombe M. Francisque Allombert caractérisa très finement cette anomalie en disant :

« Né à Belfort, Vicaire était d'Ambérieu. »

Et en effet, son véritable pays fut toujours le Bugey qu'il aima avec ferveur jusqu'à son heure suprême.

Il fit ses études au lycée de Bourg. En 1860, en fin d'année, il fut classé cinquième et passa brillamment sa rhétorique au même collège en 1864. Il resta cinq années en ce lycée de Bourg où il était considéré comme un élève studieux en même temps que très zélé et très religieux.

Pensionnaire, dès son arrivée, il se classa dans les premiers rangs. Les palmarès officiels attestent qu'il fut souvent nommé et que par une progression heureuse, ses succès devinrent chaque année plus nombreux.

Premier prix de vers latins en 1861, Vicaire conserva ce rang dans les classes suivantes.

Ne peut-on pas croire qu'il y ait eu pour lui un apprentissage fécond dans cette étude approfondie qu'il dut faire de la technique et de la langue d'Horace et de Virgile ?

En rhétorique il obtint le prix d'honneur. Ce fut à cette époque qu'il fit ses débuts dans la poésie. Voici à quelle occasion. Au mois de mai 1864 l'évêque de Belley fit une visite pastorale au lycée de Bourg, Vicaire fut désigné pour saluer le prélat en un discours traditionnel. Cette allocution était en vers sous couleur de rondeau.

Cette pièce nous a été communiquée fort gracieusement par M. Georges Vicaire qui fut « le cousin de Gabriel par le sang mais son frère par l'affection. » On peut y trouver déjà chez le poète encore écolier quelques qualités appréciables. L'allure en est assez indépendante et on y remarquera une certaine affectation d'archaïsme qui donne à cette poésie un charme ingénu :

Bien à propos, lorsque lilas fleurissent
Ce petit peuple est par vous visité
Vous, monseigneur, que tant d'enfants chérissent
Dont le sourire est tout de charité.

Puis nous pensons que les bois reverdissent
De fruits nouveaux que point n'avons goûté
Fraises pourtant dans les buissons rougissent
Et pour les voir, ja plusieurs ont été
Bien à propos.

Bref, en ces lieux sont oiseaux de tout âge
Qui voudraient bien faire un peu leur ramage
Un jour ou deux : mais hélas ! Monseigneur

Oiseaux jamais ne chantent bien en cage
En leur ouvrant leur volière, je gage,
Vous les feriez chanter de tout leur cœur
Bien à propos

Mai 1864

Détail curieux : le père de Vicaire, étant conservateur des hypothèques à Mâcon (c'est dans cette ville, d'ailleurs, qu'il mourut), habitait la maison qui appartint autrefois à Lamartine. Le poète en herbe dut songer sans doute bien souvent en rimant ses premiers vers dans ce cabinet des neuf Muses qu'occupait son père au grand élégiaque dont la renommée a empli l'univers.

En 1865, Vicaire prépare sa philosophie au collège de Lyon, aujourd'hui lycée Ampère, et il y termine avec brio ses humanités. Le troisième accessit de dissertation française au concours général sur les lycées de province lui est accordé. Il est fait bachelier ès-lettres le 11 août 1865.

S'il faut en croire un de ses biographes, il ne tarda pas à venir à cette époque à Paris.

Son père l'amena lui-même dans la grande ville pour y commencer ses études de droit. Le regretté Quellien écrivait à ce propos dans un article paru à la *Revue Encyclopédique :* « Vicaire racontait avec un sourire « particulier, leur descente à l'*hôtel du bon* « *La Fontaine*, rue de Grenelle ; de sa fenêtre « il lisait en face un nom d'éditeur qu'il ne « devait plus oublier : car il publia chez « Charpentier, en 1884, dix-huit ans après, « les *Emaux bressans.* »

Pendant la guerre de 1870, Vicaire fut incorporé dans les mobiles de Saône-et-Loire. Il fut envoyé à Romans, avec le grade de sergent-major. Il y resta jusqu'à la fin de l'année terrible.

Une fois la guerre terminée, il fut réformé à cause de sa myopie qui était fort grande. Néanmoins Vicaire, par un sentiment que tout homme de cœur appréciera, ne voulut pas tirer parti de cette infirmité au moment du péril national.

Etudiant en droit à la Faculté de Paris il fut reçu licencié le 21 août 1871, ses thèses traitaient les sujets suivants :

De Usufructu et quemadmodum qui utatur fruatur : De l'usufruit en général et des droits de l'usufruitier en particulier.

Peu de temps après, il s'inscrivit au barreau et plaida d'office cinq ou six causes mais il quitta bientôt le prétoire et les chicanes pour partir à la conquête du vert laurier en une course folle vers les étoiles.

Il vécut dès lors à Paris, habitant tour à tour place de l'Observatoire, puis rue Madame, 9, rue Racine, 16, rue de Vaugirard, 63, rue de Grenelle et en dernier lieu 26, rue Denfert-Rochereau depuis 1887. Il ne quitta ce dernier domicile que pour se rendre dans la maison de santé du docteur Comar où il devait trouver la mort, après une longue et douloureuse agonie de dix-sept mois.

Il se rendait souvent à Ambérieu où habitaient ses proches, à Mâcon auprès de son cousin, M. Lespinasse, notaire ; quelquefois en Suisse et enfin dans les dernières années, sur les côtes de Bretagne.

Oiseau sur la branche, il était toujours sur la route soit de Paris, soit d'Ambérieu. Parmi les évènements notables de sa vie, il faut rappeler le succès qu'il remporta au concours ouvert à l'occasion de l'Exposition de 1889, pour la composition d'une cantate destinée à célébrer le centenaire de 1789.

Il obtint le prix de 3.000 francs réservé au poète couronné.

Il fut lauréat par deux fois, à l'Académie française, du prix Archéon-Despérouses en 1890 pour les *Emaux bressans*, *Marie-Madeleine*, le *Miracle de saint Nicolas ;* en 1893 pour le *Clos des Fées*.

Enfin on se souvient qu'il fut fait chevalier de la Légion d'honneur par décret du 5 janvier 1892 signé par M. Léon Bourgeois, alors ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts.

L'*Officiel* du 6 janvier formula en ces termes la nomination du poète :

Vicaire (Gabriel) homme de lettres. Travaux littéraires très distingués.

Le banquet Gabriel Vicaire

Mardi 2 février 1892 fut offert par ses amis, au poète Gabriel Vicaire, un banquet à l'hôtel Terminus, à l'occasion de sa décoration.

Le menu illustré était dû à M. Georges-Alcide Loron et contenait dans un des coins un portrait de Gabriel Vicaire.

Cent convives assistaient à ce repas.

A droite de Vicaire : François Coppée,

Maurice Bouchor, Jules Truffier ; à gauche : Catulle Mendès, Beauclair, colonel Balland, Napoléon Ney ; en face : Quellien l'organisateur du banquet ; puis MM. Eugène Müntz, Jahan, Georges Rodenbach, Gabriel Marc, César Caire, Malo-Emile Renault, Félix Jeantet, Léon Barillot, Emile Trolliet, B. Valentin Smith, Francisque Allombert, Pol Neveux, Brémond, Henri Cordier, Pierre Gauthiez, Yann Nibor, E. Brousse, Lintilhac, Le Mouël, Raoul Ponchon, Victor Vaulpré, etc. Georges Vicaire indisposé n'avait pu assister au banquet.

François Coppée voulut donner au poète une marque de la grande sympathie qu'il éprouvait pour son talent et prononça un discours remarquable qui fut en même temps un manifeste littéraire :

« La modestie de Gabriel Vicaire me reprocherait, j'en suis sûr, un long discours. Qu'il me permette seulement de lui dire, au nom des nombreux amis qui l'entourent en ce moment, combien nous sommes tous heureux de voir le ruban rouge à sa boutonnière. Nul ne méritait mieux cette distinction que notre ami. Car il n'est pas seulement un artiste exquis. Il est — ce qui vaut encore plus — un poète né, un poète de nature.

« Le critique peut rendre justice à son talent, goûter dans son œuvre la charmante union de l'attendrissement et de la belle humeur, de la malice et de la naïveté, admirer en lui le don si rare qui lui permet d'allier la maîtrise d'art d'un Théophile Gautier à l'inspiration jaillissante d'un Pierre Dupont.

« Pour ma part, ce qui me touche surtout quand je lis des vers de Vicaire, c'est de sentir que lui seul pouvait faire ces vers-là, qu'il aime profondément ce qu'il célèbre, son cher pays de Bresse, ses belles légendes, l'amour simple et le vin vrai, et qu'il est poète en un mot, parce qu'il ne peut faire autrement comme un ruisseau coule, comme un œillet sent bon, comme une fauvette chante.

« Avoir une sensation neuve, un sentiment original devant la nature éternelle et les exprimer clairement avec une sincérité absolue, c'est le secret de tous les bons poètes : c'est le vôtre, mon cher Vicaire. Je ne vous cacherai pas qu'une esthétique aussi élémentaire n'est guère à la mode. Demandez son avis là-dessus à quelqu'un de votre connaissance, qui s'appelle Adoré Floupette. D'ailleurs, je suis bien tranquille, il ne vous convertira pas à ses théories.

« Vous croyez — et moi aussi — que les lois

du rythme et de l'harmonie, établis par des siècles d'efforts, ont encore du bon ; vous croyez — et moi aussi — que les vers ne sont pas une langue mystérieuse et seulement fabriquée pour quelques mandarins. Et nous ne sommes pas pour cela des arriérés, des réactionnaires. Que surgisse un art nouveau, tout de rêve et de musique, et nous l'applaudirons de grand cœur. Nous attendons seulement qu'il se soit affirmé par un chef-d'œuvre. Jusque-là, nous resterons fidèles, vous et moi, à notre idéal, qui n'exclut pas, certes, la musique et le rêve de la poésie, mais qui réclame aussi pour elle le droit à la pensée, et surtout le droit à l'émotion, à la divine émotion.

« Vous ne me contredirez pas, vous qui, dans les *Emaux bressans,* dans le *Miracle de saint Nicolas* et dans votre délicieux recueil d'hier *A la bonne franquette,* avez prodigué les vers émus, vous l'auteur de ce *Cimetière de Village* dont je ne puis lire les dernières strophes sans que les larmes me montent aux yeux. C'est votre génie de grâce et de tendresse, c'est votre inspiration si limpide et si française, c'est aussi votre vie simple et consacrée tout entière au culte désintéressé de votre art, qui vous ont assuré tant d'amis,

qui créent autour de vous cette chaude atmosphère de sympathie, qui nous font saluer avec tant de joie la branche de laurier dont on vous couronne, et qui rend si fier votre vieux camarade de lever le premier son verre et de boire à la santé de Gabriel Vicaire, chevalier de la Légion d'honneur. »

Le poète répondit à cette allocution en termes simples qui firent naître dans l'auditoire une touchante émotion.

Après le banquet, des vers de Vicaire furent dits par MM. J. Truffier, Brémond, Jahan, des chansons populaires furent chantées par Peloga, Yann Nibor, etc., etc.

On trouvera d'autre part non seulement la liste mais une analyse de toutes ses œuvres. Notons seulement en passant que ses dernières lignes furent la préface du livre d'un jeune poète breton, M. Jean Pleyber, *Les Cendres*. Elle est tout empreinte de tristesse et de rêverie. En voici quelques extraits :

« *Les Cendres*, qu'est-ce à dire ? Le titre « est funèbre. Il évoque en moi toute une « tristesse d'année finissante, rêves disparus, « souvenirs dolents, amours d'antan, fleurs « fanées : il fait revivre toutes ces voix de « jadis qui nous reviennent à certaines heures,

« plus pénétrantes peut-être et qu'on ne « peut entendre sans pleurer. Ne resterait-« il que des cendres au foyer qui fut si « clair.....

« Pris de lassitude, vous vous retournez « vers les Paradis perdus, vous voulez goûter « encore aux joies éteintes. Et mille visions « d'amour se lèvent sur l'eau terne du passé, « des formes s'entrevoient, qu'on voudrait « retenir, dans la brume enchantée on entend « soupirer les harpes d'or.

« *Les Cendres !* Je pense à ces ciels de Bre-« tagne infiniment nuancés, d'un gris très « doux, très fin et très tendre qui n'éclatent « pas, mais qui vont au cœur.

« Sous leur tranquille pavillon la mer sans « se lasser jette au vent sa plainte éternelle « et pareils à des sphinx, d'étranges rochers « la contemplent d'un air de mystère, une « mouette passe, un oiseau chante, et tout « là-bas s'étend la lande triste..... avec des « roses. »

L'accent presque douloureux de cette préface autorise à supposer que le poète avait déjà senti la mort se pencher vers lui.

Vicaire fut depuis 1898 plus que mélancolique, triste. Il ressentait les premiers symptômes sérieux du mal qui devait l'emporter.

Il marchait difficilement, presque douloureusement même, d'un pas traînant de petit vieux, les yeux à terre comme s'il craignait un obstacle, les mains déjà au repos effleuraient tous les objets à sa portée.

Il est mort à Paris le 23 septembre 1900. Le service religieux fut célébré à Paris à l'Église St-Jacques du Haut-Pas, le 26 du même mois. Il a été inhumé à Ambérieu le 2 octobre suivant.

Parmi les discours prononcés sur sa tombe par MM. Francisque Allombert, Charles Guillon, Amédée Bonnet, nous citerons celui de M. Allombert, car il nous a paru être une des plus belles et des plus vibrantes pages écrites sur Gabriel Vicaire :

« Mesdames, Messieurs,

« Nous rendons aujourd'hui à la vieille terre du Bugey un de ses enfants qui l'ont le plus passionnément et tendrement aimée.

« Né à Belfort, Gabriel Vicaire était d'Ambérieu.

« Il fut toujours et avant tout du pays de sa famille.

« C'est dans cette nature que son imagination, quand le bruit de Paris la tourmentait

et la mettait en fièvre, venait s'abriter. C'est d'elle qu'il disait :

Vous m'avez fait une âme un peu sœur de votre
[âme.

« C'est à travers les prés, couverts de boutons d'or en marchant sous les bois feuillus, le long des ruisseaux de bel argent, qu'il allait insouciant et heureux,

Attrapant chaque jour une rime au passage

du côté de ces collines violettes d'où, les yeux ravis et le cœur ému, il regardait longuement, sans quitter son bouquet d'églantine, la Bresse, la vieille Bresse, vallonnée à l'horizon avec ses taillis, ses bocages vendéens, ses fermes basses, ses chemins creux qui serpentent vers les clochers aigus ;

Ses carrés de blé d'or qu'une haie environne
Ses vignes en hautins que jaunira l'automne
Ses villages qu'on voit se regarder dans l'eau.

« Poète de la Bresse ! Ah ! oui nous l'avons compris, nous l'avons aimé. Nous l'aimerons

toujours. Les bijoux qu'il a mis au corsage de la vieille mère y resteront éternellement. Mais il ne fut pas que le poète de la Bresse, il ne fut pas que le chantre émerveillé et merveilleux des bagues, des croix de Jeannette, de cette chose du marchand de Bourg en Bresse :

Un peu d'or et tout autour
Du bleu, du vert et du rose

Il n'eut pas que le don de faire voltiger sans que jamais elle souillât ses ailes, une fantaisie légère sur quelque page grasse de Rabelais.

« Son imagination était riche et variée et sa poésie était souple et artiste.

« Ah ! par ces temps de lutte passionnée où la part est faite trop grande à la haine, où le tumulte de la rue roule comme un torrent en furie et couvre toutes les voix, où la bataille stérile entre les personnalités semble vouloir remplacer la bataille féconde des idées, les poètes et les artistes se réfugient trop vite dans cette fameuse tour d'ivoire qui les garantit, il est vrai, contre les contacts de brutalité, mais qui les éloigne aussi de la

vie ardente et sonore. La foule qui passe et dont l'attention n'est pas attirée par ceux qui la mènent, n'ouvre pas l'oreille pour les écouter et ne lève pas la tête pour les voir. Gabriel Vicaire meurt ! Son œuvre qui est écrite pour toujours, n'est cependant née que d'hier ; et déjà les articles improvisés dans la hâte d'une actualité dévorante la jugent mal ou la défigurent. Oui, je sais bien, ceux qui tiennent la plume d'or et dont la haute mission est de porter des jugements dignes d'une œuvre, et qui mêlent un grain fécond à la semence sacrée que l'œuvre même a répandue dans les cerveaux des hommes, n'ont pas encore parlé...

« — C'est le poète d'un seul poème, a dit celui-là. Il fut le prisonnier de cette œuvre originale, les *Emaux bressans*, le premier enfant de son esprit, qui pesa sur son père jusqu'à l'étouffer... Et d'autres, se rappelant l'éclat de rire un peu vengeur, revanche du bon sens, par lequel fut accueillie la spirituelle plaquette qu'il fit en collaboration avec notre ami commun Henri Beauclair qui est là, à mes côtés, déclarèrent que sa célébrité lui venait de là et, pour un peu, ils auraient enfermé tout son mérite dans cette parodie plus savoureuse que l'original. Pauvre Gabriel !

Tous les amis de la vraie poésie, de celle qui jaillit naturellement de l'âme et du cœur, de la poésie vigoureuse, saine, harmonieuse, pensent autrement.

« Gabriel Vicaire possédait admirablement son instrument et il en jouait comme un virtuose. Il en faisait miroiter les facettes à ravir l'esprit d'un Théophile Gautier. Il pouvait se rire, dans ses plus étincelantes fantaisies, de toutes les difficultés. Il était arrivé, ainsi qu'un Florentin, à pouvoir courber, assouplir à sa guise toutes les ciselures.

« Mais son génie de poète reste sincère toujours, de pure race française. Il a, suivant son caprice, la rondeur gaie du chansonnier, l'allure étourdie d'un page, l'insouciance du troubadour, la mélancolie tendre d'un rêveur la consolante pitié de ceux qui ont connu la douleur et qui aiment la bonté.

« Il a remonté tout le cours de notre langue pour se rafraîchir et se rajeunir à la source même d'où la langue est venue. Au milieu du Parnasse impassible, il a gardé l'émotion naïve des premiers compositeurs de fabliaux, la saveur des auteurs du XVIe siècle, l'élégante clarté des classiques.

« Quand les choses et les hommes seront à leur place, quand les truqueurs, quand ceux

qui annoncent leur propre gloire en nous assourdissant à coups de pistolet tirés en l'air, auront disparu, Vicaire, montera naturellement au premier rang. La postérité sera son bon juge.

« Il n'a pas entendu sonner que l'heure du berger au clocher du village ; il a dans le jardin féerique entendu tomber du cadran divin, l'*Heure enchantée*. Il a écouté avec une âme secouée de frissons les sanglots du grand vent de mer pleurant sur les landes bretonnes. Il est entré, fleuri de légendes dans la forêt magique, et le souffle de Shakspeare qui éveillait les fées, a passé dans ses cheveux. Et puis, un rayon de soleil sur les fleurs des prés, un rossignol qui s'envole du Bois-Joli fait s'évanouir les songes mystiques et sa Muse au pied mignon, à la fine taille à la peau brune, chante, de sa voix claire, dans l'aube fraîche de rosée : « — Je « suis un oisillon de France. »

« Oui, poète de la vieille race de chez nous, il entre dans l'histoire immortelle de notre génie aux côtés de Villon, de Marot, de La Fontaine et de Pierre Dupont. On le verra toujours, dans ce Clos des Fées qui s'ouvrait pour lui et dont de ses mains d'artiste il avait fait le treillage avec des fleurs d'amour, se

promener et murmurer des vers en compagnie de Ronsard.

Ce qui ne change pas en moi c'est l'amitié,

s'est-il écrié un jour.

« Au bord de cette tombe j'en apporte, au nom de tous, le témoignage profondément ému.

« Comme il a souffert pour mourir ! Sur cet être de bonté et de tendresse qui avait adoré la nature, les fleurs, qui n'avait jamais douté du cœur de personne et qui avait eu la générosité humaine, la foi la plus candide, le mal odieux, injuste ; s'est lâchement acharné. Dans son lit de torture, il n'a jamais eu un mot de révolte ; et sa résignation sublime s'efforçait de consoler ceux qui venaient s'asseoir auprès de lui. Le nom d'un ami amenait un sourire doux qui éclairait son visage. Une visite affectueuse détendait ses pauvres traits que crispait la souffrance. Sa main hésitante et amaigrie sollicitait les mains chères .. Pourquoi tant de douleur ! Pourquoi cette terrible épreuve à celui qui jamais, jamais de sa vie ne fit de mal à personne et qui rêva toujours le bonheur du monde ! Et le supplice ne devait avoir une

fin que dans la mort. Elle fut sa libératrice. Je l'ai vu sur son dernier lit blanc ; son visage s'était apaisé dans un calme de marbre et, en le regardant, il me parut qu'il se réveillait encore avec un sourire infiniment tendre quand se pencha sur lui, pour le baiser suprême, celui qui, tous les jours, était venu prendre ses mains dans les siennes et qui s'est conduit comme un frère admirable, Georges Vicaire !

« On peut dire que Gabriel Vicaire n'est pas mort à Paris. Son imagination restée intacte, comme toutes ses facultés, dominait l'atroce souffrance par la force du rêve. Il ne regardait pas dans l'avenir : il songeait au passé. Sa famille, qu'il aimait profondément, vivait autour de lui — c'était dans ce pays qu'il revenait, au milieu de cette nature qui l'avait inspiré, et tous les enfants éclatants de son génie lui annonçaient sa gloire. Et des mots de mélancolie montaient de son cœur à ses lèvres tremblantes :

L'horizon d'antan se trouble et recule,
Et l'ombre envahit le cœur délaissé,
Cloches de l'aurore et du crépuscule,
Rendez-moi de grâce un peu du passé.

« L'affection des siens l'a ramené pour toujours ici.

« Dors, mon cher Gabriel, dors, être exquis qui donnas tout aux autres.

C'est si bon d'être immobile
Pour l'éternité !

« Dors à côté de tes parents que tu avais si bien placés dans ton cœur.

« Nous retournons, nous, dans la mêlée humaine, aux batailles de la vie, mais ton œuvre reste avec nous. Elle est belle comme les fleurs, éternelle comme notre langue. Elle nous transportera toujours dans le monde enivré de ton enchantement, elle nous donnera de la joie et de l'espérance. Nous reviendrons te voir dans ce cimetière d'Ambérieu que, par toi, tous les poètes du monde connaissent ; et pour fêter ta mémoire, ami, nous viendrons autour de ta tombe jeter, par-ci, par-là, selon ton désir, des roses dans l'herbe.

« Adieu ! »

PREMIÈRE VISITE

— Monsieur Gabriel Vicaire ? demandons-nous à la concierge du 26 de la rue Denfert-Rochereau.

— C'est au cintième, la porte à droite, nous est-il répondu d'une voix traînante.

Nous nous mettons aussitôt en devoir de gravir philosophiquement l'escalier raide et étroit qui s'offre devant nous.

Et nous maudissions *in-petto* ces diables de poètes qui toujours, comme les peintres d'ailleurs, ont la déplorable habitude de loger au septième ciel.

Non sans grande fatigue pour nos pauvres jambes, nous parvenons enfin au sommet de l'escalier et nous voici en présence d'une porte un peu basse, à demi entr'ouverte, la clef sur la serrure.

Discrètement, timidement nous frappons. Est-ce bien là la demeure du maître. Nous avons eu un moment de doute mais nous ne nous sommes pas trompé.

Un pas se fait entendre et bientôt la porte s'ouvre complètement.

D'une taille moyenne, le corps bien pris, non sans un léger embonpoint dans une jaquette de couleur sombre, le visage rose, les yeux noirs et malicieux, le front largement découvert, tel est l'auteur des *Emaux bressans*.

Avec sa barbe *brune*, son nez franchement dessiné, ses sourcils bien arqués, il a l'air d'un moine du bon vieux temps.

Après les compliments d'usage :

— Je vous reçois à la bonne franquette, nous dit-il en souriant. Entrez donc !

Et nous sommes tout de suite conquis, charmé par cet accueil d'un aîné indulgent, plein de bonne grâce et de simplicité.

— Excusez-moi, nous dit-il ensuite, de vous donner le spectacle d'un désordre qui n'est pas hélas un effet de l'art !

Cela est dit tranquillement, sans pose.

Le poète nous introduit dans la petite salle à manger qui est de même son cabinet de travail.

Il nous invite à prendre place dans un large fauteuil de chêne tapissé de velours cramoisi, abondamment sculpté et pourvu même de son chiffre.

Lui-même s'assied d'un air béat dans un autre fauteuil non moins large mais en cuir frappé.

Et incontinent notre conversation devient familière.

De goûts simples, l'homme a la sagesse de mépriser le qu'en-dira-t-on et le poète est un amoureux de l'indépendance.

Le bon Vicaire ne nous a pas menti en parlant du beau désordre qui règne dans son « home ».

Des livres encombrent les tables, des livraisons s'accumulent sur les chaises et sur la cheminée de marbre, à côté d'un bougeoir tout constellé de taches blanchâtres se dresse une bouteille d'eau de Saint-Galmier narquoise et vide.

— Vous devez être bien tranquille ici pour travailler ? lui faisons-nous remarquer.

— C'est selon ma fantaisie, nous répond-il. Tantôt je compose mes vers au café, tantôt ici, quelquefois en marchant comme à Ambérieu.

Ici le paysage est assez coquet ! Et puis

j'ai un arbre, un grand arbre. Voyez-vous.., là-bas, dans l'école des sourds-muets !!! Et le poète étendant le bras nous fait bientôt partager son admiration pour cet arbre solitaire et bienfaiteur et ironiste !

Fenêtre sur l'azur, Vicaire nous explique qu'il assiste de son balcon avec délices au lever de l'aurore. Elle parfume son âme rêveuse et tendre tandis que la mélancolie de la grande ville qui s'éveille lui met au cœur le regret des horizons roses et vermeils du pays bressan.

— Je vais six mois de l'année à Ambérieu, poursuit-il. J'ai conservé là dans la maison de mon cousin Henri Vicaire une chambrette qui m'appartient. J'adore aller flâner des journées entières dans le repos de la grande nature !

Des toiles sont accrochées au mur, sans aucun cadre. Ce sont des paysages de l'Ain de Louis Boulanger, d'Henri Bidault, de Lucien Monod, une marine de Alheim, une vue des environs d'Ambérieu de Johannès Son, une aquarelle d'Eugène Leroux.

L'auteur des *Emaux bressans* en termes exquis nous vante son pays d'origine. Il nous dit les amitiés sûres qu'il y a laissées, les sympathies nombreuses qu'il y compte, il

nous nomme les parents chéris pour lesquels il conserve un souvenir ému.

Il se plaît beaucoup au Quartier Latin. Cette rue Denfert-Rochereau est d'ailleurs unique au monde.

Aux confins du boulevard Saint-Michel, en un quartier peuplé d'hôpitaux et de couvents qu'anime parfois la fantaisie d'étudiants en rupture de cours, le décor a quelque chose de provincial et d'apaisé.

De hautes maisons silencieuses et de longs murs bordent la rue.

Et comme nous demandions au maître s'il allait bientôt publier quelque nouveau recueil :

— Ne parlons pas de ça répond-il. La chose n'a pas d'importance.

Et ses mains comme inquiètes se portent vers la table toute encombrée de bouquins et de revues. Nous espérons qu'il va peut-être nous lire quelques vers.

— Venez-vous prendre l'apéritif à la Rotonde ? nous dit-il en manière de conclusion.

Nous acceptons avec empressement et nous voilà partis tous deux vers le café où Vicaire reçoit ses nombreux amis.

A la Rotonde, dans l'ombre fraîche de l'estaminet, le poète s'assied à sa place habituelle, en commandant deux apéritifs. C'est là

qu'il rime ces délicieux quatrains les yeux comme noyés dans la brume bleuâtre qui s'évoque de sa pipe.

Et tandis qu'il nous entretient avec une verve légère et une charmante bonne humeur de tous les ennuis de la carrière littéraire, nous l'interrompons sur un ton amical.

— Vous devez pourtant n'avoir connu que les avantages du métier des lettres !

— Détrompez-vous, me répond le poète, j'ai beaucoup hésité avant de me lancer dans la carrière ; c'est Banville, le brave et honnête Banville, mon maître, qui m'a encouragé. Quelle bonté, quelle indulgence !

Et Vicaire s'attendrissait en parlant de son protecteur.

Je me félicitai d'avoir fait si complètement connaissance avec un poète d'une exquisité aussi charmante.

Sa courtoisie était vraiment réconfortante ; son ironie douce et bonne enfant, sans la moindre méchanceté.

Et comme nous lui parlions de ces *Déliquescences* et dont il composa les vers avec Henri Beauclair, sa physionomie s'éclaira d'un fin sourire.

— Que voulez-vous, il faut avant tout être simple, sincère, travailler toujours, tâcher

d'avoir du talent et laisser les enfants s'amuser.

Et le poète, sans doute voulant m'exprimer le plaisir qu'il avait à m'entretenir, m'invita à partager son modeste repas.

— Voulez-vous déjeuner avec moi, sans façons, interrogea l'auteur d'*A la bonne franquette*.

L'occasion était trop tentante.

Bien qu'obligé de rentrer au manoir paternel, je ne me fis pas trop prier pour suivre le poète jusqu'à son domicile.

— Sapristi, nous dit-il, une fois rentré chez lui, j'ai oublié de dire à ma concierge de nous monter le vin. Laissez-moi lui téléphoner.

Naïvement, je me figurais qu'il existait un tuyau acoustique pompeusement appelé téléphone, entre l'appartement du poète et la loge de sa concierge, une brave femme qui lui était très dévouée.

Je ne fus donc pas autrement surpris de voir le poète s'en aller quelques instants.

Il revint bientôt de sa chambre avec un broc de faïence et sans mot dire jeta tout bonnement par la cour l'entier contenu du récipient.

L'eau tomba comme une masse en faisant un flac formidable.

— Voilà qui est fait, me dit Vicaire en revenant vers moi, tout heureux de cette joyeuse prouesse.

Effectivement, quelques minutes après s'éleva dans l'escalier, la voix lamentable de la concierge.

— Combien de bouteilles, monsieur Vicaire ?

Le poète donna ses instructions et nous fûmes bientôt à table.

Je passe sur les menus faits du festin pour parler un peu de la conversation que nous eûmes ensemble.

Causeur séduisant, Vicaire se montra en cette occurrence, très averti sur tout ce qui touche à l'histoire poétique contemporaine.

Et tel est fidèlement reproduit le récit de ma première visite au poète.

L'HOMME

Parmi tant de traits de caractère qui peuvent permettre de définir l'homme que fut Vicaire, il faut d'abord reconnaître qu'il était avant tout un bon vivant, s'accommodant allègrement de l'existence, un compagnon d'humeur très égale.

Assez gai, son esprit se nuançait souvent d'ironie. Mais toujours sans fiel, sa raillerie si elle était parfois piquante, ne blessait personne.

Voici à ce propos quelques extraits de son cahier de notes qui peignent assez le côté facétieux de cette nature doucement insouciante :

« Quand j'étais étudiant et même après, il m'arrivait de *nopcer* agréablement ; je n'avais

Portrait-charge de GABRIEL VICAIRE,

par [illegible]

pas la tête solide, j'aimais à chanter, j'étais vite parti.

« Mais mon ivresse restait intellectuelle. Je me souviens que j'avais alors la manie d'acheter des livres ; je les achetais un peu au hasard et, le lendemain, j'étais surpris de les trouver sur ma table de nuit comme X.., qui, un beau matin, frémit de terreur en voyant dans son lit sa femme de ménage.

« Un jour, rentrant à l'aube de chez Hills ou Peters, je passe devant une librairie slave qui faisait, à cette époque, face à Foyot, dans la rue de Tournon On ouvrait la boutique et le plus bel ornement de la montre était un superbe exemplaire des poésies de Mickiewicz en cinq volumes. Mickiewicz ! un grand poète ! L'ami de Quinet, presque un Bressan ! Je m'emballe, j'entre, je marchande — Vingt-cinq francs — Diable ! Ce n'est pas donné. Mais on n'achète pas tous les jours Mickiewicz, un grand poète, etc. Et vive la Pologne, monsieur !

« J'emporte l'exemplaire, plein de respect et de joie, et, rentré chez moi, ne pouvant dormir parce qu'un peu agité, je me dispose à en savourer quelques bonnes pages !

« Hélas ! Mickiewicz était en Polonais ! Il a fait longtemps l'ornement de mes W.-C. »

D'autre part un grand fonds d'urbanité et de bienveillance envers ses confrères et rivaux en poésie se manifeste dans d'autres pages de son carnet inédit. On ne lira pas sans intérêt ces lignes amicales, en faveur du poète Bouchor. Elles prouvent que si en plusieurs occasions Vicaire se montra froissé de voir élever sur le pavois tel de ses camarades à tort ou à raison, alors que lui-même restait parmi la foule, cette petite rancœur passagère était toute superficielle.

Voici ce qu'il dit de Maurice Bouchor :

« J'admire Bouchor, le poète d'abord, « l'homme encore plus. Les injustices, les « méchancetés, les cent vilenies de la vie « d'artiste, glissent sur lui sans paraître le « toucher. Il n'a jamais de ces colères ner- « veuses, de ces emportements d'une heure « que je connais trop et qui ne sont au fond « que des preuves de faiblesse. Il est non « seulement juste, mais indulgent. Je l'ai « toujours vu gai, souriant, parfaitement doux. « Je l'admire et je l'aime. »

Un autre côté du caractère de Gabriel Vicaire, ce fut la très nette conscience de sa valeur littéraire. Je ne veux pas dire qu'il fut très vaniteux, ce qui est le propre de beaucoup de littérateurs, mais il paraît établi qu'il

savait avoir écrit quelques poèmes parfaits.

Jean Pleyber me contait à ce propos une confidence que le poète lui avait faite, deux ou trois jours avant son départ pour la maison de repos dont il ne devait plus sortir vivant. Je lui laisse la parole :

« Il pouvait être neuf heures du matin, lorsque je frappai à la porte du petit logement de la rue Denfert-Rochereau. Gabriel était encore au lit. Il me fit part de ses souffrances. Je parvins à le consoler vaille que vaille et notre conversation s'aiguilla bientôt vers les œuvres de quelques camarades et enfin sur les siennes propres. Notre ami avait pour certaines de ses pièces une prédilection toute particulière que quelquefois je ne partageais pas. S'il était sensible aux éloges, il se défiait souvent de ceux qui les lui adressaient. N'est-ce pas bien humain de ne pas croire à la sincérité, surtout quand elle se traduit par un éloge ?

« Bref à un certain moment de notre entretien je lui dis exactement ces mots : « Par « dessus tout, dans les *Emaux bressans*, se « trouvent deux piécettes que j'admire sans « réserves : *Au Bord de l'Eau* et le *Cime-* « *tière*. Et entre ces deux peut-être même « ai-je une préférence pour le *Cimetière*. »

« Vicaire se mit à sourire et me regardant bien dans les yeux :

« — Le *Cimetière*, le sais-tu seulement ? »

« Je lui récitai toute la pièce qu'il écouta, semblant de la tête marquer et souligner le rythme, puis ma récitation achevée, il dit très lentement et très doucement comme s'il se parlait à lui-même :

« — Oui pourtant, c'est moi qui ai fait cela ! »

Vicaire avait à côté d'une bonté extrême dont quelques-uns abusèrent même si j'en crois certaines légendes pas trop inexactes, un cœur d'enfant têtu un peu, tendre infiniment.

Une âme ingénue, une timidité souriante, une réserve assez farouche même, telles sont les principales lignes de sa figure morale qu'il cachait volontiers. Car expansif à certaines heures, Vicaire se montrait surtout fort réservé, sans être froid cependant, avec les étrangers qu'il connaissait peu ou prou. Pour ne parler que de la bonté de son cœur nous trouvons encore dans ses notes personnelles et non destinées évidemment à la publicité la preuve palpable de sa magnanimité, de ce que nous pourrions appeler une hypertrophie de générosité.

« Je ne pense pas que jamais personne ait « été plus exploité et volé que moi. Il y a de

« ma faute. Quelle confiance stupide quand « j'étais plus jeune et maintenant encore « quelle insouciance, quelle incurie ; on « viendrait me prendre mon portemonnaie « dans ma poche. Si on le faisait bien et « gentiment, plutôt que de me donner la « peine d'étendre le bras, je laisserais « faire.

« J'ai toujours été d'ailleurs assez facile à « attendrir et j'étais une proie toute désignée « pour les chevaliers d'industrie qui foisonnent à l'heure actuelle. En dépit de quelques mouvements de colère, colère de « femme, colère d'enfant, colère de chloral, « qui parfois ont fait prendre le change sur « mon compte, on pourra, je crois, dire de « moi que j'étais, en somme, assez bon diable. C'est un plaisir que d'être charitable, « mais combien ce plaisir est parfois gâté ! « Les escrocs devraient le comprendre et « nous laisser au moins quelque illusion.

« Le jour où j'avais vendu 15.000 francs mes « tapisseries d'Ambérieu, tout heureux de « cette bonne aubaine à laquelle je ne m'attendais pas, je passais derrière la Madeleine « quand une femme en noir, l'air d'une veuve « très digne, sort de l'ombre du monument et « me conte je ne sais plus quelle histoire

« très lamentable. Désireux de faire une bonne « action ce jour-là, j'y vais de ma pièce jaune. « Et alors la femme noire, avec de grands « gestes et des bras au ciel, de se jeter à mes « genoux : « Ah ! Monsieur, je n'aurais osé « attendre autant. Que Dieu qui nous voit, « que Dieu vous bénisse !!! Et tout cela d'un « ton..... J'ai bien vu que j'étais refait.

« Le cabotinage de la reconnaissance est « le pire de tous. »

Narcisse Quellien, le barde breton, si brutalement retranché du nombre des vivants, a tracé dans la *Revue Encyclopédique* un portrait très pittoresque de l'homme :

« Beaucoup, qui le connaissaient mal, tenaient Vicaire pour un heureux parce qu'il n'était pas tourmenté par le souci du lendemain. De fait, fut-il jamais un plus aimable commensal? D'une courtoisie irréprochable, il accueillit quiconque aimait les vers ; et il ne rencontrait que des amis arrivant à lui des quatre bouts de Paris et du pays, de toutes les provinces de la République des Lettres. Ses compatriotes de Bresse, des Bretons que ses vacances à la Clarté en Perros lui avaient gagnés comme des frères adoptifs, les disciples de Verlaine, Moréas et les siens les camarades que l'excellent Truf-

fier intéressait à leur œuvre dramatique, des poètes, des artistes, des universitaires par centaines, ils ont fait visite en ce cinquième étage de la rue Denfert-Rochereau où ils se sont assis autour de cette table désormais fameuse au café de la Rotonde. Et là dans la conversation, apparaissait Vicaire comme en ses livres, gracieux, familier et confiant, mais hostile aux adulations, fécond en anecdotes, spirituel avec goût, ironique mais inoffensif, sous un œil fin et demi-clos, un peu en contraste avec sa lourde tête penchée et son vaste front de penseur. »

Dans les *dîners littéraires*, il était recherché pour sa joyeuse humeur et son caractère égal. Je l'ai vu aux réunions de l'Ain, par exemple, chez le père Paget. Ils étaient là une douzaine au moins, toujours les mêmes : les députés Herbet, Giguet, Allombert ; le philosophe Vaulpré et le conseiller Brousse ; tous ayant Vicaire en affection ; au dessert, Balland, le *colonel*, se souvenant de quelques lointaines latinités, donnait la parole, « *I, nostrum decus*... Va, Gabriel ; fais honneur à la Bresse qui t'écoute... » Je ne sais pas un autre coin de France où la jalousie soit plus ignorée qu'au pays de Bourg.

Modeste jusqu'à se montrer farouche avec

les étrangers ou les inconnus, Vicaire pourtant se plaisait en Celtique. C'était si familial autour de Renan! Pas une fois notre président n'aurait omis cette invitation : « Si vous voulez que nous passions un quart d'heure délicieux, monsieur Vicaire, contez-nous donc *Rosette en Paradis.* » J'ai entendu Jules Truffier, Brémond, le député Barthou — l'émérite diseur! — et d'autres, débiter ces coquetteries exquises : « mais le poète avait un autre accent, plus adouci et plus pénétré, et il nous causait une tout autre émotion. »

Enfin il est indéniable que dans les dernières années de sa vie le poète eut peur de la solitude. N'éprouvait-il pas le besoin d'avoir un collaborateur, alors que son talent le dispensait de tout appui? Il ne lui avait manqué pour diriger sa vie que les joies du foyer domestique et il est certain qu'il eût vécu de longues années encore s'il avait trouvé près de lui la compagne aimante et dévouée qui berce et qui console, qui fait renaître l'espoir au cœur déçu et auréole d'amour le front de l'artiste.

LA PRIMITIVITÉ DE VICAIRE DANS L'IDÉE, DANS SA TECHNIQUE SIMPLE

Ce qui permet de distinguer Gabriel Vicaire parmi toute la pléiade innombrable des poètes contemporains, c'est l'adorable naturel de sa poésie, c'est la pure naïveté de sa langue, c'est l'heureuse clarté de sa forme.

Ce poète est une manière de primitif. Il a ses façons de comprendre la nature, il a une certaine légèreté de touche qui le fait ressembler en poésie à ce que Corot nous a révélé, en peinture. Cette ingénuité exquise qui lui permet de vêtir de rêve les paysages, qui lui a dicté le secret de faire revivre avec des moyens simples des caractères bien dessinés mais sans renfort de couleurs osées fait de lui un poète d'un autre âge.

Primitif dans les contours, et primitif dans

les aspirations. Primitif religieux surtout si l'on songe au nombre de ses Noëls. Dans les *Emaux bressans*, nous pouvons citer déjà quatre pièces d'allures bien différentes ayant pour titre *Noël*, dans *Au pays des Ajoncs*, *Noël Breton*, *Le Noël du Vagabond*, et le Noël qui précède la *Prière à N.-D. de Fourvière.*

Et ce n'est pas seulement l'anniversaire de l'enfant Dieu qui lui inspire des vers délicats, les cloches du pays tintent toujours à son oreille. Elles lui rappellent les jours bienheureux de son enfance, les jours de sa foi candide, les rêves d'infini, les ressouvenirs du passé qui fut si doux.

Infiniment douce, infiniment tendre
Est votre chanson de chaque matin.
Et moi l'oublieux, rien qu'à vous entendre
Je retrouve encor un peu de latin.

Un peu du latin de l'hymne à Marie
Que disait ma mère en vous écoutant,
A l'heure de paix et de rêverie
Où la lune rose était sur l'étang.

N'est-il pas en communauté constante d'évocation avec la Vierge, le mystique rêveur. Faut-il rappeler Tristesse de la Vierge

de l'*Heure enchantée*. Ne nous a-t-il redit après Maurice Bouchor, l'histoire des rois mages. C'est encore un hommage au petit Jésus :

L'étoile d'amour, qui perce la brume
Illumine encor la pauvre maison.
Un trait d'or soudain barre l'horizon,
L'orient rougit et le jour s'allume.

Par une ouverture au milieu du toit
Apparaît, au ciel un nuage rose ;
Et l'enfant, frais comme un bouton de rose,
S'endort en tétant le bout de son doigt.

Que cette piété devienne parfois un peu irrévérencieuse comme dans *Rosette*, cela n'est point pour nous surprendre. Le bon sourire poétique atténue la fantaisie par trop capricieuse de l'imagination.

Et ne doit-on pas aimer davantage celui qui se repent. La tendresse des mères ne va-t-elle pas avec plus de sollicitude vers celui des enfants qui le plus a péché. Vicaire ne pose pas pour le petit saint. S'il s'écarte parfois des traditions orthodoxes, s'il nous présente un Père éternel un peu bonhomme, cela ne veut pas dire qu'il veuille ridiculiser la religion.

Et pour quelques peccadilles et quelques hérésies légères, que d'actes de foi inspirés par des sentiments profondément religieux.

Je ne connais pas de plus jolie évocation, que ce Noël qui est comparable au plus pur Botticelli. Quelle simplicité et quelle fraîcheur juvéniles ! Quelle douce piété !

La Vierge mignonne endort en chantant
Son petit Jésus sur la paille fraîche.
Elle resplendit au fond de la crèche
Comme un grand lys d'or au bord d'un étang !

Hélas ! le poupon grelotte en ses langes,
Il pleure et le vent qui vient des chemins
Glace méchamment ses petites mains
Faites pour guider la troupe des anges.

Comment l'apaiser ? Le bon saint Joseph
D'une voix très douce entonne un cantique ;
Et l'âne et le bœuf sous l'auvent rustique,
Marquent la mesure en branlant le chef.

Mais qui vient là-bas ? quel est ce cortège ?
Ce sont les bergers avec leurs troupeaux.
Ils entrent, vêtus de sayons de peaux
Tout enguirlandés de flocons de neige.

« Salut, bonne Dame, Enfant merveilleux !
« Si nous n'avons pas, comme les rois mages
« De l'or, de l'encens, de belles images
« Pour vous réjouir le cœur et les yeux,

« Pauvres chevriers perdus dans la plaine
« S'il nous faut pâtir, hiver comme été,
« Regardez du moins notre pauvreté
« Ne méprisez pas nos bonnets de laine.

« Nous voilà, Petit, tout à vos genoux
« Souriez un peu, soyez charitable.
« Nous sommes aussi nés dans une étable,
« Que vos jolis yeux s'arrêtent sur nous ! »

Et, se prosternant devant la Madone,
Chacun lui présente un peu de pain bis,
Des roses, des noix, du lait de brebis ;
Et c'est de grand cœur que cela se donne.

Aussi gracieux qu'un jour de printemps
L'Enfant a souri disant : « Je vous aime ! »
Joseph et Marie ont souri de même,
Et le bœuf et l'âne ont paru contents.

Citerai-je de nouveau *Marie-Madeleine*, le *Miracle* et son prélude. Quel mysticisme voulez-vous de plus doux que ces accents presque extatiques.

Qu'il était beau pourtant, cet âge d'innocence
Où s'éveillaient en nous les songes de l'avent.
Qu'il est triste aujourd'hui sous la neige et le vent
Le sentier défleuri de notre adolescence ?

Dans le désert de sable où je suis enfermé,
J'entends le bruit léger d'une source lointaine
Et comme au temps divin de la Samaritaine
Mon cœur tressaille encore au pas du Bien-aimé.

Le couchant s'illumine et la terre est en fête.
Voici le Rédempteur au milieu des élus,
Voici le maître ! Hélas ! il ne me connaît plus
Du mauvais serviteur il détourne la tête.

J'ai beau m'agenouiller, j'ai beau tendre les bras
Mes visions du soir, je ne puis les étreindre,
Et dans la nuit qui vient je regarde s'éteindre
Le royaume d'amour où je n'entrerai pas.

Et ne nous a t-il point chanté les saints de Bretagne.

Quant aux saints de Bretagne, oh ! les saints que [j'adore
Toujours prêts à lever le coude et volontiers
Leur humble sanctuaire est fleuri d'églantiers.
Leur cloche toujours tinte au lever de l'aurore.

Et de même Vicaire depuis son séjour à la Clarté, se prit à chérir les bonnes fées, les Korrigans, Merlin, Viviane, avec une religiosité au moins égale à celle qu'il accordait aux saints, à la Vierge et au petit Jésus.

Mais primitif dans ses idées, Vicaire est de même primitif dans son style. Si j'insiste

là-dessus encore c'est que je voudrais définir un peu le technicien simple après avoir parlé du mystique primitif.

Il faut grandement savoir gré au poète dans son retour vers la poésie moderne ou religieuse du grand art, avec lequel il encadre en un rythme adéquat le thème qu'il veut développer.

Ce qui semble à remarquer dans le *Miracle* par exemple c'est la façon dont le poète a entremêlé tous les rythmes les plus variés sur tous les tons les plus divers.

Voici des onomatopées naïves, vieillottes comme celle-ci par exemple :

> Minuit sonne : voici l'heure
> Où s'éveille le hibou.
> L'heure triste hou, hou, hou,
> L'heure triste où la nuit pleure.

Dans le dialogue entre Cagnard et les trois petits enfants qui frappent à la porte du féroce hôtelier, « l'emploi n'est-il pas heureux de ce vers de huit pieds alerte et court-vêtu qui donnait tant de grâce agile aux scènes même les plus diffuses de notre théâtre au moyen-âge » (1).

(1) *Un mystère moderne*. M. Ch. Fuster.

Puisque nous ayons abordé ce sujet de faire valoir la grande science et l'habileté du poète, le lecteur ne trouvera peut-être pas déplacé que nous rapportions ici une étude très consciencieuse faite autrefois par M. Clair Tisseur, à propos de l'apparition de *Marie-Madeleine*.

« Tel que nous connaissions déjà M. Vicaire par ses *Emaux bressans* et par son *Saint Nicolas* nous savions qu'il n'était pas pour marcher dans les souliers des autres.

Il ne s'agissait pas pour lui de représenter la Madeleine biblique au sein des paysages de l'Orient : de reproduire les accents de l'Evangile qui résonnent avec tant de noblesse et de grandeur dans les *Parfums de Madeleine* de Laprade. M. Vicaire a conçu la Madeleine telle qu'on aurait pu la concevoir au moyen-âge moins l'art bien entendu, avec lequel est ici traité le sujet. Des poètes modernes il est le premier qui ait invoqué la muse de la légende populaire. Il y a je ne sais quelle fluidité exquise tout à fait appropriée à ce genre de sujets et une habileté singulière pour mettre les rythmes en harmonie avec la pensée à exprimer. C'est un des traits — ce n'est pas le seul — qui constituent la personnalité de M. Vicaire. Or, sans person-

nalité, le poète n'est pas. En poésie, ce qu'il faut, c'est l'or et un grain d'or vaut mieux que des montagnes de similor.

∴

La première partie pourrait être intitulée « le Péché de Madeleine ». Celle-ci n'est point une fille d'Israël aux grands yeux noirs, aux paupières peintes en bleu. Comme un bon peintre primitif, le poète n'a pris souci de la célèbre « couleur locale ». Il lui a suffi que les couleurs fussent fraîches et harmonieuses. Madeleine est une bergerette. En façon de vieille chanson le poème nous la peint en petits vers ailés de six syllabes réunis en quatrains.

Avec son auréole,
De longs cheveux dorés
Madeleine était folle
Comme l'herbe des prés

L'amant qui provoque le péché n'est point non plus un riche Israëlite à l'ample barbe orientale, qui l'achète à prix d'argent, ni même le jeune amant aux traits bronzés de la Sulamite. Comme cela doit être, c'est un beau capitaine. A quelle époque se passe la scène, je n'en sais rien et peu m'importe

car M. Vicaire a cela de précieux qu'il n'est point archéologue. Il ne nous assourdit pas de noms baroques. Nous n'avons point affaire à une « résurrection de quelque poème du moyen âge. » Et Madeleine chante simplement filant son blanc fuseau

Or, près d'une fontaine,
Le soir d'un beau lundi
Un jeune capitaine,
En passant l'entendit.

Eh ! quoi plus ? Naturellement le capitaine est un fils de roi ; naturellement il s'éprend de Madeleine.

..... « Mignonne,
Je suis le fils du roi.
Le printemps qui fleuronne
Est moins épris que moi.

Ecoute ma promesse
Et donne-moi la main.
Le prêtre, à la grand'messe
Nous mariera demain ! »

Le peintre nous décrit tous les enchantements qui s'emparent du cœur de Madeleine et dont la nature est complice. Et, troublée, elle s'écrie :

Combien je suis heureuse
Mon chevalier si doux !
Voici votre amoureuse
Qui s'abandonne à vous. »

Un mot pour se connaître
Suffit bien à vingt ans.
Quant à quérir le prêtre
Ils n'ont pas eu le temps.

Voici la deuxième partie. L'histoire suit son cours. Madeleine naturellement toujours, est abandonnée. Le rythme change. Il devient triste et grave, quoique le vers ait même fraîcheur. Mais les strophes régulières de huit vers appartiendraient trop à la poésie lyrique si elles n'étaient rompues d'un refrain doux et triste, petit distique de cinq syllabes, qui sonne sa cloche mélancolique à chaque fin de strophe.

Pauvre Madeleine
Pauvre cœur en peine.
Elle à qui le soleil d'avril portait envie.
De la nuit à l'aurore elle est par les chemins
Les cheveux dénoués tordant ses blanches mains.
Elle crie au passant : « Qu'as-tu fait de ma vie ? »

Elle est l'objet des railleries et des cruautés. Elle voudrait gagner sa vie

Elle va chez les gens. « Donnez-moi de l'ouvrage,
Que me faut-il pour vivre ? Un morceau de pain bis
Je sais traire la vache et garder les brebis,
Essayez, s'il le faut, ma force au labourage.
Mais eux : « Te crois-tu donc au milieu des païens? »

Puis la suite coutumière :

De misère à la fin tout son lait s'est tari.
L'enfant râle : il est mort avant d'avoir souri.

Ce dernier trait est admirable. Et le « chardon bourru » que nous allons voir, est-il une image assez piquante et neuve, cueillie sur la nature et non dans les auteurs.

Comme elle revenait seule du cimetière
Le front échevelé comme un chardon bourru
Une vieille édentée après elle a couru.....

Madeleine refuse, hésite, lutte, puis finit par céder.

Mais je suis faible, ô Dieu, je n'ai pas dix-huit ans.
Avec le mois de mai, mon espérance est morte.
. . . . . .

Pauvre Madeleine !
Pauvre cœur en peine !

Ce que je ne puis me lasser d'admirer, c'est l'aisance avec laquelle court ce vers

simple et limpide où l'on ne sent aucune recherche, aucun effort. Le mot n'a jamais fait défaut : avant d'être six pieds l'hémistiche n'a jamais été cinq ou sept. On dirait que l'auteur chante ces vers sans s'en apercevoir comme le rossignol gazouille. Comment peuvent couler ses vers avec si peu de peine et tant de grâce ?

⁂

Et remarquez bien que le poète n'a pas fait de Madeleine une vulgaire et grossière courtisane, nature sensuelle, âme avide. Il a amené les choses sans faire répugnance. Plus tard le miracle de la conversion sera peut-être moins extraordinaire, mais comme il sera plus naturel et comme la pécheresse sera plus intéressante ! Voilà Madeleine devenue belle courtisane et un état d'âme nouveau correspond au nouveau rythme. C'est un petit pentasyllabe frais et sautillant. Il n'est pas jusqu'au nom de Madelon apparaissant pour la première fois qui ne rentre dans la physionomie :

Au déclin du jour
Dans la maison rose
Madelon repose
Du sommeil d'amour,

On la dirait morte
En ses cheveux longs
Trente violons
Chantent à la porte...

Mais elle est assaillie de mélancoliques regrets.

O menteuses voix,
Tristes ritournelles
Amours éternelles
Qui durent un mois !

Puis voilà que Jésus, le beau et pur Jésus passa. La folle servante accourt.

Voyez donc, Madame
Ce jeune étranger
Beau comme un berger
Doux comme une femme.

Il parle de Dieu
De l'âme et du monde
Et sa barbe est blonde
Et son manteau bleu.

Madeleine accourt. Elle est étrangement troublée, elle veut

..... Ce soir même
Mourir en ses bras.

∴

Elle sort, le peuple se presse autour de Jésus. Nous retrouvons ici les grands alexandrins, semblables à des lys. Il n'est plus besoin de refrains champêtres.

Dans la paix du couchant, parmi les fleurs des prés
Jésus parlait...

Madeleine se mêle à la foule. Son visage fardé luit insolemment. Elle porte au front la tiare étrangère. Les femmes à sa vue, ont frémi ; elles la veulent chasser.

Mais Jésus d'un regard aussitôt les fait taire.

Et soudain Madeleine est touchée, elle pleure, arrache ses atours.

Mon âme qui dormait, Seigneur, s'est éveillée.

Le miracle s'est accompli.

Comme une pâle rose au bord de l'eau courante
Madeleine frissonne aux genoux du Sauveur

∴

Et maintenant des octosyllabes, calmes et doux, peignent Madeleine convertie. Plus de rythme sautillant ou les grands et purs alexandrins au Sauveur consacrés. Madeleine est au désert

Dans une grotte de feuillage
Elle est seule au pied de la croix.
Elle mange les fruits des bois
Et l'eau de pluie est son breuvage.

Mais elle a gardé de ses premières années l'amour tendre de la nature.

La mésange et le hoche-queue
Enchantent souvent son réveil
Elle aime à voir en plein soleil
Une fleurette jaune ou bleue.

Il y a là quelques peintures exquises de la vieillesse qui arrive et de l'état d'âme de la pécheresse se reposant dans l'espoir de Dieu. Tout cela touché légèrement : une fleur de mélancolie.

Enfin, après la longue pénitence, le ciel. Il y fallait un rythme qui n'eût point encore paru étrange dans sa fraîche beauté. Le poète chante en distiques décasyllabes, coupés au cinquième pied. Cela a quelque chose de l'Eden.

Les portes du ciel, les portes mystiques
Viennent de s'ouvrir au bruit des cantiques
Les portes d'ivoire et d'or et d'argent
Par où le roi passe après l'indigent.

Un trait charmant où le sens de la poésie populaire est saisi sur le vif.

Un rayon divin baigne la prairie
Où file en riant, la Vierge Marie.

On voit que nous sommes loin des parvis de jaspe et de diamants et de toutes les pompes orientales, un peu lassantes avec lesquelles on a accoutumé de décrire le ciel. Nous avons ici un paradis à la Van Eyck.

Madeleine arrive :

L'aurore céleste éclaire ses charmes
Et de blancs muguets naissent de ses larmes.
Son cœur d'autrefois chante et refleurit
Dans l'or et les fleurs la Vierge sourit.
Et le saint des saints donne avec tendresse
Sa main à baiser à la pécheresse.

∴

Et voilà comme une petite plaquette de quelques centaines de vers peut valoir maint gros volume de vers pondus avec effort. Sous sa charmante simplicité, la poésie de M. Vicaire renferme beaucoup d'art, seulement il n'est pas apparent. Et c'est là son prix, qu'il ne paraisse pas.

J'ajoute que ce poème a un intérêt particu-

lier, qu'il y respire un sentiment de nature souriante, unique en son genre. On a vu, de notre temps, la nature sous bien des formes. Personne comme M. Vicaire, n'en a senti la pure fraîcheur. »

C'est ce culte pour un art simple, ennemi des néologismes comme des sentiments de convention qui caractérise le talent clair, jeune, vraiment personnel de notre poète. Et ne voit-on pas là l'éclair du génie chez un évocateur si merveilleusement inspiré, tellement maître de lui qu'il peut faire avec presque rien des poèmes qui sont des tableaux exquis de véritable primitif ?

LE TRADITIONNISTE

Ce n'est pas seulement que la tranquille province où il passa la majeure partie de son existence, je veux dire la Bresse, que le poète a chantée.

Il a célébré et aimé tout ce qui s'y rapporte, à la fois ses mœurs champêtres et ses anciennes coutumes.

Jaloux de ses antiques monuments comme de ses antiques légendes, Gabriel Vicaire est par surcroît l'apôtre des traditions populaires et le rénovateur des vieilles chansons et des airs d'autrefois.

Dans les *Emaux bressans* voici *Au bord de l'eau*, une chanson délicatement rustique :

En m'en revenant de vers chez mon père.
Vole au soleil d'or, vole ma chanson.
En m'en revenant, derrière un buisson
Je vois Marion qui se désespère.

Elle regardait le joli tableau,
Dans le vert Surau, trembler son image.
Galant, me dit-elle, oh ! que c'est dommage
La clef de mon cœur est tombée à l'eau.

En rêve, une délicieuse bluette et peut-être la chanson la plus parfaite au point de vue traditionniste :

Vous me demandez qui je vois en rêve ?
Et gai, c'est vraiment la fille du roi,
Elle ne veut pas d'autre ami que moi.
Partons, joli cœur la lune se lève.

Sa robe qui traîne est en satin blanc.
Son peigne est d'argent et de pierreries.
La lune se lève au ras des prairies.
Partons, joli cœur, je suis ton galant.

Un grand manteau d'or couvre ses épaules,
Et moi dont la veste est en vieux coutil !
Partons, joli cœur, pour le Bois Gentil,
La lune se lève au-dessus des saules.

Comme un enfant joue avec un oiseau,
Elle tient ma vie entre ses mains blanches.
La lune se lève au milieu des branches,
Partons joli cœur, et prends ton fuseau.

Dieu merci, la chose est assez prouvée,
Rien ne vaut l'amour pour être content.
Ma mie est si belle et je l'aime tant !
Partons, joli cœur, la lune est levée.

Voici d'autre part *Rose Rosette* une idylle très simple, et tant d'autres que nous pourrions citer encore.

Car il est indiscutable que le poète avait pénétré et savait à ravir les dictons, légendes et chansons populaires. Aucune place d'Ambérieu ou des alentours, aucun cabaret où il ne se soit fait chanter par quelque paysan les antiques ritournelles.

Bressan dans l'âme, il se plaisait à ressusciter la bonne chanson française.

M. Valabrègue, dans la *Revue Bleue*, a dit excellemment en définissant cet original trait de caractère :

« On dirait qu'il se présente à nous en portant des fleurs à la boutonnière et un gros ruban au chapeau. Il sait les romances et les complaintes du voisinage ainsi que les anciennes poésies populaires : il entonne une ballade d'amour ou un Noël. C'est un poète villageois aux façons accortes, il serait capable de faire danser les bonnes gens qui viennent à une fête, à la manière d'un ménétrier. »

M. Ch. Guillon, l'auteur très érudit de ces chansons populaires de l'Ain pour lesquelles le poète avait écrit une préface importante, m'écrivait au sujet des idées de Gabriel Vicaire sur cette question très complexe, les

lignes suivantes qu'on ne lira pas sans intérêt :

« Rien, me disait souvent Vicaire ne remue aussi profondément mon âme et n'y provoque des secousses aussi vives que certains chants populaires de la Bresse. Ce sont, j'en conviens, de naïves chansons ; mais ne sont-elles pas d'un sentiment exquis, exprimant à merveille le tressaillement de la vie telle que la comprend le paysan. Pour lui dont elle assoupit les peines, la chanson est aussi un soulagement qui berce ses ennuis. Elle intervient pour animer ses fêtes, le distraire de son labeur quotidien et le reposer.

« Rien n'irritait autant Vicaire que certains détracteurs qui, ne voyant dans les chants populaires qu'un amusement « honnête », n'hésitaient pas à les proscrire.

« Laissons, me disait-il, ces « esprits pratiques » à leurs idées étranges. Que veux-tu, ils n'entendent rien aux révélations éloquentes où tant d'artistes sont allés puiser leurs inspirations et puisqu'ils ne veulent pas comprendre la poésie — vague sans doute — mais à ce point émanée des rêves du paysan qu'elles font connaître toute son âme..., c'est que la leur est incomplète. »

Ces idées nous les retrouvons mais plus

développées dans la préface de l'ouvrage de M. Ch. Guillon.

Le poète y déplore d'abord l'abandon dans lequel on a laissé la littérature populaire. Il rappelle la liste de tous les travaux faits depuis 1852 sur les chants populaires de la France et il constate que les publications de ce genre ne se comptent plus maintenant, et que déjà nos classiques pour ne parler que de La Fontaine, Rabelais, Montaigne ont puisé aux sources des traditions populaires.

La poésie populaire est assez aisée à définir, elle est riche et complexe et il en fait l'historique à grands traits, en louant la qualité dominante : une grande simplicité.

La chasse aux chansons populaires est un sport amusant mais combien malaisé.

Le paysan ne livre pas ses secrets : et si le poète les surprend c'est par bribes. Impossible de connaître le pourquoi de telle expression, la raison d'être de tel terme passé de mode. L'auteur parle accidentellement des chansons patoises dont il vante la saveur, la naïveté et la sincérité.

Puis il parle de l'ordonnance du livre.

En tête du volume se trouvent les prières et les chants religieux. Puis à leur suite les

chants qui se rapportent à quelque événement historique.

Enfin, il nous parle des légendes. Car il y a toujours une part de mystère dans les croyances du paysan. Il croit toujours aux bonnes et aux mauvaises fées, à la chasse d'Hérode, à l'existence d'animaux fantastiques. Il nous fait l'histoire des superstitions populaires et des complaintes funèbres. Il nous cite aussi et il en est de délicieuses les naïves romances d'amour sans oublier les traditions et les vieilles coutumes en usage dans les noces de campagne.

Le poète célèbre ensuite la ronde qui résume à son sens toutes les danses chantées, et qu'il préfère à toutes les autres chansons satiriques ou bacchiques. Et l'auteur termine sa préface par ces lignes vraiment exquises :

« Ainsi finit, sous une impression de franche gaîté, ce livre qui débute par des prières cabalistiques.

« Et maintenant à bientôt, j'espère, le recueil des chansons patoises de la Bresse et du Bugey. Lecteurs, c'est vous qui déciderez.

« Sans doute, c'est parfois un assez rude voyage que celui qu'on entreprend à la recherche de la poésie populaire. Pas de route frayée, à peine un sentier qu'emplissent çà et

là de folles poussées de verdure ou d'effrayantes charrières où l'on s'embourbe. Les ronces vous accrochent au passage, les fondrières ne manquent pas.

« Oui, mais à l'arrivée, quelle joie d'apercevoir tout là-bas, bleuissante au milieu des saules, la petite source si claire et si fraîche, la mare des fées, la fontaine d'amour où jadis la fille du roi d'Espagne allait laver son blanc jupon, où boit le rossignol sauvage, où les bœufs gravement viennent se mirer !

« Quiconque a pénétré une fois dans le bois magique n'en oubliera pas de sitôt les enchantements. Ceux qu'a ensorcelés le chant de l'oiseau bleu n'en sauraient guérir. »

Il est notoire en effet que dans l'œuvre de Gabriel Vicaire, une grande part de son charme et de son ingénuité lui vient des sources populaires. Citerai-je des expressions charmantes, des jolies phrases anciennes, des tours vraiment piquants ? Dans le *Clos des Fées :*

Adieu la rose
Au soir déclose

J'ai fait un valet joli
L'autre jour, à la grand'foire !

Oh ! le joli blondin
Drelin, drelin, din, din,

Si nous ouvrons le *Bois Joli* que de fines trouvailles :

Cœur de rose,
Ah ! je n'ose.

Turlurette
L'amourette !

Et plus loin :

Oh ! la folle
Qui s'envole.

Et dans l'*Heure enchantée*, n'avons-nous pas cette berceuse très douce *Claire de Lune* :

Dodo, dodinette
Dors, marionnette.

Et dans un sentiment plus délicat et plus affiné :

Chiffon, chiffonnette
Tra deri dera
Bientôt, ma brunette
Ton pied poussera
Chiffon, chiffonnette
Là, barcelonnette.

Tout cela revient à dire que l'éducation artistique du poète s'est faite en puisant à la bonne source de l'inspiration populaire. Cette source si riche que ne lui doit-il pas en effet ?

M. Ch. Le Goffic dans un long article de la *Revue Bleue* le constate avec une très grande finesse.

« Quel autre (il parle du bon peuple de l'ancienne France) lui aurait enseigné cette gracieuse langue d'amour, ces diminutifs de sentiments, l'emploi de ces couronnes d'adjectifs autour du nom de la bien-aimée et pour finir le secret de ces petits rythmes déliés et vifs que nul avant lui (non pas même Hugo on l'a dit et justement) n'avait maniés avec cette maîtrise ? Quel autre lui eût ouvert cette flore de rêve, cet artificiel et délicieux paradis de marjolaines, de muguets et de roses où sur la plus haute branche, chante éperdûment le rossignol du Bois Joli ? Et sans doute les marjolaines cueillies, le poète est intervenu pour tresser et façonner le bouquet. Mais quel art incomparable qui n'a l'air de toucher qu'à peine à ce qu'il transforme entièrement et fait sien et qui nous donne dans sa fleur à lui, cette impression singulière et nouvelle de quelque chose de très

simple, de très naïf et de très savant à la fois! Il y a ainsi et par douzaines, dans les derniers livres du poète, des merveilles d'adaptations si l'on peut dire, de nos vieilles chansons populaires : il s'en trouvait déjà quelques-unes dans les *Emaux bressans*. Mais ici la source est devenue fleuve et ne cesse plus de couler à partir du *Miracle de saint Nicolas*. Qu'est-ce à dire, cependant, sinon que le poète avait réalisé cet accord dont il parlait dans sa *Préface des chansons de l'Ain*, entre la poésie des simples et celle des lettrés, que le jour était enfin venu qui voyait la réconciliation de ces deux sœurs ennemies dont le plus grand tort avait été de se méconnaître et que ce jour en effet, si l'exemple du poète n'était pas perdu, et si ses efforts ne demeuraient point isolés, l'avenir le marquerait peut-être pour un jour de renaissance. »

On ne saurait mieux dire.

Mais ne doit-on pas rappeler aussi que Gabriel Vicaire a écrit de nombreux articles sur les traditions populaires dans différentes revues.

Notamment dans la *Tradition*, du poète Blémont, où l'on retrouve entre parenthèses de jolies adaptations des thèmes populaires,

dans la *Revue des Traditions populaires*, dans la *Nouvelle Revue* et plus près de nous dans la *Revue Hebdomadaire*.

Cette question avait le don de le passionner et que de fois, au cours de conversations entre amis, le poète n'a-t-il pas déploré dans sa chère province l'abandon et jusqu'à l'oubli des vieux usages traditionnels. Il exprimait en maintes occasions le désir que l'on conservât à tout prix, jusque dans les plus petites fêtes, les coutumes anciennes avec les fantaisies charmantes de la mise en scène et les singularités naïves du programme.

Les légendes, de même, n'avaient pas de plus fervent admirateur. Et je ne parle pas seulement des légendes bressanes. Il s'agit de toutes celles qui se trouvent dans son œuvre poétique et qu'il prit un peu partout, aussi bien dans le fonds d'idées des poètes de l'ancienne France que dans les livres des maîtres étrangers.

Faut-il citer la légende des *Sauvageons* dont nous parlerons au moment de l'*Heure enchantée*, le poème de *Merlin* dans le même ouvrage, la légende de *Kéris* (*Au pays des Ajoncs*), l'histoire de *Rainouart au Tinel*, dans le *Clos des Fées*, et *Rosette en Paradis* et le *Miracle* et tant d'autres dont nous pour-

rions redire les titres en feuilletant l'œuvre du poète. Quoi qu'il en soit, il est indéniable que Vicaire a rajeuni toutes ces chansons qu'il a infusé un sang nouveau à toutes ces légendes, le sang nouveau de son talent primesautier plein de goût et de mesure. L'interprétation d'une fable quelconque, comprise de cette façon, est bel et bien une création et l'on ne saurait faire sans quelque ridicule le reproche à notre poète d'avoir pris son bien où bon lui semblait où il le trouvait et d'avoir fleuri ses poèmes si lumineux et si jeunes de tout ce qu'il y avait de grâce, d'ingénuité adorable, de tendresse, de rêverie ou de passionnante chaleur dans son âme bien française.

LES ÉMAUX BRESSANS

Nous devons la première place dans l'analyse des œuvres de Gabriel Vicaire aux *Emaux bressans*, imprimés pour la première fois en 1884.

Ce livre fut accueilli avec la plus grande faveur aussi bien par les parnassiens les plus intransigeants que par les jeunes férus de littérature nouvelle.

C'est j'imagine le manuscrit des *Emaux bressans* que porta Vicaire au bon poète Banville. Ici se place tout naturellement une anecdote connue mais qui est d'une authenticité douteuse. Je la rapporte pour être complet non sans faire à ce sujet les plus expresses réserves. J'en laisse toute la responsabilité à M. Adolphe Brisson (1) :

(1) *Un coin du Parnasse* (Fasquelle éditeur).

« Théodore de Banville occupait déjà, à cette époque, l'hôtel de la rue de l'Eperon où il est mort. On y entendait le chant des oiseaux et l'on y respirait le parfum des roses. M. Gabriel Vicaire s'y présenta en tremblant, par un matin d'avril. Le maître se montra exquis, comme de coutume, spirituel et indulgent...

« — Venez-vous me demander des compliments ou la vérité ?

« Vicaire protesta de son ardent désir de savoir la vérité sur son talent et sur les espérances qu'il en pouvait concevoir.

« — C'est bon ! Laissez-moi votre papier et repassez dans huit jours...

« La semaine suivante, il revenait sonner au logis de la rue de l'Eperon. Il fut reçu par Mme de Banville, qui le rudoya quelque peu.

« — Vous êtes un des auteurs qui avez envoyé des vers à M. de Banville ? Vraiment vous abusez !... Le pauvre homme n'en peut plus. Il est submergé. Si, encore, vos vers étaient bons ! Mais, sauf un manuscrit, tous ceux qu'il a reçus sont détestables. Enfin, veuillez attendre. Il va vous recevoir.

« Très mortifié par cette algarade, il s'assit dans le salon et se lamenta, intérieurement,

sur les tristesses et les déceptions de la carrière des lettres. Sa physionomie trahissait un si profond découragement que l'excellente Mme de Banville en fut touchée. Elle eut regret de sa dureté et voulut guérir la blessure qu'elle avait faite... Elle se rapprocha du débutant désolé.

« — Vous savez, reprit-elle d'une voix douce... Je crois bien que le « bon manuscrit », celui que M. de Banville a mis de côté... c'est le vôtre !... »

Quoi qu'il en soit, les *Emaux bressans* révélèrent un poète de terroir, aux sentiments pleins de fraîcheur et de sincérité. Cette sincérité se trahit par une émotion communicative en cette pièce qui est citée souvent comme un petit chef-d'œuvre :

O mon petit pays de Bresse si modeste,
Je t'aime d'un cœur franc ; j'aime ce qui te reste
De l'esprit des aïeux et des mœurs d'autrefois ;
J'aime les sons traînants de ton langage antique,
Et ton courage simple, et cette âme rustique
Qu'on sent frémir encore au fond de tes grands bois.

. . . . . .

Pardonne, vieille mère à la face chenue,
Si, dans tes yeux si doux lisant ma bienvenue

Et tout émerveillé du bruit de tes échos,
Rimeur improvisé, fol oiseau de passage,
Pour te ragaillardir, j'ai mis à ton corsage
Ce bouquet de bleuets et de coquelicots.

Cet amour pour le pays natal se faisait jour jusque dans la recherche non affectée que le poète mettait à ressusciter la muse du peuple et à chanter les vieux airs dont nos mères avaient bercé notre enfance.

Le poète avait en effet des chansons populaires plein les lèvres :

Cet amour pour la Bresse a permis à quelques critiques de ne voir en Gabriel Vicaire que le poète de la Bresse exclusivement.

Sans vouloir discuter ce qu'il y a de parti pris dans cette opinion, laissons-nous aller au plaisir de parler un peu de ces poèmes écrits avec l'éloquence de la jeunesse et du cœur.

Certes ce n'est pas grand chose,
Ce gage d'un simple amour ;
Un peu d'or, et, tout autour,
Du bleu, du vert et du rose.

Ces émaux bressans que l'on peut sans grands frais mettre aux mains de sa blonde,

ce sont les bijoux préférés des accortes Bressanes.

Demandez plutôt à Jeanne qui songe à devenir une demoiselle, à la petite Claudine dont le poète fait ce portrait charmant :

Sous son front ébouriffé,
Sa joue est comme une pomme ;
Et ses doux yeux luisent comme
Deux grains de café.

C'est de ces colliers que se parait la pauvre Lise dont Vicaire déplore le trépas avec des accents simples et touchants.

Seul, à genoux près de la porte,
Je regarde et je n'ose entrer

Je pense aux cheveux de la morte
Que le soleil venait dorer,

A ses yeux bleus de violette,
Si doux alors que je l'aimais,

A sa bouche aujourd'hui muette
Et qui ne rira plus jamais.

Toute ma vie est en déroute.
A chaque coup le glas des morts,

Comme un peuplier sur la route
Mon âme tremble dans mon corps.

Mais le poète se reprend à sourire. Il philosophe à la manière d'un épicurien et nous donne en ces vers le secret de sa belle humeur.

Que faut-il pour être heureux en ce monde?
Avoir à sa droite un pot de vin vieux,
En poche un écu, du soleil aux yeux
Et sur les genoux sa petite blonde.

Cette aimable franchise se retrouve dans le programme qu'il se propose comme *curriculum vitæ* avec beaucoup d'humour dans les vers qui suivent.

Deux hommes sont en moi qui se livrent bataille.
C'est un pauvre amoureux contre un rabelaisien.
. . . . . .
Le petit amoureux, plein de sonnets fleuris,
Se glisse tout tremblant derrière le sceptique,
Décroche sa guitare et soupire en musique.
C'est crainte de pleurer bien souvent que je ris.

Mais en attendant que la vieillesse vienne l'assaillir, le poète entend jouir des joies matérielles de la vie.

Non, non, merci. Je préfère
User d'abord mes vingt ans,
Et le surplus de mon temps
Je l'emploie à ne rien faire.

Il s'applique à nous faire aimer son pays natal. Quant à lui, son parti est pris. C'est en Bresse qu'il veut mener son existence contemplative, loin de Paris et dans le calme de la nature. Tout son bonheur sera d'aller faire l'école buissonnière dans les bois d'alentour. Cette contrée de plaines ne lui donne pas de grandes sensations, mais tout de même elle a sa vie particulière que le poète a de suite comprise et aimée. Il la décrit avec une candeur très simple :

Au premier plan, toujours tranquille,
La Saône reluit au matin.
Par instants de l'herbe immobile
Un bœuf se détache et profile
Ses cornes sur le ciel lointain.

Puis de petits paysages :

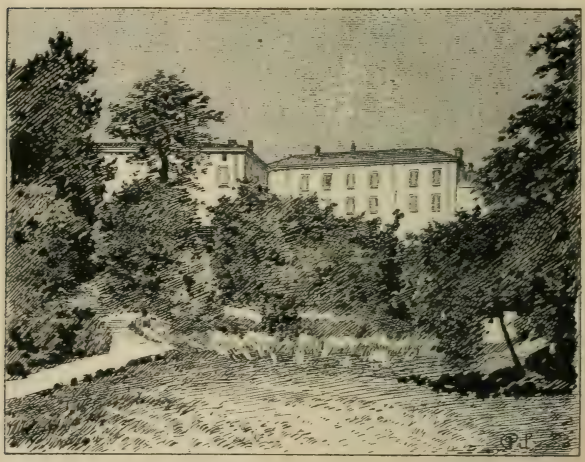
Voici la mare verte où vont boire les canes,
L'enclos ensoleillé, plein de vaches bressanes,
D'où l'on voit devant soi les merles s'envoler.
Ici les peupliers ébranchés ; là des saules
Trapus, noueux, courbant leurs solides épaules
Comme de vieux lurons que l'âge fait trembler.

Le poète nous décrit dans diverses pages

un de ces intérieurs de maisons qui se groupent autour « du tout petit clocher pointu ». Il nous montre la demeure modeste des paysans bressans ou mélancolique :

Cependant qu'au dehors la nuit tombe plus noire,
La bûche qui s'éteint et la vieille bouilloire
Vont ensemble entonner un cantique plaintif.

ou plus gaie lorsqu'on apporte les cruches.



Maison du poète à Ambérieu.

C'est dans une de ces petites maisons, vivant comme un sage, que le poète veut laisser couler ses jours

Attrapant chaque jour une rime au passage.

Et dans une pièce plus développée, *Le Pays Natal*, il nous chante son idéal :

Quel pigeon n'est parfois las de son pigeonnier ?

J'ai souvent envié, moi pauvre casanier,
Qui n'ai vu que les toits de ma sous-préfecture,
Tous ces admirateurs de la grande nature,
Marchands de calicot, gens de lettres, boursiers,
Que Juillet éparpille au travers des glaciers,
Et ceux-là, qui s'en vont au soleil d'Italie
Réchauffer tristement quelque antique folie,
Ces Anglais dégoûtés de vivre, ces blasés
Qui toisent Raphaël sans en être écrasés,
Et traitent Michel-Ange en vieille connaissance.

O chefs-d'œuvre des arts, fleurs de la Renaissance,
Qui peut vous contempler sans fléchir les genoux ?
Mais, quand le soleil donne, on est si bien chez nous !
C'est au chant des oiseaux que le matin m'éveille,
Et chaque jour s'achève à l'ombre de la treille.
Il y vient, grâce à Dieu, plus d'un bon compagnon
Dont la dive bouteille est le péché mignon,
Et le chagrin s'envole en nous entendant rire.
Mais ce n'est rien encore ; il me faudrait décrire

La petite Rosette avec son air futé
Qui rit de si bon cœur et fait si bien le thé.
Quand elle me regarde, en sa fraîche toilette,
Grand Dieu, qu'elle a bon air, ma gentille poulette !
J'en perds — pour un instant — le boire et le [manger.
Eh ! vraiment, pauvre ami, faut-il tant voyager ?
Sous un auvent de paille une chèvre à l'attache,
Une ravine ombreuse où le soleil fait tache,
Autour d'une fontaine un ruban de cresson,
Moins encore, il suffit. La divine chanson
Nous l'entendrons toujours quand nous voudrons [l'entendre.
Et la Bresse a pour nous je ne sais quoi de tendre
Et d'intime, qu'ailleurs on ne saurait trouver.
Allons, c'est dit, Bressan ; j'ai fini de rêver.
Sous mes rosiers fleuris, à côté de ma blonde
Je finirai mes jours sans avoir vu le monde,
Heureux qu'un petit bois verdisse à l'horizon
Ou qu'une vigne grimpe autour de ma maison !

Mais cela ne l'empêche pas de nous conter pourquoi la petite Marie a tant d'émotion quand elle pense au grand Nicolas.

Ni de nous montrer, en un tableau charmant, ces deux vieux lurons Claude et Jean-Pierre qui dégoisent philosophiquement en buvant du vin nouveau :

Ah ! petit vin d'humeur gaillarde
Qui sens la fraise et le muscat,
Tu nous fais comme un avocat
Bavarder, si l'on n'y prend garde.

Mais tandis qu'ils jasent ainsi,
Devisant du pour et du contre,
Derrière un nuage se montre,
Le soleil, un gaillard aussi.

La bonne mine réjouie !
Comme un buveur après dîner
On voit au loin s'enluminer
Sa large face épanouie.

Il approche, enfile d'un trait
Le hameau qui déjà s'éveille,
Et le voilà qui tend l'oreille,
Comme pour surprendre un secret

Puis tout à coup, paf ! il éclate
Et, réjoui de leurs façons,
Sur le nez de nos bons garçons
Met un doigt de plus d'écarlate.

Et après avoir glorifié le vin qui nous ensoleille l'âme et rend le cœur joyeux, Vicaire en bon Bressan nous vante les poulardes, les savoureuses poulardes.

La reconnaissance un sentiment peu appré-

cié des gourmands et nous devenons volontiers ingrats. Tel n'est pas le cas de notre poète qui en souvenir d'un bon dîner composé de délectables victuailles et arrosé de reginglards des meilleurs clos se croirait déshonoré plutôt que de ne pas louer avec dignité ses victimes de félicité.

Et n'allez point croire qu'il s'en tire avec une galipette quelconque ou qu'il se considère comme quitte avec un quatrain plus ou moins verveux. Gourmet et gourmand, l'un n'exclut pas l'autre, il a une notion plus haute de ses obligations. Une printanière poularde lui a-t-elle procuré une volupté enchanteresse, il n'hésite pas à prendre son luth et à chanter les vertus des chapons de Bresse.

Dieu, la merveilleuse entrée !
Que la bête avait bon air,
Et quels bourrelets de chair
Appétissante et dorée !

On eût dit, à l'onction
De la vieille cuisinière
Qu'elle portait la bannière
A quelque procession.

Et nous tous, gourmands indignes,
Devant l'enfant du pays
Nous demeurions ébahis
Comme grives dans les vignes.

Lui, tout criblé de points d'or
Pris au soleil de la broche
D'un air d'aimable reproche
Il nous regardait encor.

Le pauvret, dès sa naissance,
N'a pas dû s'amuser trop.
Hélas ! jamais un accroc
A sa robe d'innocence.

. . . . . .

Mais quoi ? Ce n'est pas un crime
Que d'avoir tant de vertu.
Puis, mon bon ami, sais-tu,
Que ta graisse, à ce régime,

Devint succulente ? Et vois
Quels grands sans-cœur sont les hommes ;
Malgré tout nous nous en sommes
Joliment léché les doigts.

Ce sont bien là les mœurs simples de la campagne.

Mais la muse de Gabriel Vicaire ne se contente pas de célébrer Annette, Nanon, Rose, Jeanneton, elle fréquente aussi, chez les cabaretiers de l'endroit, maître Juvanon, le père Martin.

Elle n'oublie pas plus Mme Barbecot que la mère Gagnoux.

Chez la mère Gagnoux tout marche comme il faut.
Oh ! la bonne hôtelière avec sa face ronde !
Que toujours les clients fassent bouillir son pot,
Et s'il est, par hasard, des cabarets là-haut,
Qu'elle me verse encore à boire en l'autre monde !

Et voici que reprenant le thème cher à Mondelet il pleure le « bon habillé de soie », et s'extasie devant les charmes d'un amour de cochon blanc et rose, il célèbre sa queue en trompette, son allure drolatique, le naturel candide que dévoilent ses manières. « Content pourvu qu'on mange, quel bon petit philosophe il eût fait » s'écrie-t-il ; c'est ainsi que le rabelaisien justifie ses états de service. Mais l'autre s'est éveillé, l'amoureux. Écoutez la douce musique du rêve :

Ma doucette, viens, que j'embrasse encor
Tes yeux de velours, ta bouche qui tremble.
C'est si bon d'aimer, si bon d'être ensemble !
Nos cœurs sont liés avec un fil d'or !

Hélas ! va-t-il donc falloir nous quitter ?
Je vois tout là-bas notre toit qui fume ;
Le coq du clocher se perd dans la brume,
Et le rossignol se met à chanter.

C'est là que le poète abrite ses amours : c'est là tout près de l'auberge, que le poète mourra. Puis on le conduira au cimetière de campagne, du bon pays d'Ambérieu.

Là, sous la mousse et le thym,
Près des arbres de la cure,
J'ai marqué la place obscure
Où, quelque matin,

Quand, dans la farce commune
J'aurai joué mon rôlet,
Et récité mon couplet
Du clair de la lune,

Libre enfin de tout fardeau,
J'irai tranquillement faire,
Entre mon père et ma mère,
Mon dernier dodo.

Pas d'épitaphe superbe,
Pas le moindre tralala
Seulement, par-ci, par-là.
Des roses dans l'herbe.

Et de la mousse à foison,
De la luzerne fleurie,
Avec un bout de prairie
A mon horizon.

Ah ! dans ce décor champêtre,
Comme je dormirai bien !
Quel excellent paroissien,
Curé, je vais être !

Après avoir tant trotté
Et s'être fait tant de bile,
C'est si bon d'être immobile
Pour l'éternité !

L'église de ma jeunesse,
L'église au blanc badigeon,
Où jadis, petit clergeon,
J'ai servi la messe !

Est encore là tout près
Qui monte sa vieille garde
Et, sans se troubler, regarde
Les rangs de cyprès.

Entouré de tous mes proches,
Sur le bourg, comme autrefois,
J'entendrai courir la voix
Légère des cloches.

Elles ont vu mes vingt ans
Et n'en sont pas plus moroses ;
Elles me diront des choses
Pour passer le temps.

Puis, l'après-midi, j'espère,
Tous les petits polissons
Qui vont prendre des leçons
Du premier vicaire,

D'un couplet de mirliton
Salueront nos mausolées
Et joueront dans nos allées
A saute-mouton.

Bref, je serais, il me semble,
Un mort tout à fait heureux
Si parfois deux amoureux
S'en venaient ensemble,

Lui timide, un peu jeunet,
Elle fraîche et guillerette,
Cueillir un brin de fleurette
A mon jardinet.

Craintifs comme deux colombes
Prêtes à s'effaroucher,
Je crois les voir s'approcher
De nos pauvres tombes.

Ils se tiendront par la main
Regardant tout sans mot dire
Mais je veux qu'un bon sourire
Leur vienne en chemin.

« Cher poète sans malice,
Diront-ils en se signant,
C'est là qu'il dort maintenant ;
Que Dieu le bénisse !

Jamais il n'a fait affront
A qui l'invitait à boire. »
Et pour fêter ma mémoire,
Ils s'embrasseront !

Que n'a-t-on pas dit sur ce livre, les *Emaux bressans !*

En tout cas c'est un pur et indiscutable

chef-d'œuvre. Et je citerai en terminant cette fin d'article de Maurice Barrès paru autrefois au *Voltaire*. Il dit en parlant des *Emaux :* « C'est là qu'il mit les fleurs de son émotion et de son esprit qui semblent poussées sur le vieux fonds de la poésie populaire.

« Etre quelqu'un, avec une simplicité parfaite et dans le sens de la race, voilà qui n'est pas médiocre. On peut composer l'art champêtre à une fenêtre ouverte sur les forêts et des prairies fraîches et lointaines. Accoudés là, nous rêvons et lassés de nos livres et de notre divan banal nous soupirons : Ah ! que je voudrais aller là-bas ! Notre ami nous y avait menés ».

LE LIVRE DE LA PATRIE

Le *Livre de la Patrie* est un ouvrage destiné aux enfants des écoles. L'auteur veut inspirer à nos écoliers l'amour pour notre belle France en même temps qu'il leur fait connaître, grâce à des lectures choisies avec soin, les passages des meilleurs de nos écrivains, prosateurs ou poètes. Ce livre fut publié presque en même temps que les *Emaux bressans*. Il est dans sa première partie purement descriptif. L'auteur nous conduit en Bretagne et nous décrit par la plume de Chateaubriand, Brizeux et Renan ses landes mélancoliques et ses champs d'ajoncs ; c'est Flaubert qui nous vante les agréments de cette belle province la Normandie, c'est George Sand qui célèbre le Berry, c'est Jean Aicard et Paul Arène qui chantent la Pro-

vence, c'est Lamartine qui exalte Milly, c'est Erckmann-Chatrian qui nous disent les charmes de l'Alsace ; c'est Quinet qui nous dévoile le symbole des dentelles marmoréennes de Brou.

Mais il ne suffit pas de révèler aux écoliers d'aujourd'hui les secrets de nos belles campagnes, il faut leur montrer l'âme qui les fait vivre. C'est cet amour pour le pays natal que le poète s'attache à développer chez eux en retraçant l'historique de chaque province et en donnant sur chacune d'elles des détails sur leurs mœurs et leurs coutumes.

Ce recueil de morceaux choisis est emprunté aux œuvres des auteurs contemporains et l'auteur signale à ce propos un point de notre histoire littéraire laissé dans l'ombre. Ce ne sont pas les classiques qui ont compris la beauté de la grande nature. A part Mme de Sévigné et La Fontaine, aucun écrivain avant Rousseau n'avait senti le charme de la campagne et célébré ses bienfaits.

C'est dans la littérature moderne que s'affirme enfin le sentiment de la description et l'amour des paysages. L'auteur le retrouve dans les œuvres de George Sand, de Balzac, de Taine, de Michelet, de Flaubert.

Et Gabriel Vicaire conclut en nous disant « que le culte de la petite patrie conduit directement à celui de la grande. »

Il nous montre après avoir décrit séparément chacune de nos provinces, comment elles sont unies dans un dévoûment commun à la patrie française. Et il termine par un couplet patriotique en rappelant les vers du vieux Ronsard :

> Le Français semble au saule verdissant :
> Plus on le coupe et plus il est naissant.

et en jetant ce cri de confiance et d'espoir : « Pour qui connaît les merveilleuses ressources de notre race, l'avenir n'est pas douteux. Que chacun donc prenne courage, qu'il veille sur son cœur et sur son esprit, qu'il écoute sans crainte comme sans forfanterie la voix des poètes qui lui crient : En avant ! Déjà l'horizon s'éclaircit, l'air fraîchit, le ciel s'illumine. Le jour ne saurait tarder où, pour le bonheur de l'humanité, la France reprendra sa place dans le monde. »

Vicaire, a toujours eu au plus haut point l'amour pour sa petite patrie la Bresse, le culte de sa grande patrie la France. Il l'a bien prouvé en faisant, pendant la guerre de 1870, son devoir en bon soldat et en bon citoyen.

S'il ne vit pas le feu de l'ennemi, ce fut par une circonstance fortuite, non par le jeu de sa volonté.

Quoi qu'il en soit, son petit livre est encore un acte de foi et bien que des esprits affinés ne voient dans le fait de célébrer la patrie qu'un sentiment vulgaire, disons le mot pompier, il n'en est pas moins certain que cette œuvre complète et explique certains de ses poèmes qui ne figurent pas dans ses livres de vers. Dans plusieurs cérémonies en effet, Vicaire ne craignit point d'exprimer ses idées patriotiques et notamment, lorsque fut inauguré à Bourg, une plaque commémorative aux anciens élèves du lycée morts pendant la guerre de 1870.

Il semble donc tout naturel de citer ici les vers qu'il composa en l'honneur de ses camarades défunts.

Voilà douze ans bientôt ; nous avions le même âge
Que ceux dont tout à l'heure on nous a dit les noms.
Nous partions de concert pour le même voyage
Et c'était, sans mentir, nos meilleurs compagnons.

On dirait que leurs mains sont encore dans les nô-
[tres,
Il nous semble les voir à leur dernier matin.
Soutiens de la patrie ils sont morts en apôtres.
A nous qu'ils ont quittés d'envier leur destin.

LE MIRACLE DE SAINT NICOLAS

Le Miracle de saint Nicolas publié en 1888 fut joué au théâtre d'Application. La musique de M. Ch. de Sivry accompagnait avec un rare bonheur les vers du poème illuminés de toutes grâces.

Gabriel Vicaire a repris l'ancienne ritournelle populaire :

> Il était trois petits enfants
> Qui s'en allaient glaner aux champs.

Il en a fait un petit drame où son rythme déjà si souple et si libre devient plus musical encore. J'ai retrouvé à propos de cette œuvre un article amusant de M. Aimé Vingtrinier. Je le retranscris ici car il me paraît dire à merveille le charme ancien, la délec-

table gaucherie émue, le mysticisme naïf de cette légende touchante.

« L'année dernière, en me promenant, comme un rêveur, sur les bords si doux de la Reyssouze, je rencontrai, à l'ombre des saules et des coudriers, une adorable, une ravissante fillette, enfant du pays, élancée, svelte, le nez au vent, les grands yeux bleus regardant droit devant elle, les cheveux blonds, les dents blanches, le visage plutôt rond qu'ovale, un frais sourire sur les lèvres. Je m'arrêtai émerveillé. Elle portait avec coquetterie le joli costume de Montrevel, le pays des belles filles; son petit bonnet pointu couvrant la nuque était retenu par un ruban rose gentiment noué sous le menton.

« Fillette ai-je dit? erreur; elle était jeune fille depuis la veille. A cette heure encore un peu gauche, un peu gênée dans son allure, elle entrait à plein cœur, à pleine joie dans sa première adolescence. Elle ne courait plus, ne sautait plus, ne riait plus comme une jeune fille ; elle marchait posément doucement, d'un pas léger qui faisait à peine plier l'extrémité des hautes herbes. Elle pensait, regardait, contemplait la contrée avec étonnement, comme si elle l'eût vue pour la première fois ; avec attendrissement, comme si

son cœur se fût ouvert à des sentiments inconnus et nouveaux.

« Elle disait des vers coulants comme une source pure, élégants, champêtres, empreints d'un profond sentiment de la nature.

« Je lui demandai son nom avec curiosité.

« — Je suis l'auteur des *Émaux bressans* qui ont eu tant de vogue, me répondit-elle en riant. Je les ai dictés à un ami, à un jeune compagnon d'enfance qui, d'après mes conseils, les a publiés et signés de son nom, et je l'attends, ici, pour lui inspirer un autre volume que je médite, car succès oblige et il ne doit pas en rester à son premier essai. Je suis la Muse de la Bresse, j'ai inspiré Dusaix, Bigottier, Mermet, Noyria, Léduc, Edgar Quinet. Connaissez-vous Gabriel Vicaire, mon nouvel ami ?

« — Depuis longtemps! m'écriai-je avec vivacité, et je vous félicite..., non..., et je le félicite, veux-je dire, de s'être inspiré de vos charmes, de votre beauté, de votre grâce un peu rustique, mais franche et vraie. Il a signé là un livre que les gens d'esprit ont goûté, que les journaux ont acclamé, dont les Bressans sont fiers et qui vous a fait connaître vous-même, belle enfant, dans un pays blasé où les réputations sont difficiles à établir.

« Et nous causâmes ainsi, longtemps pendant que la Reyssouze, dormait doucement à côté de nous.

« Je l'ai revue hier, la jeune fille, auteur des *Emaux bressans*, mais combien changée ! je ne la reconnaissais plus.

« Sa taille s'était développée, sa marche affermie ; sa voix avait plus d'ampleur. Elle avait pris un air posé, sérieux, modeste, doux et tendre. Elle avait attaché une petite croix d'or à son fichu.

« — J'ai dicté à Gabriel un livre nouveau, me dit-elle en baissant les yeux. Je crois qu'il vous plaira.

« Elle me tendit un gentil volume édité par Lemerre ; il s'appelait : *Le Miracle de saint Nicolas*.

« C'était un poème en vers libres, au sentiment ému, au style coulant, facile, à la description rapide et légère des grands bois, des sombres nuits, des lourds orages, des loups affamés, des voyageurs perdus ; on y trouvait des prières, des invocations à la Vierge et aux saints ; on aurait dit une légende du moyen âge rimée par un trouvère d'autrefois.

« C'est l'histoire de trois adolescents égarés dans la forêt, assassinés par un bandit et ressuscités glorieusement par saint Nicolas,

patron des enfants, que ce miracle a rendu, encore plus que par le passé, leur protecteur et leur ami.

« La terreur des trois innocents, leurs angoisses, leurs appels, leurs espérances quand ils voient une lumière dans la nuit ; leur reconnaissance quand ils sont reçus dans une cabane cachée dans les bois, leur joie dans leur petit lit, leur effroi, leurs cris à leur mère, à leurs parents, à la Vierge, quand ils sont frappés, tout est rendu, par le poète, avec une grâce profonde, une vive et touchante sensibilité.

« Voici l'entrée en matière, quand les enfants sont perdus :

DEUXIÈME ENFANT

Nous n'irons plus jouer dans la grande prairie.
Nos mères vont pleurer et s'habiller de noir.

TROISIÈME ENFANT

Lorsque nous récitions nos prières du soir,
Nos mains entre les leurs, comme elles étaient fières !
Quelle joie on avait à dire ces prières !

PREMIER ENFANT

O patron des enfants rieurs ! saint Nicolas,
Bon évêque, voyez combien nous sommes las,
Et comme nous mourons de froid et de misère.
Nous venons de très loin, d'une ville étrangère ;
Nous marchons nuit et jour, récitant le psautier,
Car nous voulions dès l'aube être à votre moutier,
Et, lorsque sonneraient les cloches des matines,
Poser sur votre autel un bouquet d'églantines.

« Ils sont à bout de force, quand ils aperçoivent une lumière. Ils s'approchent et demandent l'hospitalité :

Mais voici qu'au firmament
A scintillé doucement
La bonne lumière.
Oh ! comme on va s'égayer !
Ouvrez, gentil métayer,
Et dame fermière.

« Deux individus d'assez mauvaise mine, le mari et la femme, les reçoivent ; mais il n'y a rien pour le souper.

« Ils s'en passeront.

« Pour faire quelque chose, on les couchera.

O compagnons, que c'est charmant !

« Ils s'endorment l'estomac vide, ce qui ne les empêche pas de faire des rêves délicieux.

« Mais comme ils sont bien mis, et qu'ils paraissent avoir bourse pleine, le bûcheron les frappe, les assassine, les dépouille et ne sachant que faire de ces petits corps compromettants, les mets tous deux dans le saloir aux cochons.

« Ce meurtre lâche restera-t-il impuni ?

« Attendez.

« Sept années se passent sur le crime ; au septième an, un pèlerin se présente.

« Il a l'air d'un seigneur ; il est enveloppé dans un manteau brodé d'or ; il porte une longue barbe blanche.

LA FEMME

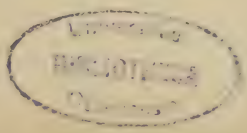
Chut ! chut, voici quelqu'un.

SAINT NICOLAS

Bonjour, dame l'hôtesse,
Bonjour hôte. J'arrive et je suis étranger.
Puis-je m'asseoir ici ? Servez-vous à manger ?

L'HOMME

Mon Dieu, vous n'êtes pas dans une hôtellerie,
Mais... avec de l'argent, et quand on nous en prie
Nous faisons pour le mieux, c'est sûr.



LA FEMME

Vous semblez las.
Venez-vous de bien loin?

LE SAINT

Au grand saint Nicolas.
En son couvent, hier, j'allai rendre visite.

L'HOMME

Ah! c'est un fameux saint, et je vous félicite.

LE SAINT

Fort bien ; mais s'il vous plaît, voyons le déjeuner.

« Les deux bandits offrent au saint du gibier, du poisson, du jambon, un fricandeau, un lapin ..

« Le saint refuse tout.

« La femme et le mari déclarent qu'ils n'ont rien d'autre.

LE SAINT

En ce cas, donne-moi la viande que tu caches
Dans ce saloir.

« Ils sont épouvantés, ils se défendent d'ouvrir le saloir.

« Le saint l'exige et les trois enfants paraissent, frais et roses, les bras entrelacés et comme simplement endormis. Saint Nicolas étend sur eux les mains et les ressuscite.

« Est-ce bien de la poésie de nos jours que nous lisons? Est-ce bien en 1888 qu'à Paris on écrit et que Lemerre imprime :

Mon Dieu, je ne suis rien qu'un homme en cheveux [blancs,
Mais j'ai marché de loin sur vos traces divines.
J'ai porté, comme vous, la couronne d'épines
Mes bras à vous servir sont devenus tremblants.
Je sais que vous parlez en maître à la tempête ;
Vous tenez dans vos mains la lune et le soleil ;
S'il vous plaisait de faire un signe de la tête,
Les morts s'éveilleraient de l'éternel sommeil.

« Le poème finit par un chant d'allégresse ascétique, tendre et religieux.

« Lisez ce petit volume d'un moderne, si différent des œuvres de Baudelaire, Leconte de Lisle, Richepin et autres désespérés. Lisez-le pour vous reposer des poètes décadents, des révoltés, des impuissants et remercions la muse de la Bresse d'avoir si gracieusement inspiré son favori. »

Ce que M. Vingtrinier ne nous dit pas, c'est le symbole divin de la légende, ce sont

les vers exquis que le symbolisme de ce conte naïf a inspiré au poète dans un prélude admirable, d'une forme merveilleuse.

Le jardin délaissé des antiques Légendes
Est comme un cimetière à la fin du Printemps.
Les œillets, dans la mousse, ont des tons éclatants
Et le rossignol chante au milieu des guirlandes.

Ce n'est plus la cité dolente d'autrefois,
L'endroit abandonné, si doux à l'âme tendre,
Où, quand la nuit arrive, on s'imagine entendre
La plainte d'un enfant qui se meurt dans les bois.

Parmi les croix, les ifs et les cyprès moroses,
L'abeille erre et bourdonne en quête de son miel.
Un rayon bleu descend des profondeurs du ciel,
Et la maison des morts s'éveille dans les roses....

Et le reste du poème qui est un hymne plein de poésie onctueuse et de grandiloquence.

D'autre part un écrivain d'un très grand mérite, mort il y a déjà quelques années, M. Jules Tellier, a publié dans le *Parti National*, une chronique pleine d'humour et de délicatesse sur le *Miracle*.

« Les enfants de la chanson, dit-il, allaient

« glaner aux champs. » Ceux de M. Vicaire reviennent de quelque lointain pèlerinage et ils sont revêtus d'habits très magnifiques. Mais pourquoi leurs mères et leurs pères les ont-ils laissé partir seuls ? Et ne voilà-t-il pas des parents bien singuliers ? Ils sont perdus dans la forêt. Il fait nuit. La tempête est horrible. Ils parlent aussi bien que des grandes personnes. Et les jolies choses qu'ils disent, combien je les préfère aux prétentieuses naïvetés que débitent, par exemple, les enfants de l'*Art d'être grand-père !* Un jour je fis lire une page du livre de Hugo à un petit garçon de sept ans. Il fut scandalisé. Il n'était pas, disait-il, « aussi bête que ça». Il avait raison cent fois. M. Vicaire a donné à ses enfants des âmes toutes charmantes et enfantines, et il ne s'est point cru obligé à leur faire parler un insupportable jargon. Je l'en remercie. Mais voilà : pendant que la tempête souffle, pourquoi se la décrivent-ils avec tant de sang-froid ? Et tandis que « les chênes déracinés flottent sur les eaux » comment font-ils pour se chanter de petites chansons sur la Vierge ? Puis l'aubergiste les tue et comme ils meurent avec calme ! Le deuxième dit : « Combien je plains ceux que j'aimais ! » et il expire.... Voilà un tableau d'agonie à qui l'on

ne reprochera pas de pécher par excès de « naturalisme ».

« Tués on les dépouille. Ils avaient, disaient-ils, leurs poches pleines d'or. L'assassin ne trouve qu'une toupie, un livre, des pois chiches. Qu'est-ce à dire ? ou il faut entendre que Dieu a fait disparaître leur or pour jouer un tour au méchant aubergiste ? J'incline au dernier avis. C'est ainsi toujours.

« Pour s'inquiéter des bons, la Providence n'attend que leur mort. « Heureux les justes, « disait Lucain, si les dieux prenaient de leur « salut autant de soin qu'ils en prennent de « leur vengeance... »

« — Puis l'aubergiste laisse les cadavres des enfants sept années dans le saloir, au milieu même de la salle où il reçoit les gens... Franchement ne les pourrait-il enlever ? Et n'est-ce pas pousser loin le cynisme et le manque de prudence aussi, et le manque de propreté surtout ?

« Voilà bien des questions et qui pourront troubler les personnes sages. J'avoue qu'elles ne me troublent pas. Quand on fait tant que de croire aux miracles on ne chicane pas sur les détails. C'est parce que cela est audacieusement irréel et se meurt comme en une atmosphère de songe que le livre est char-

mant. La mort des enfants, si étrangement paisible, est une sorte de mort *en rêve*.

« Et puis, ils le savent bien, qu'ils sont des enfants-fées et qu'on va les couper en morceaux mais que les morceaux en seront bons et que saint Nicolas les rejoindra un jour.

« Pour la forme, je ne puis dire à quel point elle m'enchante. Les parnassiens furent bien habiles. Mais je ne sais : j'ai relu l'un de ceux qui furent le plus, défunt Léon Valade, et son habileté ne m'a pas tant édifiée que jadis. Les meilleurs ont eu quelque chose d'étriqué et de mesquin. Ils avaient peine à remplir leurs vers. Ils s'en tiraient à force de chevilles adroites. Mais faut-il faire tant de cas de l'adresse à cheviller ? et ne serait-il pas plus adroit encore de ne pas cheviller du tout? Non pas que je veuille nier ce que Valade et ses amis ont donné à la facture de précision et de rigueur. Mais toutes les qualités M. Vicaire les a. Nul parnassien n'a mieux que lui possédé son métier : et avec cela il ne cheville point parce qu'il a toujours quelque chose à dire. Pour habiles que soient ses vers vous n'y sentirez ni froideur ni sécheresse. Il est plein de bonhommie et de savoureuse candeur. Il a le naturel, la spontanéité, la vie. Ajoutez qu'il est un excellent écrivain. Jamais

de langue plus saine, plus sûre, plus inventive, si j'ose dire, et plus abondante en détails cherchés et trouvés. Je pourrais citer vingt expressions du *Miracle* qui seraient ravissantes en prose aussi bien qu'en vers.

« Par cette franchise d'accent et cette pureté de forme, il me paraît que M. Vicaire rappelle les Grecs. N'est-il pas d'un Grec, ce trait adorable sur les trois petits garçons endormis côte à côte ?

> Vois comme ils dorment gentiment,
> Leurs chevelures confondues !...

« Et quand le meurtrier, pris de remords, avoue ses iniquités à saint Nicolas.

> Des moutiers les plus saints j'ai fait sauter les grilles,
> J'ai tué *mais c'était pour la première fois.*

« Sera-ce aller trop loin que de dire du dernier vers qu'il est d'un charme proprement « homérique » et qu'il ne dépasserait point la divine odyssée ?

« Mais entre tant de choses charmantes ce que le livre contient de plus charmant peut-être, ce sont les intermèdes lyriques. Que ne puis-je vous citer en entier le prélude et le cantique final où vous trouveriez de si beaux

vers de sentiment catholique ou mieux de sentiment que encore que chrétien et qui me font songer surtout au *Pasteur* d'Hermas et aux discours les plus abondamment fleuris des évêques d'Orient ? Que ne puis-je vous citer surtout les chansons des trois enfants ? La place me manque. Et de vous en expliquer le charme il n'y faut songer. Je ne saurai que vous répéter qu'elles sont délicieuses. Mais d'où vient ce délice ? Sûrement M. Vicaire a fait des petits rythmes ce que nul n'en avait fait avant lui et non pas même, je crois, le Hugo des *Orientales*. Il y est tout à fait maître et inimitable. Que n'a-t-il pas su mettre dans ces « chœurs » des enfants ! Un air de babillage infiniment gracieux et comme la hâte enfantine de trois voix fraîches qui s'efforcent à se distancer l'une l'autre — et dans le dernier (le chœur sur le *Paradis*) tout cela d'abord et avec cela je ne sais quoi aussi de large et d'apaisé comme d'une « prose » mystique se déroulant sur un air très simple, monotone et primitif dans la lumière dorée de quelque ancienne après-midi.

« Mais je veux conclure. M. Vicaire est habile entre les habiles, et il a en même temps — pour reprendre le mot de M. Barbey, parlant

d'un autre auteur — « des simplicités d'eau pure dans une coupe de bois ». Seulement la coupe est ciselée merveilleusement. Elle est rustique et elle est exquise. Elle est de hêtre et elle en vaut qui sont d'or. Elle ressemble à celles que s'offraient entre eux les bergers de Virgile. Et, tout de même que le « vase athénien » de Laprade était « plein de pleurs de Calvaire », l'élégante coupe antique de M. Vicaire est pleine d'un vin de France, de saveur saine et joyeuse. C'est un bonheur que d'y boire, en ces jours attristés, et, c'est, j'espère, un bonheur que M. Gabriel Vicaire nous donnera souvent. »

QUATRE-VINGT-NEUF

La souplesse du talent de Gabriel Vicaire lui a permis, quand il l'a voulu, de s'élever jusqu'aux sommets altiers de l'ode. Son poème *Quatre-vingt-neuf*, *chant séculaire*, couronné par le jury de l'Exposition de 1889, valut à son auteur le premier prix de trois mille francs. L'épigraphe du manuscrit était la suivante : Anne, ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir ?

N'y voyez pas d'ironique intention, je vous en supplie, écoutez plutôt les stances suivantes et fort belles qui peuvent donner une idée de la manière du lauréat :

O vous tous qui pleurez, je suis la douce France
J'ai de son lourd sommeil éveillé le destin,
Je romps l'antique loi, j'apporte l'espérance,
A mon front resplendit l'étoile du matin.

De la nuit du passé comme la fraîche aurore,
Dans l'azur glorieux je m'envole en riant.
Levez-vous et chantez, vous qui dormez encore,
Voyez l'ombre s'enfuir et flamber l'Orient.

J'ai comme le printemps les mains pleines de roses;
Je dis comme l'amour le mot qui rajeunit,
Ouvrez-vous, tristes cœurs, à la beauté des choses,
Oiseaux battus du vent, faites un nouveau nid.

Mais ce chant lyrique est plutôt une exception dans l'œuvre de Gabriel Vicaire et il est vraisemblable qu'il est plus à l'aise pour écrire par exemple, l'*Heure enchantée*, ou tel autre de ses poèmes.

L'HEURE ENCHANTÉE

L'*Heure enchantée* restera dans l'œuvre de Gabriel Vicaire comme une des plus jolies évocations du monde des enchanteurs et des fées.

On a dit à ce propos, et semble-t-il assez justement, que le poète avait suivi l'avis de Musset qui s'écrie quelque part :

Et la preuve, lecteur, la preuve irrécusable
Que ce monde est mauvais, c'est que, pour y rester,
Il a fallu s'en faire un autre et l'inventer.

Le monde fantaisiste que l'imagination du rêveur a suscité c'est celui des sylphes et des lutins.

Le poète nous conte d'abord l'aventure d'une fée :

Toute jeune encore
De lune coiffée.

Cette accorte divinité par malheur s'est amourachée d'un meunier ; conduite devant Obéron Titania et sa suite, elle n'a pas de peine à confesser son crime. Et elle y met même une certaine coquetterie pleine de grâce. Pour la punir elle redevient une simple mortelle. L'amour de son fiancé remplacera pour elle l'immortalité à laquelle elle renonce sans regret :

Le jupon troussé comme une bergère,
Elle vole ainsi qu'un oiseau des bois,
Elle apaise tout de sa main légère,
Un charme est encor au bout de ses doigts

L'époux qui revient au soir, de l'ouvrage,
Les bras fatigués et le pied poudreux
S'arrête un instant et reprend courage.
Son cœur bat gaîment, son cœur amoureux.

Il a vu de loin sa mignonne blonde,
Douce comme un rêve, au milieu des blés,
Bercer, en chantant quelque vieille ronde
Un amour d'enfant aux cheveux bouclés.

Et voici une romancette exquise, *Beau page de la reine* mise en musique par M. J. Depret. Mais c'était bien inutile. Les vers chantent d'eux-mêmes « avec tant d'âme un air d'autrefois dans la monotonie d'un rythme ancien » (M. Charles Fuster).

Madame a dans les yeux
Le bleu de la pervenche
Madame a dans les yeux
Quelque chose des cieux

Dans le même volume sur un rythme vif et léger d'autres chansons glorifient l'amour. Dans quelques vers qui leur tiennent lieu de préface, le poète célèbre le doux règne du Printemps :

C'est l'heure tendre : éveille-toi bel endormi
Eveille-toi mon cœur, au désir qui t'appelle

Petites pièces délicates, imitées de chansons populaires, elles bercent et consolent nos ennuis moroses.

Marion s'est endormie
A l'ombre d'un églantier,
Apprends-moi le doux métier,
Marion ma belle amie.

Vole mon cœur, vole au jardin d'amour

s'écrie-t-il encore,

Et tu dormiras
Caline, caline
Et tu dormiras
Caline, en mes bras.

Voici donc des refrains pleins de gaieté et de mélancolie.

Comme pour faire contraste à ces petits poèmes d'une forme vraiment simple et parfaite de même, nous trouvons dans l'*Heure enchantée* des pièces beaucoup plus développées.

Merlin entre autres, qui est admirable autant pour l'unité de la composition que pour les détails gracieux des tercets.

La terza rima s'y trouve employée avec un art incomparable. Vicaire s'y révèle artiste d'une habileté prestigieuse.

Si d'aventure il en prend à son aise avec la prosodie c'est à dessein, soyez-en persuadés, et c'est afin de nous préparer quelque joli tour de sa façon :

Un ramier bleu sur chaque couple bat des ailes

ou pour produire un effet d'harmonie imitative.

Il respire les fleurs, il regarde le vent
Faire danser de folles ombres sur la route.

L'enchanteur revient d'Ecosse, gaillard comme le soleil de France. Il fait la rencontre de Viviane une blonde de quinze ans.

Et jamais un printemps n'eut le teint si vermeil.

Cette fois c'est Merlin qui succombe. L'enchanteur a connu la défaite. Le puissant magicien est vaincu par l'amour et le doux sourire de Viviane.

Ils iront côte à côte, une lueur au front
Et les soleils couchés, quand finira le monde,
Une dernière fois leurs lèvres se joindront.

Je ne plains pas Merlin prisonnier de sa blonde.

Merlin et Viviane éternellement s'aimeront. Telle est la conclusion de ce poème. L'éternité de la divine et voluptueuse ardeur tel est le but de tous ceux qui aiment.

Ce qu'il est impossible de dire ici, par exemple, c'est la magie délicieuse du style, la fraîcheur des images, l'exquise fantaisie de l'inspiration. Voici quelques rimes d'une grâce achevée :

Merlin riant s'approche et lui jette une rose
Lentement la dormeuse entr'ouvre des yeux doux,
Et l'eau n'est pas si fraîche et le ciel est moins rose.

Oh ! pourquoi Viviane êtes-vous si jolie ?
Quand vous me regardez, qu'avez-vous dans les yeux ?
Il passe sur mon front comme un vent de folie.

Mais ses lèvres encore ont la fraîcheur du thym,
Son visage a gardé sa grâce naturelle,
On ne sait quoi de tendre et de presque enfantin.

L'émotion candide, l'attendrissement pieux que l'on goûte dans le *Miracle de saint Nicolas* se retrouvent de même dans *Marie-Madeleine*. On y voit ce que la légende chrétienne peut inspirer à un poète vraiment créateur. Citons quelques vers :

Son visage fardé luisait insolemment.
Elle portait au front la tiare étrangère,
Les jeunes seins pointaient sous la robe légère
Comme un fruit d'or promis aux lèvres de l'amant.

Mais Jésus d'un regard aussitôt les fait taire,
Il dit l'enchantement du royaume des cieux,
Sa voix est pénétrante et pure et dans ses yeux
S'alanguit doucement une fleur de mystère.

Tristesse de la Vierge est conçue dans un sentiment de piété douce et ingénue.

La vierge qui s'inquiète
Se penche et son cœur aimant
Entend la plainte que jette
Le monde éternellement.

Elle se voit quasi morte
De lassitude et d'effroi.
Chacun lui ferme sa porte,
Son petit Jésus a froid.

Et celle dont la parole
Eblouit le firmament
Sur la terre, hélas si folle.
Pleure, pleure amèrement.

Isoline est un conte dramatique. Un gentil bachelier enlève l'épouse d'un vieux noble qui parvient à joindre les fugitifs et les fait supplicier. Isoline meurt sans se repentir. Le baron son mari est navré de son acte brutal. Et c'est encore un plaidoyer en faveur de la divine langueur, du doux émoi qui s'appelle amour. Ecoutez cette radieuse évocation :

C'est Isoline, c'est la pâle enchanteresse
Dont les doigts allongés portent le faucon blanc.
A ses pieds est couché le maître étincelant.
Il écoute chanter le cœur de sa maîtresse.

Il regarde en riant voler ses cheveux blonds,
Trembler ses jeunes seins qu'emperle la rosée
Et d'un reflet d'amour tout emparadisée
L'île heureuse s'éveille au son des violons.

Au bercail est rentré le troupeau des étoiles,
Le soleil qui se lève illumine les eaux,
Comme une lande rose où passe un vol d'oiseaux.
La mer, en ce moment s'est couverte de voiles.

Dans les *Sauvageons*, le poète nous narre l'histoire de trois vieilles fées qui ont vu leur pouvoir tomber dans la tristesse et qui regrettent les temps anciens où

Le ciel leur souriait comme un père indulgent.

Les *Rois Mages*, *Clair de Lune* montrent à des titres différents la souplesse de la fantaisie chez le poète. Il sait rajeunir à merveille les légendes chrétiennes et les contes païens.

La pièce qui termine le volume, *Jeunesse*, est une de celles qui sont le plus souvent citées dans l'œuvre de Vicaire. Ce poème est en effet d'un lyrisme surprenant en vérité. Il chante d'une exquise façon le doux charme de la jeunesse, charme inexprimable et immortel comme l'amour.

En voici la fin harmonieuse et mélancolique. Je crois bien que Vicaire n'a rien fait de mieux :

Oiseau bleu, bel oiseau qui fuis à tire d'ailes,
Que ne peux-tu venir, ne fût-ce qu'un instant,
Consoler notre toit comme les hirondelles.

Rien ne t'arrête hélas ! Idéal inconstant,
A peine voyons-nous ton ombre, ô Poésie,
Que vers d'autres soleils tu t'en vas en chantant.

Princesse du caprice et de fantaisie,
Echanson de la joie, à de meilleurs que nous
Porte la coupe rose où mousse l'ambroisie.

Mais qu'une fois encor, je tombe à tes genoux,
Comme l'amant qui pleure au nom de sa maîtresse,
Et dont le triste amour ne fait pas de jaloux.

Permets qu'à travers bois, ô nymphe chasseresse,
Je suive de bien loin le chœur de tes élus,
Laisse-moi te bénir du fond de ma détresse.

Jeunesse aux cheveux blonds qui ne me connais plus !

Telle est très imparfaitement indiquée l'analyse de cette œuvre, qui selon d'aucuns est l'œuvre la plus charmante du poète. En tous cas, il est certain, à notre avis, que jamais poète n'a mieux célébré l'heure divine où chacun chante l'éphémère chanson d'amour.

A LA BONNE FRANQUETTE

Après avoir parcouru les sentiers mystiques du rêve, la muse de Gabriel Vicaire est revenue de son voyage au pays bleu. Elle va d'ailleurs où la conduit sa fantaisie. Ce n'est plus au bois charmant où les lutins et les gnomes prennent leurs ébats au moment, où d'un vol léger, passe sous sa robe mauve l'Heure enchantée. La petite muse veut de nouveau se rendre au pays de gaillardise. Elle est folle comme l'herbe des prés, mais elle est aussi sensuelle.

Et voici pourquoi je veux vous parler maintenant d'*A la bonne franquette*, qui est l'œuvre d'un rabelaisien et parfois encore d'un petit amoureux.

Le titre enseigne assez que l'auteur est un des fervents de cette Ecole de la simplicité à

laquelle appartiennent Maurice Bouchor, Raoul Gineste, Alexandre Piédagnel, Emile Blémont, Quellien, Charles Le Goffic et quelques autres. La simplicité de Vicaire est exquise car elle est le fruit d'une maîtrise rare et d'un art parfait. Mais ce qui rend ce dernier volume de poésies plus charmant encore que ses aînés, c'est je crois, l'entière sincérité du poète. L'homme se révèle à nous, avec ses préférences et son mépris du qu'en-dira-t-on. Nous y saluons aussi une belle humeur que rien n'altère. Car à l'encontre de ces rimeurs désabusés qui trouvent à tout le goût de la cendre, Vicaire a l'âme d'un optimiste et une perpétuelle chanson gazouille en son cœur. Bon vivant, il s'écrie : Vive l'intempérance ! Cette note plus terre à terre en quelque sorte, double l'agrément et fait la nouveauté d'*A la bonne franquette*. Foin des psychologues ennuyeux qui perdent leur temps à cultiver leur Moi, foin des rêveurs subtils et obscurs à la recherche d'une pierre philosophale impossible, voici le bon poète au rire franc et sonore qui proclame, suivant le mot de Rabelais, que le « rire est le propre de l'homme ».

Qui ne serait de son avis, serait converti incontinent à la lecture de cet ouvrage où

pétille la saine gaîté, où revit le bon sens précieux de nos pères. Et n'allez point croire qu'il s'y trouve des airs surannés. Vicaire qui a rajeuni tant d'anciennes légendes, entre autres le *Miracle de saint Nicolas*, qui a traduit en un langage frais et parfumé, nos vieilles chansons populaires, sait à merveille approprier aux exigences modernes le fonds de sentiments et d'idées qui sont notre patrimoine national, Rutebœuf, Villon, Marot, Régnier, La Fontaine, voilà, semble-t-il, ses ancêtres. On voit qu'il a de qui tenir. A qui en douterait, je conseille fort de lire *Visite après boire*, une des pièces les plus révélatrices à cet égard. Le poète évoque la muse gauloise,

> Que nos vieux pères aimaient tant
> La Muse qui laisse en chantant
> Tomber des roses dans son verre....

Cette Muse toujours jeune s'en vient dire son fait à notre siècle névrosé. Elle raille la tristesse bête de nos contemporains et se prend à regretter l'époque heureuse où les Français aimaient encore marauder dans le jardin de Roger Bontemps.

Et de même que nos vieux auteurs, Vicaire

rime des ballades. Il y met sa verve malicieuse, sa fantaisie ailée, sa science délicate. Entre les vingt-cinq ballades dédiées à François Coppée je serais bien embarrassé de choisir. Aucune qui n'ait son charme propre. C'est que le poète a renouvelé le genre en se servant d'un rythme alerte et souple qui lui permet de noter avec le plus heureux succès ses impressions joyeuses ou ironiques.

Vicaire — c'est un des traits distinctifs de son robuste talent — a un sens profond de l'harmonie prosodique et combine avec une habileté étonnante la forme et le fonds de son sujet.

Lisez *Rosette en Paradis*, et dites-moi s'il est possible de mieux fondre ensemble la pensée et les vers. Rien de plus plaisant que les mésaventures de Rosette avec le concierge du Paradis, saint Pierre, que la cruelle enfant traite de *pipelet*.

Voyez comme le rythme se fait l'auxiliaire de l'idée :

A peine il entend ce mot malsonnant,
Tout le Paradis sort en bourdonnant,
Comme autour des treilles,
Un essaim d'abeilles

Voici saint Maurice en soldat romain;
Le grand saint Joseph, un lis à la main,
Sainte Perpétue,
Tout de blanc vêtue.

Enfin, sainte Ursule et monsieur Renan.
Et derrière vont, trottant, trottinant,
Onze mille vierges
Qui portent des cierges.

Et Rosette se moque de toutes ces faces mornes. Voici un nouveau rythme :

La bonne folie !
Habitants des cieux,
Voyez donc mes yeux ;
Je suis très jolie.

Elle se plaint de la vie monotone que l'on mène au Paradis :

Toujours du plain-chant,
Du soir à l'aurore...
Du latin encore,
Ce n'est pas méchant.

Bast ! Laissez-moi dire,
Brebis du bon Dieu ;
Attendez un peu,
Vous allez bien rire.

Yvette a son prix,
Paulus est fort tendre.
Je veux vous apprendre
Les airs de Paris.

Et le Père Eternel calme la fureur du Paradis contre Rosette, qui a déclaré vouloir chanter « un tas de chansons folles, folles, folles ».

Il dit : Mes chers amis, cette enfant vient de [France.
Vous n'y comprenez rien, je n'en suis pas surpris.
Nous n'avons pas ici grand monde de Paris.
Mais quoi ! le cœur est bon si la tête est légère ;
Saint Pierre, en ton bercail, reçois cette bergère ;
Elle a l'éclat de rire et le parler joyeux.
Pierre, pour cette fois, nous fermerons les yeux

Puisque nous parlons de *Rosette en Paradis*, laissez-moi vous raconter ce qu'il advint à Jules Truffier, l'excellent sociétaire de la Comédie-Française qui déclama, un soir, l'histoire en question. La chose est plaisante et même drolatique. Jugez-en vous-même. C'est Truffier qui vous parle :

« C'était à la salle Duprez. J'avais été prié de dire quelques morceaux de poésie et tout de suite l'idée m'était venue de réciter *Rosette*

en Paradis que venait de terminer mon ami Vicaire. Devant un auditoire des plus choisis l'on me fit fête et tout allait pour le mieux, jusqu'au moment où j'arrivai à un passage un peu risqué, modifié depuis dans l'édition officielle.

« Estomaqué tout d'abord par l'accueil subitement glacial de l'assistance, je fis néanmoins bonne contenance. Cependant malgré les cris, les trépignements, les hurlements et les bordées de sifflets, je continuai jusqu'au bout, l'effroi dans l'âme et pâle comme un mort. J'avais assez le respect du public pour ne pas croire qu'il se fût trompé aussi grossièrement sur la portée d'une pièce aussi délicieuse que *Rosette*. Et j'avais de même conscience de ne pas lui avoir répété un poème tendancieux. Bref, tant bien que mal se termina l'aventure et les spectateurs me firent entendre qu'ils désiraient autre chose.

« Mais le plus extraordinaire dans tout cela, c'est qu'au moment où je sortais de la salle, un Monsieur, très officier de la Légion d'honneur et accompagné de deux dames fort élégantes m'aborda et à brûle-pourpoint me dit :

« — Comment, monsieur Truffier, vous si « délicat dans le choix des pièces que vous « dites avec tant de finesse et de goût, pouvez-« vous pousser la plaisanterie dans le blas-

« phème jusqu'à signer Vicaire un poème « contre la religion !! »

« Je protestai, littéralement abasourdi :

« — Mais monsieur, permettez-moi de vous « faire remarquer que *Rosette en Paradis* est « l'œuvre du poète Gabriel Vicaire. »

« Et mon interlocuteur d'ajouter en souriant avec malice :

« — Oh, très joli, très joli ! N'insistez point, « je vous prie monsieur Truffier, n'insistez « point, vous êtes vraiment trop spirituel. »

Je ne saurais oublier non plus le fabliau : *Marguerite des Bois*, d'une poésie plus tendre et, par instants, plus mélancolique :

Marguerite des bois,
Vous souvient-il encore,
Marguerite des bois,
Du soleil d'autrefois ?

Et j'aime infiniment la *Journée de Javotte*, une « histoire » amusante, et je goûte aussi les sonnets gaillards à Raoul Ponchon.

Il me faut conclure. Voilà un bon livre de vers, parce qu'il réjouit le cœur et qu'il enchante l'esprit.

Aussi bien me permettra-t-on, une fois pour toutes, de louer Vicaire entre ses mul-

tiples qualités, d'être surtout vaillant fils de France, dégoisant sans façon sa poésie gaie luronne et bourguignonne, gracieux échanson faisant oublier par le vin clairet qu'il verse en notre coupe, les bières épaisses des « pour-une-fois-savez-vous », des rageurs wagnériens et des nébuleux Goddam, d'être, pour tout dire, un des poètes les plus originaux et les plus sains de notre époque.

AU BOIS JOLI

Au Bois Joli, porte la date de 1894. Mais Vicaire n'avait pas attendu cette date pour promener son rêve dans les bois fleuris de chansons. La forêt d'amour que son imagination chérit est un paradis où chacun voudrait finir ses jours. C'est là sans doute que s'élève le palais de la Belle au Bois dormant. Les nains et les sylphes y coudoient des enchanteresses et des reines. C'est une cité idéale qui se trouve dans un pays très éloigné, île ou continent, je ne sais, mais les plus habiles voyageurs n'ont pu encore le découvrir, malgré leurs tentatives les plus scientifiques.

Ils y ont renoncé probablement et Vicaire en mourant a emporté ce secret avec lui.

De mon côté je renonce à vous dire le charme de ces poèmes. Mais je vais essayer

en narrateur très ennuyeux sinon très habile, de vous conter ce que j'ai vu dans le *Bois Joli*.

Parlons d'abord du forestier, ce bel amoureux qui n'a souci que des yeux de la blonde Marion.

Il est vrai qu'il n'a peur de rien sinon de sa propre timidité. Comme il sied à un honnête bûcheron, il fait la rencontre du rossignol qui lui indique la demeure de sa bien-aimée.

Ce brave Jean est un beau garçon de fière mine mais il n'ose avouer le trouble de son cœur. La belle est obligée de l'aider un peu à confesser son secret. Et bientôt les deux tourtereaux roucoulent à qui mieux mieux.

Viens, la forêt flambe en entier,
Pas un bruit. Rien que le murmure
Du vent léger dans la ramure,
Qu'il fera bon sous l'églantier !

Et l'éternelle chanson d'amour s'éveille et chante dans leurs cœurs. Mais on ne sait comment finit cette aventure et le poète néglige de nous dire s'ils furent heureux et s'ils n'eurent pas trop d'enfants.

Et les amours du petit soldat ? Que vous dirai-je, c'est une fantaisie très nationaliste, mais d'une très réelle malice. Ce petit soldat

est un vantard et par surcroît un gars très pratique. Impossible de contrôler son matricule car il est serviteur du royaume de Bamtoche.

Et les folâtreries du nain ? Cela est plus aisé à lire qu'à raconter. Ce nain, comme tous ses compères, est amoureux d'une princesse. Il se démène sans cesse, il trépigne, il est un tantinet ridicule. N'empêche qu'il est malgré tout très sympathique et que le Bois gentil s'éveille à son appel. Seule dame la Lune reste insensible à ses entrechats et bâille en écoutant ses propos abracadabrants.

Mais que dirait-elle Mme la Lune, si je m'avisais maintenant de lui parler de la folie de Titania. En voici bien d'une autre. Ouvrez grandes vos oreilles.

Ce que le poète nous conte, je crois bien que Shakspeare en a parlé avant lui.

Il s'agit donc d'un âne, le nommé Bottom que la princesse fleurie aima d'amour.

La folle Titania se répand en lamentations burlesques en déplorant l'absence de son cher amant.

C'est en vain qu'Obéron, son mari, s'émeut de sa mélancolie et après en avoir appris la cause, s'efforce de lui faire comprendre son erreur et la douceur du bonheur conjugal.

L'autre, avait le poil si doux et c'est l'*autre* que la reine préfèrera toujours.

Les follets, les gnomes, les lutins ne parviennent pas malgré toutes leurs danses à divertir la belle princesse.

Seuls les sylphes subtils consolent un instant son chagrin et c'est une occasion pour le poète de nous faire assister à cet intermède.

Et voici qu'à l'appel du tambourin
Paraît la troupe, armée à la légère,
Des gentils compagnons du romarin.

Et quelles jolies trouvailles d'expression :

D'un rond magique ils enlacent le bois
Leurs pieds d'argent frôlent l'herbe en cadence
Un rai de lune est au bout de leurs doigts.

Voici les jeunes fées qui tournent en silence suivant un vieux rythme, infiniment berceur.

Le Bois gentil s'est allumé tout entier. Tout vibre et palpite à la fois.

Ces merveilles n'ont pas le don d'émouvoir la reine. Elle songe toujours à son galant et le pauvre mari, tout déconfit, n'a d'autre ressource pour mettre fin à cette sotte affaire,

que de faire quérir force gens d'écriture. Mais ceux-ci n'ont pas plus de succès que les enchanteurs et les fées.

Enfin paraît le seigneur Bottom. Et Titania soupire, rougit, pâlit.

Elle lui fait les plus douces caresses. Et le galant se gonfle et se gaudit en envoyant promener sa folle maîtresse.

Tout autre est l'histoire de Robin des Bois, le hardi voleur, l'enfant chéri de la forêt. Malheur au chevalier qui s'aventure sous la feuillée. Robin a tôt fait de le mettre à mal et de le débarrasser en le mettant nu comme un ver, de sa cuirasse et de son bon argent.

Et l'appétit lui venant, après ce bel exploit, Robin, en bon garçon qu'il est, vient dire deux mots au moine qui trottine sur sa mule. Il le soulage de son bissac et de toutes ses sacoches. Et le marchand juif subit le même sort. Les nobles à la reine, argent mat et or clair, tout cela passe aux mains de Robin.

Fatigué de tant de prouesses, le bon sire s'assoupit cependant que deux jeunes amoureux s'approchent du dormeur en devisant. Leur conversation éveille le joyeux drille qui n'a pas de peine à conquérir la petite fille blonde, cependant que s'enfuit tout peureux, le pauvre amoureux timide.

Robin plein de joie, en un hymne reconnaissant, rend hommage aux vertus de sa grand'mère. C'est ainsi qu'il appelle la vieille forêt.

Et le poème se termine par une prière. Le coquin heureux s'il n'hésite pas à satisfaire toutes ses passions est tout de même un bon chrétien. Ne s'écrie-t-il pas et cela est fort touchant :

O reine du bois en fleur
Du bois et de la prairie,
Prenez, ô Vierge Marie,
Pitié de l'humble voleur !

J'arrive au château de la Belle au Bois dormant, et ce conte charmant est tout différent dans ses détails de celui que Perrault nous a narré. Que d'images jeunes et fraîches. Comme le poète a su rajeunir et idéaliser la fable célèbre. Voici comment il décrit le sommeil de la Belle :

Un songe bien heureux tient ses paupières closes
Sur sa bouche divine, entr'ouverte à demi
Flotte, presque invisible, un sourire endormi
Dans la nuit du printemps c'est le sommeil des roses.

Et plus loin quel réveil plein de joie, de lumière et de bruit :

Elle dit tendrement : C'est vous mon bien aimé
Que vous avez tardé ! Pourrai-je donc vous plaire ?
Et son front se colore et sa bouche s'éclaire
Comme, au premier soleil, un beau lac embrumé.

Le soleil, le soleil ! Il court sur les tourelles,
Il étincelle aux murs, il a tout envahi,
Le château réveillé le regarde, ébahi
Et déjà dans la cour on entend des querelles.

Le chapelain se croit parmi les Bienheureux
Il voit un pot de vin d'Espagne, il crie : A boire.
L'intendant qui contait a repris son histoire.
Les pages étourdis se bousculent entre eux.

Et le poème s'achève en un couplet du plus vibrant lyrisme. Le poète célèbre une fois de plus la puissance du baiser.

Après avoir quitté le palais de l'enchantement, nous voici maintenant à la porte du jardin des fées. Nous y admirons une fraîche blonde et nous suivons notre poète sous les arceaux de la verte forêt qui maintenant semble maussade sous le souffle du vent mélancolique.

Les oiseaux se sont tus, les cloches d'airain pleurent au bord de l'eau silencieuse et Mme la Lune est toute contristée cependant que le temps, sans s'émouvoir, fait sa ronde à travers l'univers.

En terminant, le poète nous fait part de ses tristesses qui correspondent à celles des bois ombreux :

Qu'est-ce que tout ce noir qui me suit à la piste
Et fait pâlir, pâlir l'émeraude des bois ?
Ah ! la bonne forêt pleure aussi quelquefois
Dans la brune qui tombe elle est souvent bien [triste.

Elle est merveilleuse cette forêt des apparences, telle que la voit avec des yeux ingénus, l'optimiste un peu sensuel. Comment ne pas avoir le cœur joyeux quand on peut contempler les nymphes de l'aurore, comment n'être pas éveillé lorsque l'on reçoit à la volée une fleur que vous jette une dame charmante et si fleurie. Hélas ! vous l'avez deviné, ce n'est qu'une illusion. La porte du jardin des cieux est toujours close et nous ne pouvons plus retrouver le tranquille château des bois. Le vent est brutal parfois, les pierres de la route sont nombreuses, les ruisseaux se cachent et le rossignol ne chante plus. Toute les folles chimères se sont évanouies.

O le bouquet des espérances
O la rose du rosier blanc
Je suis sorti, le cœur dolent
De la forêt des apparences.

Mais le chanteur, alors qu'il sentira son cœur défaillir, comme l'enchanteur Merlin, trace un rond magique au cœur de la clairière et le jardin d'amour s'ouvrira de nouveau à nos yeux extasiés. Et ce sera pour dire les charmes de la vierge au cœur changeant, Mme la Lune :

Le soir tombe au parterre des cieux
Entre le lis et la renoncule
Et les violons du crépuscule
Soupirent un air délicieux.

Ah ! les violons du soir qui tombe
Qu'ont-ils à pleurer si tendrement ?
C'est comme l'aveu d'un cœur aimant
Ou l'adieu léger de la colombe.

Célèbrent-ils l'amoureux souci
D'un papillon bleu fou d'une rose ?
On n'en sait rien, mais c'est quelque chose
Qui fait, ô mon Dieu ! qu'on pleure aussi.

Et voici venir la nuit très douce,
La mystérieuse et sombre nuit,
Ses pieds délicats glissent sans bruit
Sur les blancs tapis de fine mousse.

Les violons pleurent au jardin
Comme au convoi d'une jeune morte.
Le palais féerique ouvre sa porte,
La blanche Lune apparaît soudain.

Sous son vêtement de blanche hermine
La Lune apparaît en sa beauté
Au doux appel du cor enchanté
Tout le ciel fleurit et s'illumine.

Lis immaculés et lilas blancs
Frissonnent déjà dans la lumière,
Les roses jouent à qui la première
Saluera la reine aux yeux dolents.

Elle cependant que rien ne touche
Descend lentement l'escalier d'or,
Elle écoute au loin mourir le cor,
Puis elle passe, un doigt sur la bouche.

Vicaire est donc, en ce volume, plus que jamais le poète radieux et doux de l'Amour et du Printemps. Amoureux du soleil et de la lumière, il va poursuivant la folle chimère, goûtant les voluptés magiques de la nature, à la recherche de l'immatérielle Beauté.

Ses vers mystiques, raffinés, sont frais et naïfs quand même. Tzigane inspiré, son violon pleure ou rit avec une maîtrise qui déconcerte. Un charme est au bout de ses rimes divinement tendres, un nuage de soie flotte sur ses rêveries aussi pleines de grâces que les tableaux de Watteau, mais que fait vivre et vibrer l'archet de l'émotion la plus vraie.

Il s'est peint lui-même, l'oisillon de France,

en ces vers adressés à Paul Verlaine d'une suave musique :

Depuis l'heure divine où j'adorai les roses
Le sommeil de mon cœur s'est à peine éveillé,
Je suis resté l'enfant toujours émerveillé
Qui croit à la bonté des hommes et des choses.

J'ai gardé la fraîcheur de mes yeux de vingt ans,
Mon âme aux quatre vents ne s'est pas défleurie,
Je sais tous les sentiers du pays de féerie,
Je suis le pèlerin de l'éternel printemps.

LE CLOS DES FÉES

On aurait tort de ne voir en Vicaire que l'observateur des scènes campagnardes et le peintre des paysages. S'il n'a point dédaigné le côté pittoresque des choses, s'il a aimé comme La Fontaine à nous dire les charmes de la grande nature, il a aussi voulu nous faire part des secrets de son âme, nous dévoiler ses sentiments intimes : avec une délicatesse très souple, il a levé le voile impénétrable qui recouvrait son cœur et nous en a montré les tristesses et les joies.

C'est surtout dans le *Clos des Fées* qu'il fait naître en nous une émotion sans cesse grandissante. C'est dans ce recueil qu'il se révèle très délibérément un véritable poète lyrique, au souffle très large.

Au pays du rêve, au pays de l'enchante-

ment il est un coin divin où les poètes peuvent abriter leurs désirs. C'est le *Clos des Fées*.

Toujours une musique avec de frais murmures.

Les nymphes réservent leurs faveurs aux seuls privilégiés, les poètes, elles dédaignent volontiers l'hommage des soudards ou des bavards, voire même des Hébreux.

Un féerique baiser sera la récompense du poète qui aura charmé leurs loisirs; c'est à lui que vont leurs préférences.

Tel est le prélude écrit dans un style imagé.

Raconter ensuite l'histoire de la belle Eglantine qui refuse d'épouser maître Gaçon le notaire et qui n'aime que son ami Jean, cela me semble impossible et j'y renonce volontiers. Lisez plutôt la poésie et savourez de même la conclusion. Eglantine déclare en effet en parlant du brave camarade qui lui tient tant au cœur :

Je l'aimais. C'est ma fortune.
Je l'aime encor aujourd'hui.
Il danse au clair de la lune,
Et mon cœur danse avec lui.

Et il est tout de même supposable que la Lune elle-même soit triste de cette aventure. Est-ce cela, est-ce autre chose? Toujours est-il que trois beaux médecins sont venus chez elle pour guérir son mal. Ces trois savants ne sont naturellement pas d'accord sur le traitement qui lui convient. Le cas certes est fort embarrassant. Et Mme la Lune les envoie promener, car ils deviennent un peu hardis.

Pouah ! partez, partez
Vilains personnages,
De tels badinages
Sont trop effrontés.

Peut-être Mme la Lune eut-elle mieux compris le langage du petit marchand ou le caractère du sire de Lanturlu.

Mais quittons les petits poèmes d'une naïveté savante pour parler un peu des pièces plus développées.

Le *Rossignol* est un conte de pure fantaisie. L'enchanteur, amoureux d'une rose, dégoise en vain pour lui plaire, tous les refrains de son répertoire céleste. Mais dédaigneuse et sourde, l'impitoyable fleur méprise à la fois l'oiseau et son chant merveilleux. Et le ros-

signol de soupirer et de pleurer désespérément.

L'amant exhale ses plaintes mélancoliques qui trouvent enfin un écho dans le cœur d'une simple clochette qui devient pour le rossignol la maîtresse rêvée.

Je parlerai un peu plus longuement du *Rainouart au Tinel*, une histoire très dramatique qui fait penser par instants à la chanson de Roland.

C'est une très belle pièce et très développée. Rainouart dort, dans la cuisine sombre, insoucieux des plaisanteries que lui font les maître-queux. Mais à la fin sa bile s'échauffe, il devient furieux et les massacre tous.

Lorsque survient le roi Louis suivi de son état-major, le fier Guillaume, un de ses suivants, se récrie en voyant le combat héroïque de Rainouart contre les deux cents marauds et le roi Louis cède au comte Guillaume.

Ce maître fol, ce jeune homme des bois,

en lui disant :

Qu'il soit à vous, ce goinfre insatiable
Il ne lui faut que cinq ou six repas.
Son père ? Eh ! mais à coup sûr c'est le diable,
Quant à sa mère on ne la connait pas.

Rainouart est maintenant transfiguré. Ce n'est plus un simple cuisinier, il veut devenir un vaillant homme d'armes. Et Guillaume y consent.

Relève-toi soldat ! tu n'es plus mon valet.

Et le bel adolescent s'en va au bois cueillir un beau sapin, un gentil tinel qui sera son arme préférée, comme Durandal fut la vaillante épée du preux Roland.

Rainouart vole au combat. Le bon tinel fait des merveilles. Et voici bientôt un combat singulier, tinel contre lance. Rainouart contre Baudus. Comme il convient c'est Baudus qui succombe. Et Desramé l'empereur des païens en apprenant cette nouvelle, est tout contristé. Il pousse à Rainouart et veut venger son serviteur Baudus.

Desramé subit le même sort : le tinel s'est abattu sur lui.

Mais Rainouart connaît maintenant qu'il vient de tuer son père (Desramé l'était en effet) et dans sa fureur il jette son tinel bien-aimé pour le reprendre bientôt.

Il retire du pré sanglant l'arme farouche
Plus ferme que le roc et toujours fleuronnant
Il le met sur son cœur, le baise à pleine bouche.

Mais voici que Rainouart est entouré d'ennemis. Il fait face à ces mécréants, cependant son bras se lasse, son sang coule à flots par plusieurs blessures et sa prière s'élève vers Dieu.

Seigneur mon Dieu ! Seigneur, écoutez qui vous aime
Je suis las : ouvrez-moi votre clair Paradis.

Le Tout puissant ranime ses forces et Rainouart recommence à se battre et le tinel fait son devoir.

Maintenant la bataille est terminée.

Un hymne de joie et de triomphe remercie Jésus de la victoire inespérée.

Pourtant Rainouart n'a plus souci que d'Aëlis, la douce belle aux yeux d'azur. Ils se sont mariés et tous deux goûtent un bonheur sans mélange dans leur claire prison.

Les heures passent là, si joliment coiffées
D'anémones, de rêve et de perles d'argent.
Dès la pointe du jour, sous le ciel indulgent
Ils se perdent, ravis, dans le jardin des fées.

Ce Clos des Fées, où donc est-il, est-il loin des bords du Suran qui ont inspiré ces jolis vers :

Un silence divin plane au-dessus des eaux ;
On n'entend que l'adieu d'un oiselet qui passe.
Le soir doré, le soir approche et déjà lasse
La rivière frissonne au milieu des roseaux.

Est-il près de ce délicieux paysage bressan :

Un souffle de jeunesse a rafraîchi la plaine,
La rivière et les bois murmurent tendrement,
On croirait voir passer sur cet enchantement,
Comme une vaporeuse et fugitive haleine.

Fleurit-il en mai lorsque le doux mois

Pose un pied léger sur les collines roses
Où dès le point du jour, chantent les violons.

Il n'est nulle part, il est dans l'imagination dans le cerveau du poète, mais il nous ravit, mais il nous transporte au pays de l'enchantement.

Enchantement, c'est précisément le titre d'une des plus belles poésies du livre. Le poète a voulu rendre et il a parfaitement réussi, le silence religieux de la campagne quand descend le soir, le recueillement qui alors envahit notre âme, le doute qui nous étreint en face du problème mystérieux de notre destinée.

On dirait que le monde a soudain rajeuni,
Qu'au pays du bonheur il vogue à pleines voiles.
Suivons, d'un pas léger, dans le bleu des étoiles
La passerelle d'or qui mène à l'infini.

Plus loin s'élève un cri d'espérance :

Sources qui murmurez aux féeriques vallons
Fleurissez-vous de lune et de feuillage tendre.
Musiques qu'on devine avant de les entendre
Accordez la viole avec les violons.

Ces violons dont la musique se fait tour à tour câline ou ironique, ont une âme orageuse, ou bien éperdue s'il s'agit d'amour, ou bien éplorée lorsque le poète regrette l'heure enchanteresse, ou bien gaillarde quand le « biberon » se réveille, ou bien farouche viennent les jours de révolution, quelquefois affolée au souvenir des illusions perdues, enfin damnée si la mort tourmente le cœur du rêveur, ou s'il songe à l'amour qu'il avait pour une maîtresse jolie et blonde :

Au parterre où mon cœur revient s'ensoleiller
Tu m'apparais à l'heure où la brume se lève
Mais vais-je sans pitié troubler ton dernier rêve ?
Puisque tu veux dormir, pourquoi te réveiller ?

Pour terminer le livre, Vicaire dans une pièce d'une voluptueuse langueur, d'une délicatesse infinie, d'une tristesse résignée, dit adieu à la vie, à tout ce qui en fait le charme et la raison d'être ;

J'ai laissé s'envoler le papillon féerique
La cendre de l'amour me reste au bout des doigts.

Comme dans *Jeunesse* de l'*Heure enchantée* le poète évoque le passé plein de folles chimères, la triomphante jeunesse au front garni de roses. Il ne lui reste rien que le souvenir des bonheurs envolés. Et c'est un hommage qu'il veut rendre encore au printemps et au pays natal qu'il chérissait :

Bois que dore le jour et que le soir enflamme,
Bois feuillus où le songe est seul à s'abriter.
Vous m'avez fait une âme un peu sœur de votre
[âme.

Et c'est un regret qu'il adresse aux prés couverts de boutons d'or, à la forêt enchantée, aux ruisseaux de bel argent, aux montagnes dorées ;

Pèlerin du bonheur, j'ai suivi, pas à pas
Le sonore sentier des rondes enfantines,
Un lambeau de moi-même est demeuré là-bas.

C'est enfin l'adieu aux femmes, dont il a subi le charme adorable ;

Un peu de votre grâce erre sur les fontaines.
En vous est tout le bleu qui se balance au vent
Et toute la fraîcheur de l'ombre sous les chênes.

Une fois de plus le poète glorifie l'irrésistible amour. Il célèbre en même temps en une méditation très élevée, l'inspiration lyrique du poète mêlant son idéal à celui du monde et dont le cœur vibre à l'unisson de la vie universelle. Et c'est la conclusion de ce livre, le *Clos des Fées*, où le poète nous fait partager ses joies et ses douleurs ce *Clos* enchanté, c'est celui que l'on découvre lorsque la douce chanson du rêve tressaille en notre cœur, lorsque la divine clarté transfigure le philosophe.

Vicaire est donc en ce volume un poète sentimental et d'un lyrisme touchant et même philosophique. Il s'y montre en outre beaucoup plus personnel que dans ses autres ouvrages. M. Julien Tiersot a donc pu dire avec sagacité (*Annales de la Société d'Emulation de l'Ain*), en parlant d'une pièce que nous avons citée plus haut : « Il y a à la fin du *Clos des Fées* sous ce titre : « A une

morte », vingt vers qui forment un admirable chef-d'œuvre d'accent douloureux. Je croirais volontiers que s'il ne multiplia pas les compositions de ce genre, ce fut par une discrétion très délicate et qu'il lui répugna de livrer au public les secrets de son cœur et lui exhiber des plaies dont d'autres font si complaisamment étalage. »

Le *Clos des Fées* est donc en fin de compte l'une des plus sincères parmi les œuvres du poète bressan.

GABRIEL VICAIRE ET LA BRETAGNE

Nous élèverons bientôt, à la mémoire de Gabriel Vicaire, un buste dans les jardins du Luxembourg, proche le théâtre de l'Odéon où M. Auguste Dorchain a vanté en termes choisis, au cours d'une conférence spirituelle et touchante, les précieuses qualités de l'auteur de *Fleurs d'Avril* et de tant de mélodieux poèmes.

Les amis de la poésie en entendant chanter à leur oreille les pimpants quatrains du plus délicieux des « oiseleurs de rimes », n'ont pas oublié d'honorer de leur obole le talent rustique de cet autre Pierre Dupont.

Doux Bressan et mélancolique Breton à la fois, Vicaire avait sa place marquée dans les bosquets de verdure que Paris réserve maintenant à ses poètes préférés. Déjà Banville, Mürger, Leconte de Lisle ont connu cette glorification : Vicaire sera donc en bonne et illustre compagnie.

MONUMENT GABRIEL VICAIRE

Dessin du sculpteur Injalbert

Nous avons pu voir dans l'atelier du sculpteur Injalbert la maquette du monument. Le lecteur trouvera ci-contre un petit croquis que l'éminent maître a bien voulu nous dessiner spécialement, qui reproduit fidèlement cette œuvre délicatement ouvrée.

Les raisons pour lesquelles Gabriel Vicaire allait promener son rêve sur les grèves pittoresques de la Bretagne, il est aisé de les expliquer.

Fatigué de la vie banale et vaine qu'il menait à Paris, le poète s'en va vers les landes bretonnes pour y goûter le calme et la fraîcheur des larges horizons, pour y respirer les ajoncs sauvages et y entendre la plainte monotone de la mer, dont la chanson trouve un écho dans son cœur endolori.

Une évolution s'est faite inconsciemment dans son esprit : il aime toujours la Bresse, la petite patrie où il a vécu son enfance, où l'attachent tant de souvenirs émus et charmants.

Cette contrée un peu sauvage et triste s'harmonise à merveille avec sa mélancolie pieuse.

Mais le vieux sol celtique lui sourit mieux encore et correspond davantage à son état d'âme.

La tristesse du paysage
Répond à mes rêves errants,

dit-il quelque part. Et cela vous donne la clef du mystère: Vicaire a su, avec une dextérité surprenante, s'assimiler l'âme bretonne. Tous les ans, à pareille époque, il revenait fidèlement se retremper au pays d'Armor, dans ce petit village de la Clarté, près de Paimpol, qu'il a célébré dans son dernier livre.

A ce propos, nous avons lu, de Gabriel Vicaire, une lettre adressée à M. Georges de Lys son ami et que ce dernier nous a communiquée. La voici :

« Je suis en Basse-Bretagne dans un pays fantastique, une lande avec des pierres, des pierres, des pierres et la mer tout autour. (C'est une petite presqu'île). Les rochers de la côte sont comme autant de monstrueuses et gigantesques caricatures. De Perros à Ploumanach, Tregastel et Trébeurden c'est comme une ménagerie préhistorique bien entendu.

« La Clarté domine tout ça. C'est un hameau avec une superbe église, une des plus curieuses de Bretagne où a lieu au mois d'août un pardon comparable à celui de Sainte-Anne-d'Auray.

« Avec ça on y vit pour rien, ce qui n'est pas à dédaigner. Il n'y a pas d'hôtel, heureusement, pas de baigneurs en grande toilette et à la pose.

« Je vis dans un cabaret breton très propre et tenu par la meilleure des bonnes femmes que j'aie jamais vues.

« Pour deux francs par jour je suis nourri extra copieusement, littéralement gavé. Ma chambre est dans une maison à côté.

« Je voudrais bien t'avoir ici près de moi. Nous parlerions de vers. Nous en ferions.

« Ici les communications sont impossibles. Il faut trois jours pour qu'une lettre arrive à Paris, encore lorsque le facteur n'est pas ivre-mort comme cela lui arrive un peu plus souvent qu'à son tour.

« Quelles gens aimables que ces Bretons !

« Je sympathise vraiment avec eux. Tous flemmards, ivrognes et cueilleurs de gui sacré. »

Dans ce décor rustique le poète vivait, aimait, pensait, priait comme un Breton. A telle enseigne que Jean Pleyber, le délicat poète des *Cendres*, m'assurait l'autre mardi avec une logique imperturbable qu'il revendiquait Vicaire comme un des porte-drapeaux du Parnasse armoricain. Et de même, avant

lui, M. Verchin, dans sa galerie de portraits, *Ceux de chez nous*, a dit en propres termes :

Pardon de la Clarté.

« Je devais la première place à Gabriel Vicaire. Non que Vicaire soit Breton ; mais, je le proclame avec un sentiment de fierté, ridicule peut-être, que comprendront cependant ceux qui, comme moi, sont imbus du sol natal, si Vicaire n'est pas Breton, il aurait dû l'être. » Enfin Léon Durocher, dans une lettre émue, lue aux obsèques de Gabriel Vicaire à Ambérieu, au nom des poètes de Bretagne, recon-

naissait en Vicaire un des siens et non des moindres.

Dans la pièce qui ouvre *Au Pays des Ajoncs*, le poète met à nu son cœur ravagé et jamais tranquille. Il dit *Adieu à Paris* où il a tant souffert, pour s'en aller vers la consolatrice, la mer immense qu'il évoque en ces vers d'une mélancolie pénétrante :

Dame de songe et de langueur,
Ensorceleuse de la brume,
Ce n'est que dans ton amertume
Que je pourrai laver mon cœur !

Car la vague gigantesque l'attire, dont le mouvement berce sa douleur et où il croit voir l'image de la puissance du Créateur.

Cinq mois de l'année, Vicaire rend visite à l'aïeule aimante, infiniment bonne, à la Bretagne rude et franche.

Il y assiste au réveil du printemps, à l'éclosion des genêts et des roses blanches.

En des vers d'une suavité enchanteresse il nous dit son culte pour le paysage féerique qui se déroule devant ses yeux :

Les ajoncs viennent de fleurir
Toutes les routes sont en or.

Tandis que du profond de la mer, dans le mystérieux brouillard du matin, se dressent devant lui d'étranges apparitions. Et des légendes touchantes ou cruelles viennent hanter l'inspiration du rêveur. Tout un passé de mythes et de fantômes surgit dans sa mémoire. Tantôt ce sont les Korandons, ces gnômes barbus qui gambadent sur la lande et lui conseillent d'éviter avec soin la Princesse méchante, cette Mary Morgan qui chante sur la mer, au clair de lune, en tordant ses cheveux. Tantôt c'est Kéris qui ressuscite à ses yeux, Kéris cette ville dolente dont la lugubre histoire dicte au poète des strophes magistrales :

Et tu refleuriras, ô rose de la mer !

Tel est le vœu que formule le doux évocateur de cette épopée tragique. Ce labeur accompli, le poète se fait verser une bolée de cidre et allume sa pipe en contemplant les barques qui vont sur la mer grande.

Puis après les fatigues de la journée et les promenades sans fin au hasard de la fantaisie, à travers la campagne il se couche dans le lit clos dont l'oreiller lui semble moëlleux :

On est là comme un moine en son petit couvent.

Et il philosophe sur la destinée de cet humble lit, sur tous ceux qui l'ont peuplé sur les saints qui ont veillé sur ce nid plus tendre que la mousse, sur la douce Bretagne dont les genêts dorés et les blanches fleurs parfument ses rêveries.

Il se découvre :

Une âme de granit....., avec des fleurs autour.

Et après avoir rendu hommage à la contrée hospitalière qui l'a accueilli au bord de sa feuillée il conclut ainsi :

J'étais déjà Breton sans m'en être douté.

Puis comme pour justifier cet état civil nouveau, il fait ensuite ses dévotions à Notre-Dame de la Clarté. Dans une pièce d'un sentiment très délicat, sa prière s'élève jusqu'à la Vierge, refuge de tous les désabusés.

O vous qui du parvis des cieux
Regardez mon humble souffrance
Joie, amour pur et délivrance
Sainte-Marie, ouvrez mes yeux !

Et ce sont des tableaux colorés des pays bretons où le poète a fixé ses pénates, où il a entendu les cloches d'amour tintinnabuler sur l'Océan.

Oh ! la Bretagne sombre avec ses chemins creux....

A peine si le chant de Merlin peut le ravir à son extase. Le spectacle de la mer et celui de la lande suffisent pour peupler ses pensées :

Dans l'azur infini rêve la mer immense.

Et le poète voit s'évanouir ses haines d'autrefois. En un hymne reconnaissant envers la vieille Bretagne il s'écrie :

Adieu, mon immense rancœur !
Plus rien de laid, plus rien d'amer,
Le bleu céleste de la mer,
Tout le bleu tendre est dans mon cœur.

***

Dans la seconde partie de son livre, *Avant le Soir*, nous retrouvons le Vicaire du *Bois Joli*, de l'*Heure enchantée*, du *Clos des Fées*.

Le prélude est d'une note grave et triste ;

on y entend pleurer le regret de l'heure douce, l'adieu à la jeunesse trop vite écoulée :

Le printemps, à sa cour, aimait à nous entendre ;
L'aube accueillait gaiement nos rires ingénus,
Nous avons tant chanté qu'on nous a méconnus,
Et beaucoup n'ont pas vu ce que j'avais de tendre.

Ce sont des croquis très sobres mais combien vrais, pris sur le vif :

Un pré vert qui reluit dans l'aube transparente
Un moulin qui tictaque au bord de l'eau courante
Des fleurs, des fleurs, des fleurs au milieu du cres-
[son....

Voulez-vous un portrait sincère ? Voici celui de la petite Francine :

Francine a la gaieté d'une petite folle,
Francine a la fraîcheur du matin qui s'envole,
Francine a la candeur de la nuit qui descend.
Son tendre cœur, j'en jure, est encore innocent
Quand sur la lande en friche elle garde ses vaches
On rêverait, à ses côtés, d'être à l'attache.
Hélas ! déjà ses yeux ne sont plus si fleuris,
Elle tressaille au nom du monstrueux Paris,
Quelque dégoût lui vient du pays des apôtres
Et le monstre la croquera comme les autres,

Pauvre oiseau que le chien guette après l'oiseleur.
Pourtant, regardez-la, regarder cette fleur ;
Si gentille, elle semble une vierge en prière
Qui sourit, sans penser, du fond d'une verrière.

Le poète se sent revivre au contact de la foi naïve et bretonne.

Dans la pièce intitulée *Prise d'habit*, l'auteur se désespère. Il semble qu'il y ait eu dans la vie du poète comme un grand amour incompris, méconnu, et l'on croit en entendre le rappel dans ces vers éplorés :

Adieu, ma sœur, adieu pour toujours. Votre voix
M'arrivant de si loin n'a plus rien de la terre,
Et vous m'apparaissez, dans le bleu du mystère,
Comme une jeune sainte, un lys entre les doigts.

Le poète se réfugie dans ses premiers souvenirs d'enfance. Son âme blessée, torturée par les angoisses, les désillusions, invoque les saintes, Marie-Madeleine. Elle s'apitoie avec le pauvre Lélian :

Ce Dieu vers qui l'amour mauvais t'a ramené,
Ce Dieu qui t'avait fait une âme de folie,
A bien lu dans ton cœur, noir de mélancolie ;
Dès longtemps, j'en suis sûr, il t'avait pardonné.

FRANCINE

par Wilfrid von Glehn

Tableau appartenant à M. Ch. Le Goffic.

Photographie de M. Laigneau

De la douceur avant toute chose, tel est le cri d'une voix qui implore, qui s'attriste, que l'existence a meurtrie. Le poète a la vision de sa fin prochaine ; il pense qu'il faut se résigner, et néanmoins il geint comme un enfant malade ; et sa crainte s'accroît de l'horreur de l'inconnu.

Et voici qu'il chante en des alexandrins sculpturaux, la dernière fleur, celle qui fleurit sous la neige, la rose de Noël :

Adieu la vie, adieu la joie, adieu les fleurs.

Il ne reste plus dans son cœur que l'amour pour Notre-Dame, en une envolée d'un très vibrant lyrisme, d'un sentiment très chrétien ; il se recueille une dernière fois pour narrer sa douleur et son retour à la foi. Ecoutez ces rimes, et dites-moi s'il est possible de trouver dans la poésie contemporaine une prière plus sincère, d'une ingénuité plus touchante :

Prière

O Notre-Dame de Fourvière,
O la seule que je connaisse,
Notre-Dame de ma jeunesse
Qui souriez sur la rivière,

Aidez-moi, tendez-moi la main,
Je suis en danger de la mort.
Comment vais-je rentrer au port ?
Que vais-je devenir demain ?

Le vent mauvais de la prairie
A soufflé dans mes pauvres voiles.
Je sombrerai sous les étoiles
Seul, tout seul, dans la nuit fleurie.

O Notre-Dame aux blonds cheveux,
Mains d'ivoire et cœur indulgent,
Notre-Dame à l'âme d'argent,
A vous s'en vont mes derniers vœux

Ecoutez ma peine profonde
Qui flotte, flotte sur l'eau claire ;
O Notre-Dame sans colère,
Ecoutez la plainte du monde.

J'ai fait naufrage à vos genoux
Et vous avez lu dans mon cœur,
Vous savez bien, s'il est trompeur,
Combien, au fond, il était doux !

O Notre-Dame de lumière
Aux yeux d'amour, aux mains si blanches,
Notre-Dame d'entre les branches,
Rendez-moi ma candeur première !

Esprit profondément religieux, Gabriel Vicaire est donc dans son dernier livre à la

fois le poète de la Bretagne et aussi celui de l'amour mystique, qui commence par l'abandon et finit par la prière.

Ses *reliquiæ*, en une langue d'une joliesse adorable, constituent une œuvre vécue et en même temps originale. Ses vers sont simples, mais d'une science toute naturelle, car il est impossible d'y discerner le labeur pénible ou le surmenage poétique. Ce rimeur fut, au demeurant, un très merveilleux et très pur écrivain ; et je ne saurais mieux terminer cette brève étude qu'en citant l'appréciation si juste et si complète de M. Ledrain, parue dans l'*Illustration*, sur ce dernier livre de Gabriel Vicaire :

« Ce sont des pages délicates et mélancoliques ! Quel artiste se décèle dans chaque mot, dans chaque musique de ces vers ! Je ne me rappelle pas avoir éprouvé, en lisant les plus grands maîtres, un plaisir plus pur et plus complet. Pas une note fausse, pas une expression ni un sentiment banals dans *Au Pays des Ajoncs*. La couleur romantique, la décadence outrée, l'effort ne se marquent nulle part... Gabriel Vicaire a versé toute son âme triste, comme une liqueur divine, dans un vase purement ciselé, sans surcharge d'ornement et d'une beauté sans tache. »

LES DÉLIQUESCENCES

Dans l'histoire de la poésie contemporaine, les *Déliquescences d'Adoré Floupette* ont une place à part. Cette parodie qui fut publiée en 1885 fit grand bruit et obtint un succès incontesté.

Maurice Barrès, dans un article du *Voltaire*, racontait naguère en ces termes la genèse de cette œuvre :

« Au café Voltaire, à la table de Valade, comme on disait alors, se réunissaient beaucoup de poètes : Albert Mérat, Raoul Gineste, Coppée, Courteline, Blémont, E. Michelet, Vicaire y était ancien et des plus aimés. Un soir j'y discutai un peu vivement avec lui, il pensait que les jeunes gens admiraient trop ou mieux admiraient mal Verlaine. J'avais tort, Vicaire était plus compétent qu'aucun à

traiter de son art. S'il était violent il était aimable. Nous déjeunâmes chez lui et Beauclair se joignit à nous — qui travaillait alors *le Pantalon de Mme Desnoux* mais qui depuis s'est marié.

« Si je parle de cet incident, c'est que vers les six heures du soir, quand, à la mode du pays bressan, nous tenions encore la table, ces deux messieurs avaient composé la moitié d'un petit livre de parodies ingénieuses et de brillante vivacité, les *Déliquescences d'Adoré Floupette,* qui firent, il y a deux ans, un tapage étonnant, dont je note que Vanier est demeuré stupide.

« Alors, on leur servit des apéritifs; infatigables, ils dînèrent, et, à l'aube, trente chansons jeunes et gaies chantaient sur les flacons. »

Cela ne s'était peut-être pas passé ainsi, mais il est certain que les auteurs des *Déliquescences,* Henri Beauclair et notre poète ne pouvaient prévoir que leur petit livre serait le signal d'une levée de boucliers en faveur de la poésie décadente.

Si j'en crois certains historiens bien informés, le mouvement de la littérature dite symboliste et décadente remonte à 1883. Il ne se manifesta pas tout de suite, il y eut même

une période de gestation assez longue. Le mot décadent fut un jour jeté comme une insulte plaisante par Champsaur à la tête d'un de ses confrères féru de modernisme. C'est alors qu'Henri Beauclair et Gabriel Vicaire s'emparèrent du vocable et pour faire une bonne farce aux détracteurs, supposèrent l'existence réelle d'une école décadente.

Ils en firent une parodie dans une plaquette qui est devenue fort rare. Les *Déliquescences*, par Adoré Floupette, poète décadent, 1885. Byzance. Léon Vanné, éditeur.

La préface de cette petite plaquette signée Marius Tapora est d'une lecture fort réjouissante.

Peut-on rêver par exemple, sur la palpitante question de la couleur des mots, un plus savoureux programme que celui-ci.

« Les mots ne peignent pas, ils sont la peinture elle-même. Autant de mots, autant de couleurs, il y en a de verts, de jaunes et de rouges comme les bocaux de ton officine, il y en a d'une teinte dont rêvent les séraphins et que les pharmaciens ne soupçonnent pas. Quand tu prononces : Renoncule, n'as-tu pas dans l'âme toute la douceur attendrie des crépuscules d'automne ? On dit : un cigare brun, Quelle absurdité ! Comme si ce n'était pas

l'incarnation même de la blondeur que cigare, Campanule est rose, d'un rose ingénu, triomphe d'un pourpre de sang ; adolescence bleu pâle ; miséricorde, bleu foncé. Et ce n'est pas tout, les mots chantent, murmurent, susurrent, clapotent, roucoulent, grincent, tintinnabulent, claironnent ; ils sont, tour à tour, le frisson de l'eau sur la mousse, la chanson glauque de la mer, la basse profonde des orages, le huhulement sinistre des loups dans les bois... »

Une ironie à peine déguisée perce à travers ces lignes. Mais cette ironie est de bon aloi, elle marque bien la vanité de toutes les écoles symbolistes et décadentes si diverses et qui n'ont abouti à aucun résultat, et qui n'ont produit aucun chef-d'œuvre.

Pour ne parler que des *Déliquescences* il nous faut citer quelques vers. On verra ainsi comme les auteurs s'y sont pris pour railler le mauvais goût et l'obscurité absconce de certains novateurs.

Si l'âcre désir s'en alla
C'est que la porte était ouverte
Ah ! verte, verte, combien verte
Etait mon âme ce jour-là.

C'était, on eût dit, une absinthe
Prise, il semblait, en un café,
Par un mage très échauffé
En l'honneur de la Vierge sainte.

Plus loin non sans quelque stupéfaction nous lisons cet étonnant horoscope des Décadents.

Être gateux c'est toute une philosophie,
Nos nerfs et notre sang ne valent pas deux sous
Notre cervelle, au vent d'Eté, se liquéfie !

Tandis que Vicaire avait montré par les *Déliquescences* ce qu'il fallait éviter, il publiait pour une revue littéraire le *Penseur* une préface qui indiquait ce qu'il convenait de faire. En voici les principaux passages :

« ...Ce n'est pas une nouvelle Ecole que nous entendons fonder. Il en est assez, Dieu merci, de par le monde, et nous n'avons aucun goût pour la férule. Liberté ! c'est notre devise.

« Nous sommes seulement de francs compagnons qui voulons faire route ensemble. Nous nous sommes rencontrés par hasard au carrefour de quatre chemins. Les uns venaient de la montagne, les autres de la plaine, d'au-

tres avaient subi la rude épreuve des vagues et sentaient encore la brise de mer. Si différents pourtant, tous nous courions au même but, le même horizon nous appelait. Nous nous sommes reconnus, nous nous sommes serré les mains : et en avant, camarades, pour le rêve et la poésie !

« La poésie ! On la dit malade. Les médecins les plus divers sont venus à son chevet ; ils l'ont auscultée, lui ont tâté le pouls, l'ont gorgée des drogues les plus répugnantes. Au fond elle est simplement anémique et ne demande qu'à revivre.

« Elle a trop pleuré, dans sa chambrette close, sur ses souliers verts ; elle a respiré trop de fleurs mortelles ; elle a trop regardé le clair de lune.

« Nous voulons l'amener au grand soleil, lui faire un lit d'amour dans les prés fleuris de violettes, sous les larges frondaisons des chênes antiques, au bord des claires fontaines où se mire encore la beauté des jours d'autrefois. Nous pousserons devant elle la porte d'argent. L'air salubre du matin la ragaillardira ; elle entendra chanter les fées. Nous lui rendrons ses belles couleurs, nous la forcerons à sourire.

« Et si elle pleure encore, — ne faut-il pas

toujours pleurer? — du moins ce seront de vraies, de franches larmes jaillies d'un cœur sincère. »

Plus loin il disait encore : « Nous irons nous retremper aux sources vives qu'on a pu croire taries, mais qui ne le sont pas... Nous demanderons aux maîtres qu'on oublie de nous rendre un peu de l'âme de la vieille France. »

Il ajoutait, en terminant :

« Ici meurt toute rhétorique ; ici les habiles n'ont que faire. Il n'y a place que pour l'amour. »

Vicaire a donc, et ses œuvres sont là pour le prouver, suivi les conseils du préfacier de la revue précitée et réprouvé les théories d'Adoré Floupette, perfides ou divertissantes. Le bon chanteur n'avait cure de disputer là-dessus ; il lui a suffi de rimer pour notre agrément et probablement aussi pour celui de nos petits-neveux des vers très modernes et qui sont pour tout dire parmi les meilleurs de notre époque.

THÉATRE

L'œuvre théâtrale de Gabriel Vicaire se compose de *Fleurs d'Avril*, *la Farce du mari refondu*, pièces écrites toutes deux en collaboration avec M. Jules Truffier, du *Miracle de saint Nicolas*, dont nous avons parlé longuement dans un autre chapitre, du *Sortilège*, en collaboration avec M. Ch. le Goffic publié dans la *Revue des Jeunes filles* et joué en Bretagne, de *Maon*, drame inédit et inachevé, en collaboration avec le même, enfin de *l'Impératrice de Rome*, drame inédit en collaboration avec Paul Delair.

Fleurs d'Avril joué en octobre 1890 au théâtre de l'Odéon obtint un grand succès et tout littéraire.

Francisque Sarcey en rendant compte de la pièce de MM. Gabriel Vicaire et Jules Truffier

disait dans son feuilleton du *Temps* : « C'est une idylle de Florian avec une piquante saveur de poésie moderne ». Le sujet est d'ailleurs d'une trame très légère et rappelle beaucoup les fables développées dans beaucoup d'opéras-comiques.

Toutefois il convient de dire que M. Jules Truffier qui fut constamment l'ami dévoué et en qui Gabriel Vicaire mit toute sa confiance, confiance bien justifiée à tous égards, a développé dans ce petit acte toutes les ressources de sa science théâtrale.

Tandis que le poète a su, grâce à sa virtuosité, nous donner une œuvre vraiment exquise. Car ce qui fait le charme pénétrant et doux de cette bluette toute imprégnée de parfums rustiques, c'est l'incomparable langue, c'est le style alerte et simple, d'une poésie émue et souriante tour à tour.

Au lever du rideau nous sommes à l'auberge du Cheval Blanc. Yvette et sa grand'mère Alison devisent en regrettant les beaux jours d'autrefois. Yvette restée seule pense en soupirant à Pierre son amoureux et s'interroge sur l'état de son cœur. Survient Pierre qui lui fait une brûlante déclaration d'amour. Yvette y répond ingénûment et la pièce serait peut-être terminée ainsi si le bon chevalier

n'arrivait fort à propos pour remettre les choses au point.

Mais voici maître Ardant, le père de Pierre qui morigène son fils parce qu'il l'a surpris avec Yvette, et qui s'en vient, suivi de Flageolet l'huissier, pour faire saisir le pauvre mobilier d'Alison à laquelle il a autrefois prêté une somme d'argent.

Heureusement le vieux chevalier, apprend toute l'histoire et dans sa générosité s'offre pour racheter l'auberge et ses dépendances.

Puis il se découvre dans la maîtresse de l'auberge une ancienne conquête. Le chevalier encore tout jeune a aimé Alison. Elle a gardé le souvenir de ce bouquet de fleurs d'avril que le chevalier a embrassé autrefois.

Ils se reconnaissent tous deux et ils conviennent de faire le bonheur de Pierre et d'Yvette. Cela ne va pas tout seul, car maître Ardant ne se laisse pas faire facilement, mais grâce à des arguments de poids comme dit Beaumarchais, le chevalier réussit bientôt à lui faire entendre raison et la pièce s'achève sur ces mots que dit le bon chevalier en effeuillant le bouquet sur Yvette et sur Pierre,

Les fleurs et les baisers maintenant c'est pour eux.

Il est impossible de faire comprendre au lecteur la divine émotion que l'on ressent à la représentation de cette idylle si franche et si printanière.

Les tableaux rustiques y abondent. On nous permettra de citer cette tirade qui est vraiment d'une inspiration délicatement attendrie :

Rien n'a changé. Voilà la grande route blanche,
Le ruisseau qu'on passait jadis sur une planche
Le bois tout frissonnant d'éternelles chansons
Où l'amour nous donna ses premières leçons.
Et nous sommes encore à la saison nouvelle,
Le soleil d'autrefois me dore la cervelle,
Le ciel est encore bleu, les bois sont encore verts,
Mille oiseaux bigarrés chantent sous les couverts,
Le moulin fait tic-tac et le ruisseau babille...
Que me manque-t-il donc ? Ah ! c'est la belle fille,
En cotillon rayé, des fleurs au bavolet,
Qui s'en venait à moi portant son pot au lait !

Si j'avais quelque chose à ajouter, ce serait pour déplorer qu'il n'y ait point, de par le monde, quelque directeur de théâtre pour mettre à la scène ce petit acte. Il obtiendrait, j'en suis certain, le suffrage des lettrés et de même celui du bon public. Mais il est à supposer que l'occasion ne tardera pas à se présenter et ce jour-là je connais quelqu'un qui

ne sera pas le dernier à applaudir à cet acte de justice.

Quant au *Mari refondu*, c'est une farce dans la manière de nos vieux poètes français.

Lahirel et Barbencœur, poètes très philosophes mais assez désargentés, payent d'audace et s'attablent au cabaret de maître Coquard en buvant son meilleur vin.

Comme ils ne savent comment ils paieront leur écot, ils tachent d'enivrer l'hôtelier qui leur a, entre temps, fait part de ses malheurs domestiques.

N'y pouvant réussir, ils imaginent d'exploiter la crédulité des deux époux en leur serant la farce du mari refondu.

Pour arriver à ce but Lahirel imagine de rendre Coquard brutal et sa femme Annette jalouse. L'effet réussit à merveille. Coquard redevient le mari que l'on préfère à l'amant de passage et bel et bien refondu il est maintenant un tout autre homme aux yeux de sa volage épouse.

Le dialogue est d'une langue très claire et très pimpante et le boniment du poète Lahirel est vraiment très drôle. Le voici :

Je suis le plus fameux devin
Qui jamais ait tâté du vin

Des vignes de l'île enchantée !
Ma famille est partout vantée ;
Salomon était mon parent :
Je suis neveu du Juif-Errant,
Mais à la mode de Bretagne.
Le bon géant Tranche-Montagne
Me tint sur les fonts baptismaux.
Merlin me glissa quatre mots
Jadis au tuyau de l'oreille.
Noé m'a légué sa bouteille,
Et l'empereur des Ottomans
M'a fait don de trois talismans.

Je n'ai point lu l'*Impératrice de Rome*, mais j'ai retrouvé sur cette œuvre un article de M. Ch. Le Goffic qui donne des renseignements très précieux à propos de ce drame encore inédit.

« Cette impératrice de Rome débute comme Geneviève de Brabant. Oui il y a un traître dans la pièce et c'est le frère même de l'empereur de Rome qui est parti pour la croisade. Ce sont des scènes de séduction avec la résistance passive d'abord presque apitoyée puis plus ferme et enfin tout à fait indignée de l'impératrice qui alimentent les deux premiers actes.

« Au troisième, après le retour de l'empereur, l'impératrice condamnée sur les apparences

est déportée avec ses deux petits enfants et leur nourrice Isabeau sur un rocher de la mer. Ici nous sortons tout à fait du thème ordinaire et banal. La tempête souffle, la pluie fait rage. Les deux femmes tremblent : les enfants sont évanouis presque morts, soudain au sommet du rocher, l'impératrice aperçoit une femme vêtue de haillons et qui descend la pente en cueillant des herbes. Elle implore son aide pour les enfants : peut-être ces herbes qu'elle cueille ont-elles une vertu mystérieuse. Et la vieille répond.

L'homme est comme cette herbe hélas ! me com-
[prends-tu
Il faut qu'il soit broyé pour donner sa vertu.

« Eh ! quoi s'écrie l'impératrice. Faut-il que mes pauvres petits meurent sous mes yeux.

J'avais un fils aussi,

répond simplement la vieille.

Dans ses yeux merveilleux resplendissait l'aurore,
C'était toute la mer quand le soleil la dore,
C'était toute la neige au-dessus des grands monts.
Il apaisait l'orage, il chassait les démons,
De la nuit douloureuse il éteignait les flammes,
Il délivrait en souriant les pauvres âmes.

« — Jésus, s'écrie l'impératrice. Quoi vous seriez la mère de mon Dieu ?

« Ainsi devinée, la vieille femme se transfigure soudainement et apparaît vêtue de candeur, auréolée et un lis à la main.

Je suis celle qui trône au delà du ciel bleu.
Je suis celle qui tient des lys dans sa main blanche.
Je suis le vent léger qui brise l'avalanche.
Je suis la barque d'or sur la mer du matin.
Je suis la forêt fraîche et la source et le thym.
Je suis le pré céleste où pousse l'herbe folle
Je suis tout ce qui pleure et tout ce qui console.

« L'impératrice se prosterne. La Vierge malgré ses supplications emporte les enfants morts et disparaît sur cet adieu.

« Voilà le nœud de la pièce. Comment elle se dénoue, comment l'impératrice épurée et sanctifiée encore par la souffrance est délivrée par des pêcheurs et s'en va devant elle, recueillant les pauvres, consolant les affligés, guérissant les malades jusqu'au moment enfin où l'empereur reconnaissant son innocence fait amende honorable à ses pieds. C'est ce que vous devinez aisément. Et comme l'empereur torturé par une pénible pensée lui demande enfin. Mais nos enfants ? Elle se

tourne vers les pauvres malingreux orphelins qui lui font cortège et répond simplement : Les voilà.

« Toute la morale de la pièce si morale il y a est dans ce mot.

« En somme, disons-nous au poète, c'est encore un mystère qui vous a tenté. Oui, confesse Gabriel Vicaire, mais un mystère profondément dramatique cette fois et humain. Que voulez-vous ! J'ai toujours bu à l'antique source de la tradition populaire. Plus abondante qu'on ne croit, riche d'éléments et savoureuse, elle découvre à qui remonte jusqu'à elle et pénètre sous le limpide cristal de sa face une sagesse profonde, tant de sens qu'on les y peut trouver tous et que tous sont recevables. »

Le *Sortilège* a été représenté pour la première fois sur le théâtre de Morlaix, le 10 septembre 1897, à l'occasion des fêtes de l'inauguration du monument de Charles Cornic. La musique de scène est de M. Paul Vidal.

L'action de cette légende dramatique se passe en Basse-Bretagne. Au lever du rideau nous sommes en présence d'Hénora et de Naïc sa mère. Hénora que de sinistres présages viennent assaillir déplore l'absence de son mari Hervé qui débarque enfin avec les dra-

gueurs, revenant de la pêche. Les parts sont faites et Hervé avec terreur reçoit pour son lot la tête du poisson d'où tombe l'anneau de Mary Morgane, la fée blonde qui lui a jeté il y a sept ans un charme. Mais Hénora a vu la bague : elle frissonne de peur et de jalousie.

Hervé rejette l'anneau à la mer et croit s'être ainsi débarrassé du charme qui l'enveloppait. La fée dans un chant, tour à tour doux, mélancolique et menaçant à la fin réclame Hervé et le pauvre damné se jette dans la mer malgré les tendres supplications de sa femme terrifiée.

Il y a dans ce petit drame des vers très jolis ; une sorte de fatalité antique plane sur cette légende.

Relativement à *Maon*, drame inédit de G. Vicaire et Ch. le Goffic, voici les renseignements que j'ai pu recueillir du collaborateur de notre poète.

Maon, pièce héroïque et légendaire tirée de l'irlandais, devait comporter quatre actes en vers. Le plan seul en fut dressé et quelques vers écrits par Gabriel Vicaire, ceux-ci entre autres qui font partie d'une tirade mise dans la bouche de Moriat, fille du vieux roi du Munster et l'héroïne principale de la pièce :

La mer est triste et le ciel sombre. Ah ! je respire,
Flots déchaînés si doux à l'âme qui soupire,
Flots que dore le jour et qui grondez le soir
Emportez mon amour avec mon désespoir.

« En m'adressant cette tirade, dit M. Ch. Le Goffic, Vicaire m'écrivait : « Quelques-« uns vont bien. D'autres ont besoin d'un coup « de peigne. Je t'envoie ça pour te montrer « comment j'entends la chose. Il faut faire pas « trop long, imagé et vibrant. » Dans le post-scriptum de la lettre, Vicaire ajoutait : « Tu « vois que je marche. Travaille aussi et en-« voie-moi bientôt quelque chose. »

« Mais Vicaire tomba malade peu après. La maladie suspendit notre collaboration et le drame projeté demeura malheureusement à l'état d'ébauche. »

Cabriel Vicaire laisse encore le poème inédit d'une féerie musicale *Blanche Neige*, écrit pour le compositeur suisse Jacques Dalcroze, et enfin un acte d'une composition théâtrale, *Rosemonde*, dont la musique doit être faite par M. Julien Tiersot.

LE PROSATEUR

Cet excellent poète est de même un prosateur tout à fait remarquable. Sa langue allègre en son allure, va droit au but comme une flèche. Son style est d'une simplicité charmante qui n'exclut pas le pittoresque. En veut-on un exemple. Voici à propos du Parnasse une lettre adressée autrefois par le poète à son cousin Georges Vicaire que ce dernier a bien voulu nous communiquer. Elle fixe presque ou peu s'en faut un point de notre histoire littéraire contemporaine. Le poète y fait preuve d'une grande sagacité. Cette lettre porte la date de 1877.

Mon cher Georges,

A quelle occasion me demandes-tu des détails sur le Parnasse, et, ce qui est plus difficile, une défini-

tion des Parnassiens ? Est-ce que, par hasard, on discuterait littérature à Charolles ? Je suppose que les questions de chasse, de cuisine, d'agriculture, etc, doivent y primer de beaucoup la poésie et que l'éditeur L..... y produirait l'effet d'un être mythologique. Quoi qu'il en soit, je vais essayer de te satisfaire. Tu sais que je ne suis pas du tout Parnassien, je suis pourtant forcé de reconnaître que le Parnasse a eu du bon. Ça ne mène à rien, c'est une impasse ; à vouloir y séjourner toute sa vie, on risquerait fort de s'encroûter pour tout de bon. Mais ceux qui ont su n'y rester que juste le temps nécessaire et qui après sont retournés sur la grande route de tout le monde, ceux-là se sont parfaitement trouvés de leur séjour dans cette espèce de maison centrale de la poésie contemporaine. C'est là, en effet, qu'on apprenait à faire le vers à peu près comme les forçats apprennent à sculpter des noix de coco. Ça n'était pas gai, l'esprit était sévèrement proscrit, le silence régnait comme dans l'établissement de la fille Elisa, mais enfin, quand on avait fait son temps, on était devenu un excellent ouvrier et on avait un bon outil dans les mains. Quant à la passion, on l'avait tout simplement supprimée, sous prétexte qu'elle fait faire des grimaces, ce qui est contraire à l'idée de beauté. Lis l'épilogue de *Poèmes saturniens,* et tu verras exposée toute la théorie des Impassibles en vers qui ont parfois grande tournure.

Est-elle en marbre ou non la Vénus de Milo ?

Supprimer la passion, c'était en somme sacrifier l'essentiel à l'accessoire. Quand on a très soif on ne s'arrête pas aux ciselures de la bouteille et on donnerait volontiers la coupe du roi de Thulé pour un litre à 16 rempli d'Argenteuil authentique. Il faut dire que la théorie Parnassienne, toute singulière qu'elle paraisse, avait sa raison d'être. C'était une protestation contre les bêtises sentimentales et les déclarations vagues qui composaient à peu près toute la poésie d'alors. La queue de Musset et de Lamartine tenait le haut du pavé. Ce n'étaient que rugissements d'amour, élévations séraphiques, etc., mais tout cela à faux, dans des vers conformés comme Naquet et avec des rimes auxquelles un mendiant aurait fait l'aumôme.

— Ainsi réaction contre le sentimentalisme à outrance, réaction contre la pauvreté désolante de la forme, voilà tout le programme du Parnasse.

A ces deux titres, il a rendu de véritables services, mais excellent comme négation, il pouvait être dangereux comme affirmation et sous prétexte de ne plus faire d'enfants mal conformés il aurait pu conduire à ne plus en faire du tout. Les vers qui sévissaient vers la fin du règne de Louis-Philippe et tout le commencement de l'Empire sont en général d'affreux avortons, ceux des Parnassiens au contraire ont très bonne tournure et surtout sont fort bien mis. Par malheur, ils ne vivent pas. Ce sont des momies très artistement embaumées et peinturlurées, et ce qu'il y a de mieux, c'est encore la boîte. On ne pouvait en rester là. Aussi tous

ceux qui avaient vraiment du talent et quelque chose sous la mamelle gauche ont vite fait sauter le couvercle de la marmite où on la laissait mitonner et n'ont gardé de leurs débuts qu'un grand souci de la forme et une aptitude remarquable à rimer. C'est quelque chose et je regrette quelquefois de n'avoir pas passé par là.

Mais je m'aperçois que je t'ai fait, sans y prendre garde, un véritable cours de littérature. J'espère que tu ne me prendras pas pour un St-René-Taillandier et que tu m'épargneras tes sifflets.....

. . . . . .

Je t'envoie le dernier livre de Flaubert. Je n'ai fait que commencer le premier conte, mais il m'a paru très remarquable.....

A toi et réponds-moi vite.

G. Vicaire.

Le jugement très sincère sur Paul Verlaine, paru dans la *Revue hebdomadaire* est fort curieux :

« Un enfant, voilà tout Verlaine. Lui-même a dit quelque part « Je suis un gosse. » Et c'est parce qu'il est bien réellement tel qu'on lui pardonne tout, qu'il faut tout lui pardonner.

« Un enfant terrible d'ailleurs, vicieux, malade, qui a d'étranges caprices et pas toujours les mains propres.

« Un vrai touche à tout. Je crois le voir

d'ici tirer la queue au chat, agacer la perruche, renverser le lait, bousculer la bonne, faire peur au concierge, sans parler de mille autres fantaisies assurément moins innocentes et les gens graves se signent sur son passage « Fi, l'affreux marmot ! » Ils ne l'ont pas vu faire sa prière et si gentiment.

« Un enfant, oui ma foi et peut-être qu'en ce siècle si compliqué, en ce temps de froids raisonneurs et de mélancoliques analystes, la poésie ne peut plus éclore qu'en un cœur d'enfant.

« Ah ! si c'était un vrai petit, tout naïf, tout pur, une âme de rose, une âme de lait ! Mais c'est trop demander.

« Et peut-être si nous étions à ce régime, il nous paraîtrait bien fade.

« Pervers, Verlaine l'est sans doute, et je ne serais pas étonné qu'il s'en fît gloire. Mais c'est une perversité si naturelle, si ingénue, qu'on ne saurait lui en vouloir bien longtemps. Sûrement elle n'a rien de démoniaque. Un faune, a-t-on dit aussi. Pourquoi pas ? Les faunes sont d'excellentes gens qu'on aurait plaisir à rencontrer au coin d'un bois. Ils gambadent dans la rosée, respirent les fleurs, écoutent le vent, font l'amour à la fortune du pot. Il y a des choses qu'ils montrent et qu'il

faut cacher. Pure ignorance! Ils ne savent pas. Voilà tout. La parfaite décence n'est pas donnée à tout le monde. Celui-ci, au reste, est catholique.

« Et c'est une chose curieuse à constater que ce catholicisme de stricte observance chez cet homme des bois, ce pur enfant de la nature. Notez qu'il ne s'agit pas d'une vague religiosité à la façon de Lamartine et de ses disciples. Non, non, le chapelet, le rosaire, le chemin de croix, le mois de Marie, etc. Mais peut-être bien aussi que le temps lui en est passé. Et pourquoi après tout ne verrait-on pas quelque bon satyre à genoux devant la Vierge? Il n'a aucun fiel. S'il a fait le mal, c'est sans y penser. J'imagine que Notre-Dame serait plus sensible à son humble prière qu'à celle de tant d'hypocrites.

« Il est bon aussi de rappeler que cet homme débridé, ce passionné sans vergogne est issu de souche très bourgeoise. Il ne parle encore qu'avec attendrissement de sa mère, une femme admirable, d'un esprit fort distingué, de son père, un brave militaire, rangé s'il en fut, qui se permettait tout au plus d'aller prendre au café, les jours de grande fête, une légère *bavaroise*. Le vent souffle où il veut. Ainsi naissent les poètes.

« C'est sans doute à ces bons parents que l'auteur de *Parallèlement* doit d'avoir conservé, à travers tous les orages de sa vie si mouvementée, je ne sais quelle bonhomie qui étonne et réconforte :

Plaignez-moi, car je suis mauvais et non méchant,

me disait-il en un sonnet qu'il m'a fait l'honneur de me dédier dans son volume *Dédicaces*.

« Et c'est la vérité pure.

« Méchant ! oh non ! Pauvre Verlaine !

« Mauvais parfois, quand les nerfs sont trop crispés, et d'une *mauvaiseté* qui ne dure pas. Je l'ai vu souvent jovial, à la bonne façon française. Il est Français jusqu'à se qualifier lui-même de chauvin. Au besoin, il chanterait du Béranger. Que dis-je ? Nous en avons chanté ensemble.

« Rien n'est plus amusant que de l'entendre discourir, en ses beaux jours, à bâtons rompus, *de omni re scibili et inscibili*. C'est une verve abondante, originale, et d'un tour qui n'est qu'à lui.

« On a voulu en faire comme une âme plaintive, un pendant de la madone des Sept Douleurs. Quelle exagération ! Le beau portrait

de Carrière le représente beaucoup trop dolent, et j'ai quelque peine à l'y reconnaître. Certes on ne traverse pas impunément ce *Gulf-stream* dont il a parlé, où il y a des courants d'eau bouillante. Il y a perdu ses cheveux; mais malgré tout il est encore vivant et très vivant. A parler franc, ce qui me stupéfie le plus en lui, c'est son incroyable vitalité !

« Il m'arriva un jour de voir un paysan assommer une anguille. Triste spectacle ! « Diable ! me dit-il gravement, elle a la vie « dure. »

« Et lui aussi, Verlaine, a la vie dure, heureusement pour les administrateurs de son grand talent. Que n'a-t-il éprouvé, que n'a-t-il vu? Par quelles épreuves n'a-t-il pas passé ! Et cela se devine aisément sur sa face ravagée, si intéressante, ce masque extraordinaire dont a parlé M. Anatole France, celui d'un Socrate, qui, faute de ciguë, vous sifflerait une absinthe le plus galamment du monde. »

Dans un autre ordre d'idées nous retrouvons dans une nouvelle parue dans la *Revue Hebdomadaire* comme une sorte d'autobiographie du poète. On y entendra dans toute sa tristesse, comme un écho des déceptions

subies par le poète au cours de sa vie littéraire. Le titre de cette nouvelle est « On va fermer »:

« Comme il était seul, très tard, affalé devant sa quatorzième ou quinzième absinthe, au fond d'un caboulot de dernier ordre, soudain, comme dans un éclair, en un galop furieux, toute sa vie défila devant lui.

« Il se revit, petit enfant qu'on câline, aux bras de sa bonne, la vieille Françoise, si grognon, si rébarbative, un épouvantail, la perle des femmes. Il revit sa mère qui devait mourir trop tôt pour lui, sa mère aux yeux mélancoliques et doux, et qui n'avait de force que pour aimer.

« Il écoute, d'un cœur terrifié, les récits de la vieille Françoise. Mais sa mère passe, sourit, lui fait un signe du doigt. Et démons et gnomes s'enfuient dans l'azur qui tombe. Au loin, tout là-bas, une petite voix s'est fait entendre, et c'est bien la plus douce, la plus exquise, la plus innocente qui soit au monde. Dig, dig, dig, din, don ! C'est la cloche de pur argent, la cloche de l'aurore, la cloche de la prime enfance !

« Comme elle glisse avec gaieté, sur les bois ensoleillés, les prés en fleur ! Le pays qu'elle traverse ainsi est bien modeste. Quelques

collines, des vignes à mi-côte, maint bouquet d'arbres, un peu d'eau courante. Mais tout cela respire la paix, chante au point du jour, chante au soir tombant ; tout cela embaume au temps des fraises.

« Sur un ciel d'un bleu très tendre s'étagent les montagnes en raccourci, que le matin, en s'envolant, teinte encore de rose. La maison paternelle est à deux pas, et, dans ce simple et naïf décor, le gamin pousse à l'aise, en toute liberté, sans plus de soucis au cœur qu'une petite églantine des bois.

« Aucune malice. Comme tous les enfants qui ont grandi sous les jupes des femmes, il est doux, timide et poli. Il croit à tout ce qu'on lui raconte d'effrayant, aux revenants, au loup-garou, à la chasse d'Hérode. On lui dit en riant : « Viens te faire fouetter. » Il y va de bonne foi, et on lui donne un gros baiser pour sa récompense.

« Mais parfois, la nuit, il ne peut dormir, et alors, que de stupéfiantes apparitions ! Qui donc le regarde, là, là, dans ce coin, avec ces yeux de braise, sous la commode ou au fond de la cheminée ? Ne serait-ce pas le diable en personne, ou Chantalouette, ou Barbebleu, ou Barbecot, ou encore, qui sait? ce scélérat d'Hérode dont on lui a si souvent raconté

l'effroyable histoire ? Car il sait très bien qu'en punition de ses crimes, le méchant roi est condamné à errer perpétuellement, par le vaste monde, à cheval sur son cheval rouge. Et il tremble de tous ses membres, il appelle sa mère qui couche à côté. »

Le voilà devenu grand : il va quitter sa mère pour entrer au collège.

« Dans la ville triste, humide, embrumée, où il pleut sans cesse et qu'endort chaque nuit la voix lamentable des grenouilles, se dresse, presque sinistre, le vieux collège où tant de Jésuites ont rendu tour à tour au Dieu de leur Institut leur âme si ingénument compliquée. Oh ! qu'il y fait sombre et monotone ! Oh ! le déchirement de la première séparation ! Le vieil enfant qui est là, l'œil égaré, trempant son doigt dans l'absinthe, ne peut se rappeler sans un frisson intérieur les débuts de cette douloureuse initiation à la vie. Adieu désormais l'enclos parfumé, adieu la ruche, adieu les abeilles ! Que ces petits êtres qu'il ne connaît pas sont donc mauvais ! que leur a-t-il fait ? Pourquoi le poursuivre ainsi ? Parce qu'il est extraordinairement timide et n'ose faire aucune avance à ses camarades, on le soupçonne d'être un rapporteur.

« Parce que le pion, le voyant très sage, est

bon pour lui, on l'appelle *fifi*, on lui fait les cornes, on bouleverse son lit, on trempe dans l'eau de la fontaine son beau chapeau tout battant neuf, et il ne sait que pleurer comme une Madeleine, l'innocent qu'il est.

« Puis ses bourreaux se lassent, passent à d'autres. Lui-même peu à peu s'endurcit, et, à la longue, une nouvelle nature s'éveille en lui, qu'on n'eût jamais soupçonnée. Le voilà à son tour déchaîné contre les nouveaux, tout prêt aux louches confidences, aux accointances suspectes. Un peu de mal à faire ne lui déplaît pas.

« Quoi ! Si peu de résistance ! Hélas ! oui. C'est maintenant seulement qu'il s'en rend compte, aux heures mornes de solitude et de désespoir. Ce fut comme un amollissement insensible et continu de l'être entier, une fuite lente, presque imperceptible, de tout ce qu'il avait de bon. Oh ! non pas de tout cependant. Il lui est resté quelque chose des douceurs premières, et c'est, en cette âme qui s'obscurcit, comme un dernier reflet de l'aurore sur la colline. Peut-être, après tout, n'était-il que la cire banale où n'importe qui imprime ce qu'il veut.

« Et la foi qui jadis le ravissait a lutté longtemps, au seuil de l'enfer entrevu. De guerre

lasse, pourtant, elle a replié ses ailes de lumière. Le catéchisme a fait de son mieux. Mais il a été vaincu. Ce jeune drôle, qui déclare crânement qu'il entend désormais ne plus faire ses pâques, est-ce bien le premier communiant que l'église vit un jour si plein d'une ineffable ferveur, tout fier aussi d'avoir à la main le plus beau cierge de la paroisse ? Il travaille d'ailleurs, il a des succès. Aux distributions de prix son nom est régulièrement salué d'un triomphal éclat de trombone, et Monseigneur lui pose sur le front, avec une couronne de papier doré, un baiser paternel, bien qu'un peu gluant. Sa mère s'attendrit, les bravos éclatent. Il devrait être heureux ; il ne l'est pas. Dig, din, don, la cloche est fêlée ! »

Et maintenant il fait son entrée dans la vie. Il a connu l'amour et le poète nous conte ses aventures.

« La première était trop pure pour le mécréant qu'il devenait. Son âme était toute au ciel. Elle n'en voulut pas descendre. La seconde ne savait que rire aux éclats, pour montrer ses jolies dents blanches, et secouer sur l'épaule ses boucles charmantes, d'un air un peu niais. La troisième, dès le second jour, le trompa avec son concierge. Bah ! il

ne le sut que longtemps après, et ce fut pour lui une année de bénédiction : la plus folle, la plus désirable des maîtresses qui le mangeait de baisers, un concierge qui lui montait ponctuellement ses lettres et lui marquait, en toute circonstance, une infinie considération.

A toutes il a jeté son cœur en pâture, donné de son âme sans compter. Il a bu ce vin délicieux jusqu'à la lie. Il en a encore dans la bouche la saveur amère.

Et voici que, dans la pénombre, s'ébauchent lentement d'autres figures, louches celles-là, sournoises, presque sinistres. Elles rasent les murs avec des yeux méchants qui font trembler.

« Chut! l'odieuse troupe s'est évanouie. Une apparition grandit sur le ciel en flammes, une femme encore, mais si belle avec ses nobles seins que voile à demi la tunique aux plis rigides, une déesse, une immortelle !

« Et le voyant retire ses doigts de l'absinthe, il se redresse avec fierté, il se souvient qu'il a été, lui aussi, des amants de cette belle, qu'elle l'a trompé, qu'elle l'a torturé, qu'un jour cependant elle a daigné lui sourire.

« Il se rappelle ses premières tentatives d'art, son premier et vaillant effort vers l'idéal,

et comme il marchait d'un pied ferme à la conquête du resplendissant laurier. Ce jour-là, il s'était levé de grand matin. Hélas ! il fut fatigué avant midi. Il se coucha sur l'herbe, au bord de la route, et se mit à tresser une guirlande de fleurettes des champs. Le laurier fut oublié ! Il avait du talent ; il fut membre de l'Académie des Muses Santonnes. Et il valait mieux, il ne l'ignore pas. Peut-être son cœur en plein désarroi a-t-il parfois jeté un cri qui valait la peine d'être entendu. Mais les gens d'aujourd'hui sont sourds, et il n'était pas de ceux qui les savent réveiller. On ne l'a pas vu dans les loges d'actrices, il n'a pas dit de vers dans les salons.

« Quand il leur a porté ses manuscrits, les éditeurs ont pris un air grave ou fait la grimace. D'autres ont souri. Ici on le trouvait quelque peu révolutionnaire, là tout à fait vieux jeu. Il en est qui l'ont prié de leur constituer une petite rente.

« Même antienne avec les journaux. « Dé-
« solé. Toutes les places sont prises. Nous
« songeons même à remercier, avec quel
« regret ! quelques-uns de nos collaborateurs.
« Que voulez-vous ?... La concurrence... Il
« faut bien vivre. »

« Et les théâtres donc ! Car l'innocent avait

sur la conscience un gros drame, bien noir, bien naïf, dont parfois il était tenté de rire lui-même, mais il y avait une situation, une vraie, et il lui semblait bien que la fameuse scène à faire était faite.

« — Signature inconnue. Impossible. Char-
« mant d'ailleurs, très intéressant, passion-
« nant même. Apportez-nous trente mille
« francs, et nous verrons ». Ou bien : —
« Repassez quand vous aurez un nom ». Dérision ! Un nom ! Et où donc se le faire ?

« Ah ! si seulement son grand roman en volumes avait pu paraître ! Comme il y cinglait durement l'humanité d'aujourd'hui, si peu humaine ! Quels coups de lanière, et si joliment appliqués ! Mais voilà. Il en a écrit tout juste vingt pages. Il est vrai qu'à l'entendre, ces vingt pages sont un vrai chef-d'œuvre. Dig, din, don, la cloche n'est plus du tout gaie. Les petits camarades s'esclaffent.

« Et maintenant, un grand trou, un vide. Que s'est-il passé depuis ? Comment le savoir ? Brouillard par-ci, brouillard par-là, tout est si trouble ! On n'y voit goutte. —
« Eh ! garçon, une absinthe ! » — Et le garçon : — « Voilà, monsieur Marginal ;
« mais, vous savez, il est deux heures. On va
« fermer ! Et puis, il ne faut pas dormir. Le

« patron n'aime pas ça. Il m'a déjà grondé de « vous avoir laissé faire. Vous savez bien que « c'est défendu. — Bien, bien, Ernest. A votre « santé ! » Une bonne lampée, et de nouveau le jour se fait, un de ces jours, hélas ! froids, sales, ternes, grelottants, où l'on patauge dans les rues, où l'on se sent le cœur serré, un jour de honte, un jour de boue.

« D'abord de vagues attirances politiques, des velléités tout au plus. Qu'eût fait l'homme en cette galère ? Il n'avait ni l'énergie du vrai révolutionnaire, ni la souplesse de reins du bon fonctionnaire gouvernemental. Aucune ambition. Au fond, son rêve aurait été de passer sa vie sous une tonnelle de guinguette, avec des fleurs à l'entour, et quelque forme poétique, tourbillonnant dans la fumée de sa pipe. De tels rêves ne mènent pas loin.

« Et de plus en plus il se laisse aller. Sa vie est sans but. Il ne sait où la conduire. L'amour, la gloire, quelles folies ! Vaut-il donc la peine de se donner tant de mal pour si peu ? Ah ! si l'on pouvait dormir toujours ! Et justement, il ne peut pas dormir. Au moins, il paresse, il flâne. Il a un prétexte pour ne rien faire, et il en est sincèrement heureux. Car il est honnête malgré tout, et il lui reste quelque conscience. Quant

à sa force, à sa volonté, si tant il est qu'il en ait jamais eu, pschitt, enfuies, envolées, parties en fumée. Mère, vous étiez bonne, vous étiez douce, vous étiez infiniment tendre. Vous l'avez désarmé, et le voilà nu, sans défense, dans l'effroyable bataille de la vie.

« Un peu de courage, où le trouver, quand on ne l'a pas ? — « Vous dites que je man-« que d'énergie, donnez-m'en. Est-ce ma faute « si je suis ainsi ? » Avec ces sophismes il descend, descend. Il aimait à jouer, il ne joue plus. Il préfère boire.

« Un coup de foudre. La mère est mourante. Mais lui, avait découché, Dieu sait où, et il n'a trouvé la dépêche que trois jours après. Quand il est arrivé là-bas, au délicieux pays des grenouilles, sa mère était morte, déjà dans la bière. Il n'a pu qu'embrasser, en sanglotant, le lit encore défait, suivre, presque mort lui-même, l'humble convoi ! N'avoir pas reçu le dernier pardon, quelle douleur ! Car souvent, il le sait, la pauvre bonne femme s'est inquiétée et attristée de sa conduite. Elle lui avait pardonné d'avance, elle est partie avec son nom sur les lèvres.

« Mais alors la dégringolade est effrayante. Plus personne qui l'aime, le soutienne en cette vie abominable. Il va, il va. Qui

donc maintenant essayerait de l'arrêter ?

« Il aurait pu se marier. De charitables personnes s'évertuèrent même à le convaincre que c'était fatal, qu'il fallait forcément faire une fin, qu'on était obligé de passer par là. Et lui, tranquille, ne contestait pas. Même, une fois, il fut bien près de céder à la tentation. La demoiselle était jolie, sans trop d'excès ; une blondinette aux yeux de faïence. Elle peignait des fleurs à l'aquarelle, elle pianotait, elle avait une honnête dot. Et il se mit à rêver, comme tous ceux qui vivent dans les restaurants, d'un intérieur à soi, d'un endroit bien chaud où l'on serait tout seul avec sa petite femme, à se dire des tendresses toute la journée. Mais il reconnut bien vite que c'était une âme terriblement bourgeoise qui l'eût sans pitié condamné à de basses besognes et ne lui aurait donné que de froids baisers. Puis quel piteux époux il eût fait, lui impatient de liberté, si mal préparé aux grands devoirs ! De ce rêve avorté, il ne regrette que l'enfant qui, sans doute, serait venu, l'enfant qu'il aimerait tant, en ce désastre, à bercer sur ses genoux tremblants, et qui peut-être l'aurait sauvé.

« Alors, quoi ? Plus rien. Le petit héritage s'est vite dissipé. Il ne fallait pas pour cela

de bien grosses folies. Et il a toujours eu la main ouverte, le prêt facile. Personne en ce monde n'a été plus volé. Il le savait. Il ne trouvait même pas en lui la force de s'en indigner. Dupe ? Non. Indifférent, tout au plus, bizarre. Il se plaisait à conspuer « le vil métal ». L'argent lui semblait si bête ! Il a coulé dans ses doigts comme l'eau d'une source clairette, trop peu abondante par malheur et qui n'a pu se renouveler.

« Il avait en horreur les sollicitations, les marchandages, les humiliations, les courbettes. Et la vie s'est chargée de le courber jusqu'à terre, plus bas que terre, si bas qu'on ne le voit plus du tout, qu'on a peine à l'apercevoir, perdu qu'il est dans son néant. Il s'habille de je ne sais quoi ; il loge dans un bouge ; il ne boit plus comme autrefois, par plaisir, ou pour passer le temps, toujours si long, mais pour s'étourdir. Des flambées de suicide passent devant ses yeux. Il a en lui comme une soif de destruction.

« Ah ! Le fossé, si charmant, si clair au premier abord, avec sa jolie eau tranquille, si gentiment enguirlandé d'anémones et de pervenches, le fossé qu'il semble qu'on va sauter d'un coup et qui est, en vérité, infranchissable, l'obstacle insignifiant qui vous fait

butter, l'ornière bête où l'on roule sans même avoir bu, la stupide vase où l'on s'enlise pour toujours, la fin de tout, le dégoût de la vie! Dig, din, don, la cloche cassée!

« — On va fermer, on va fermer! Vite, « messieurs, vos consommations! » Et le garçon s'agite, il empile les chaises sur les tables, ébranle la devanture, fait un bruit de ferraille.

« — Monsieur Marginal, vous dormez « encore, vous dormez toujours », vient dire le patron, un gros Auvergnat en bras de chemise (on ne l'a jamais vu autrement). « Réveil- « lez-vous, partez. Faut-il qu'on vous ramène « chez vous? Non, pas la peine. Vous vous « tenez droit. Appuyez-vous au mur. Houp, « houp! Les sergots sont à la porte. On va « fermer. »

« Et l'infortuné se dresse, il essaye, du moins. Il se regarde un instant dans la glace tout ébréchée, à peine étamée, où de hideux couples ont mis leur crapuleuse signature, et il se voit laid, chassieux, ignoble, quasi sans dents, sans un cheveu sur la tête, lui qui, certain matin, s'embarqua d'un cœur si résolu, à la recherche de la rose trois fois exquise.

« — On va fermer. Vite, messieurs, payez, payez! »

« A la porte se pressent des femmes en cheveux. Elles tambourinent sur les vitres. « — Eh ! là-bas, monsieur l'employé, offre-moi « un bock ! Viens chez moi, mon chéri, je « suis très gentille. »

« L'abruti s'est levé de nouveau. Il se cramponne à la table. « — Garçon, une absinthe « pour moi, un bock à ces dames ! »

« — Mais le garçon est devenu sévère :

« — Trop tard, monsieur Marginal. A de- « main, à demain. On ferme. Il est près de « trois heures. Allez vous coucher. »

« Allons, mon pauvre vieux, va-t'en et ne récrimine pas. On va fermer ! »

Et Gabriel Vicaire a écrit de jolies préfaces. J'ai cité celle qu'il fit pour le volume de notre ami Jean Pleyber. Voici quelques extraits de celle qui présente au public les *Jeunes Tendresses* d'André Foulon de Vaulx :

« L'auteur des *Jeunes Tendresses* est encore ou peu s'en faut, à l'âge adorable de chérubin et mieux que personne il pourrait s'il lui en prenait envie, chanter la « Romance à Madame ». Un vrai page du château de Poésie. Vingt avrils pas davantage. Vous croiriez entendre un Musset adolescent.

« Et, de ce Musset ingénu, avant les aven-

tures, que n'a pas encore défleuri la réalité, il a toutes les espiègles audaces, tous les jolis rêves de printemps, si vite envolés, toutes les innocentes roueries.

« Cela est frais, argentin, national, original presque, comme un liseron qui vient de s'ouvrir, comme une églantine toute rose à la verte branche ; gazouillant aussi à la façon des petites hirondelles qui n'ont pas beaucoup voyagé et du vaste monde ne connaissent que le porche enguirlandé qui les abrite. »

Notons en passant qu'il publia des articles dans la *Revue Bleue*, le *Figaro*, la *Revue Encyclopédique* et qu'il écrivit la préface du *Chemin du retour* de M. Henri Erasme Anger, et de *Destinées* de M. Verchin et celle pour premier volume de vers de votre serviteur, *Rimes de Mai*, dont on me pardonnera de transcrire ici quelques extraits.

« C'est vraiment un livre de bonne foi sincère et sans prétention, varié, aimable et fleuri comme les vingt printemps de l'auteur et qui, grâce à Dieu, en ce temps de théories et de controverses à n'en plus finir, ne vise à rien réformer, *Rimes de mai*, ce joli titre dit bien ce qu'il veut dire et l'on sait tout de suite à qui l'on a affaire. Le poète est jeune. Non pas de ces jeunes, comme il en est qui

grisonnent et qui le donnent à qui mieux mieux et dont toute la jeunesse est faite de leur insuccès. Non, lui c'est un vrai et cela se voit sans peine.

« Tout l'attire et lui sourit, la tendre verdure d'avril comme les neiges d'hiver, le soleil et la lune, le jour et la nuit. Il connaît mieux que personne la route du bois enchanté et vous conduira sans coup férir, au château des songes. Chemin faisant, il envoie une œillade à Margot, fait risette à Philis, serre la main de Pierrot, baise cérémonieusement les longs doigts effilés de Colombine. Les petits ruisseaux sont ses amis. Il s'attendrit sur les feuilles mortes.

« Puis, féru de peinture, d'histoire, il passe avec la plus aimable désinvolture de la mort de Babylone au Napoléon de 1814. Après quoi, il entre au cabaret pour se désaltérer. Mais il ne s'y attarde pas. Car s'il aime à rire, ainsi qu'il convient à un franc gamin de Paris, il est sobre et tranquille et ne casse pas les verres. A côté de cela, il y a des choses très noires et presque désespérées. Bah ! laissez faire. Un nuage qui passe. Et quand donc serait-on triste si on ne l'était pas quand on a vingt ans ? »

OPINIONS

Les maîtres de la poésie et de la critique contemporaines ont, à différentes occasions, témoigné de leur admiration pour le talent si franc de leur confrère. Qu'il nous soit permis de distraire quelques fleurs de cette couronne qui enserre le front du poète bressan.

En premier lieu écoutons la voix autorisée de Sully Prudhomme qui lui rend justice en ces lignes inédites :

« Gabriel Vicaire est à mon avis, un poète de remarquable valeur. Il est doué de qualités d'autant plus précieuses qu'elles deviennent de plus en plus rares chez les écrivains en France et qu'elles caractérisent le mieux le génie français dans ses origines nationales, je veux dire : une vision claire des choses concrètes et l'aptitude correspon-

dante à les dépeindre, plus de penchant à la vivacité d'esprit, à l'entrain qu'à la rêverie et à la contemplation, une sensibilité fine sans mièvrerie dans l'expression la justesse originale sans la recherche.

« Ces caractères n'étaient plus guère conservés intégralement que dans la chanson de bon aloi. Vicaire les a maintenus dans un autre genre avec tous les scrupules d'un artiste consommé.

« Son vers est très bien construit, robuste et harmonieux. Je ne vise dans cette appréciation trop sommaire que les parties de son œuvre qui me semblent exprimer sans mélange son tempérament poétique. Je ne crois pas que son inspiration puisse être comparée à celle d'aucun poète étranger. Il est français éminemment. On pourrait citer plus d'un de nos grands poètes à qui cette définition ne serait pas applicable :

On m'a dit, l'an dernier, que j'imitais Byron.

Certes Musset « buvait dans son verre. Vicaire aussi, mais il ne s'est même pas exposé à un pareil reproche. »

En parlant d'un mystère moderne que Gabriel Vicaire a composé, *Saint Nicolas*, le

lyrique ingénu Théodore de Banville s'exprimait ainsi :

« J'ai lu le *Miracle de saint Nicolas* avec ravissement. La religion des petits avec Jésus enfant et la Sainte Vierge, dame du Printemps, est délicieuse. Et les Cagnard ! Excellentes figures naïvement horribles. C'est écrit dans une langue forte, saine, vraiment française. C'est ainsi que peuvent et doivent naître les poèmes, de l'imagination populaire, rythmée et mise dans une forme solide par l'artiste. Cela est beau, tout à fait beau, et on croirait que saint Nicolas lui-même vous a aidé, car en ce temps d'écritures épileptiques ou maussades, ce n'est pas un mince mérite d'avoir pu faire une œuvre brillante et riante comme une fleur ! »

François Coppée dans son recueil d'articles intitulé *Mon Franc Parler* (1), nous parle du poète exquis qui illustra le nom de Gabriel Vicaire en ces termes :

« En voilà un qui n'est pas à sa place ! car tandis que la critique se bat les flancs et tâche de s'exciter pour toutes sortes de tentatives pédantes et prétentieuses c'est à peine si je lis de loin en loin, accompagné

(1) Lemerre, éditeur.

d'un maigre éloge le nom du délicieux auteur des *Emaux bressans* et de la *Légende de saint Nicolas*. Il a un grand tort, c'est vrai, par le temps qui court. Il parle une langue pure et claire comme l'eau des cressonnières ou comme les yeux de sa blonde. Et puis — autre infériorité — tout, dans son aimable génie, amour de la tradition, grâce légère, naïveté malicieuse, mélancolie vite dissipée, pointe d'épicurisme, tempérament à la fois sensuel et sentimental, rythmes dansants, refrain de chansons, tout est français — français comme un vieil ormeau de nos grands chemins ! Pour le moment nous cherchons un Lamartine islandais ou un Victor Hugo bulgare et nous n'avons pas le temps de remarquer que Gabriel Vicaire est un des plus savoureux poètes de chez nous.

« Vous en qui palpite l'âme des aïeux, lisez bien vite *Au Bois Joli*, le dernier recueil de Gabriel Vicaire. Vous l'y retrouverez tout entier, mais un peu changé cependant, sans avoir rien perdu de ses séductions. Plus qu'autrefois sa fantaisie se teinte de rêve, son imagination se peuple de magiques chimères. Un soir, ce bon vivant a pénétré dans la forêt shakspearienne, il y a rencontré la Reine Malo, il en est tombé amoureux et si,

au retour, il s'assied encore sous la tonnelle, à la porte du cabaret, il ne prend plus la taille de la servante et il reste pensif devant son verre plein, croyant voir la fée qui lui sourit dans un rayon de lune. »

Joséphin Soulary, répondant à l'envoi que lui avait fait notre poète, des *Déliquescences*, marquait son approbation pour l'œuvre et témoignait de sa sympathie pour un de ses auteurs dans la lettre suivante :

Lyon, 22 juillet 1885.

Cher confrère et ami,

Vous pouvez vous vanter de m'avoir procuré une *pinte de bon sang*, en me donnant à lire ces *Déliquescences* qui sont en train de faire le tour de la Presse et qui seront demain hors de prix, comme une curiosité d'amateur et une rare fantaisie.

Vous ne pouviez mieux saisir le ridicule de cette littérature du jour, à laquelle les gens de ma génération ne comprennent plus rien, et la parodie que vous en faites est une merveille d'imitation réussie.

Je vous remercie d'avoir pensé qu'il me serait agréable de recevoir de vous ce petit souvenir d'amitié ! J'attache un prix particulier à tout ce qui sort de votre plume et je suis heureux de cette circonstance qui me permet de vous renouveler l'ex-

pression de ma haute estime pour le poète, de mon inaltérable affection pour l'homme.

Ma main dans la vôtre.

JOSÉPHIN SOULARY.

Verlaine, ce grand poète inégal, que d'ailleurs Adoré Floupette mit en scène en sa préface des *Déliquescences*, sous le surnom assez transparent de Bleucoton, portraicturait ainsi son camarade, dans les *Hommes d'aujourd'hui*, bibliographie parue chez Vanier.

Il réimprimait à cette occasion un sonnet qui est un hommage rendu à son talent de belle et loyale franchise d'art :

Vous êtes un mystique et j'en suis un aussi,
Mais vous, léger, charmant, on dirait du Shakspeare
Moi pas mal sombre, un Dante imperceptible et pire
Avec un reste,au fond de pécheur mal transi.

Je suis un sensuel, vous en êtes un autre,
Mais vous gentil, rieur, un Gaulois et demi,
Moi l'ombre du marquis de Sade et ce, parmi,
Parfois des airs naïfs et faux de bon apôtre.

Plaignez-moi, car je suis mauvais et non méchant,
Puis tel vous, j'aime la danse et j'aime le chant.
Toutes raisons pour ne plus m'en vouloir qu'à peine.

Et puis j'aime ! Tout court ! En masse, en général
Depuis la fille amère au sourire sépulcral
Jusqu'à Dieu tout-puissant dont la droite nous
[mène !

Il ajoutait, en prose cette fois :

« L'homme, en Vicaire, est bien le père du poète. Rondeur fine et bonhomie malicieuse, belle humeur sans tumulte et mélancolie suffisante, un souci du naturel et de la bonne, de la vraie simplicité, celle des grands classiques anciens et modernes, avec un goût exquis de terroir que parfume encore un souvenir très discret, mais très savoureux, de fortes et judicieuses bonnes études, tel l'homme, tel le poète qu'est Vicaire.

« J'ai le bonheur de le connaître d'assez longue date et m'applaudir de plus en plus d'être de son intimité. Causeur sans pair, de l'érudition doublée d'expérience (en dépit de son âge encore en fleur), un bon rire judicieux, la poignée de main moins facile que merveilleusement sincère, voilà pour l'ami.

« Bien qu'absolument indépendant en sa qualité de poète très français et bien français, Vicaire fréquente dans les divers groupes littéraires d'autrefois et d'aujourd'hui. Je l'ai connu comme au café Voltaire du temps de ce

tant regretté. Valade, Mérat, Mercier, Gineste — jadis Cabaner mort aussi ! — Burty, autre absent, l'a jamais pleuré, Charles Cros, ses frères, tant d'autres et moi, que de belles conversations, controverses, discussions, paradoxes et utopies.

« Nous déchaînâmes là !

« Vicaire y prenait une part considérable et son ferme bon sens, son esprit, son à-propos ne formaient pas le moindre agrément de ces belles et bonnes soirées.

« Depuis ont éclos puis disparu, les Hydropathes, les Hirsutes dont Vicaire ne fit point partie, mais de qui il était et reste l'ami fêté. Les Décadents et les Symbolistes un peu plus tard, l'eurent aussi comme hôte favori et je crois bien que l'Ecole Romane nouvelle création, se *le paiera* comme un bon camarade incapable d'une amertume quelconque encore que susceptible de tels inappréciables bons conseils.

« Il fait beau et bon écouter Vicaire quand secoué de son rire si aimable et si malin il refuse ou relorgne quelque sottise ou quelque erreur. Il est bon encore de le voir qui allume son cigare entre deux jolies répliques. Bel et bon surtout de le lire et de le relire. »

Jules Claretie, le fin lettré, l'érudit administrateur de la Comédie-Française disait de son côté avec esprit :

« C'est en touchant la bonne terre que la poésie reprend des forces et la fable d'Antée est peut-être tout simplement l'histoire des poètes. Et Gabriel Vicaire plus que personne nous a montré la réalité du symbole. Il fut poète et poète exquis et poète durable dont ont saluera le nom dans l'avenir et dont on redira les vers, parce qu'il fut de sa race et de son pays et de ses champs et de sa terre bressane. Il a conquis un coin de France. Il y a chanté, il y a pleuré, il y a aimé.

« Heureux ceux qui ne demandent au monde que la fosse pour dormir ! Un jour sur le tertre de la bonne terre de Bresse, s'élèvera la statue de celui qui a choisi son coin pour rêver. »

Henri Fouquier, le brillant journaliste, en une de ses chroniques pleines d'aperçus ingénieux, célébrait à son tour, dans *l'Echo de Paris*, au lendemain de sa mort, les aimables vertus du poète.

« Les *Emaux bressans*, dit-il, ont établi la réputation du pacte et ce volume reste le plus souvent cité, bien que je lui préfère de beaucoup l'inspiration plus profonde et plus

raffinée de tel autre de ses recueils, l'*Heure enchantée* par exemple. Mais il est très conforme à l'esprit de la critique d'isoler de son œuvre ce qui lui paraît être le plus caractéristique de sa nature habituelle. Les *Émaux bressans* donnent l'impression d'un campagnard joyeux, aimant les belles filles et les bons compagnons, la table bien servie l'odeur de la vendange et l'âcre parfum des bonnes pipes, après les longs repas ; et à ceci — qu'Erckmann et Chatrian nous ont dit cent fois en leurs romans — s'ajoutent un sentiment de mélancolie douce et sereine qui est l'âme même de la campagne et encore des souvenirs de lettré qui comme le pâtre virgilien a été voir, à Rome, la ville qui s'élève au-dessus de son village, autant que le cyprès domine les humbles lentisques.

« Les *Émaux bressans* c'est non seulement la description aimable de la vie de la campagne, c'est encore l'expression de la conscience de cette vie. Ceci étant l'essentiel de la nature et de l'intellectualité du poète, il est assez juste qu'on se soit surtout attaché à cette partie de son œuvre. Mais il est également juste de reconnaître que tout Gabriel Vicaire n'est pas là. Il y a notamment en

lui un côté d'ironie, servi par une grande adresse d'ouvrier en vers qui se manifesta dans une plaisanterie littéraire exquise : les *Déliquescences* d'Adoré Floupette avec le Parnassiculet, cette plaquette mérite de rester parmi les mystifications les plus spirituelles de notre temps. Le succès en fut plein. L'adresse de la parodie était en effet incomparable. Je n'ai connu de parodie ayant une semblable valeur que celle que fit, s'attaquant à Victor Hugo, Delprat. La parodie telle que nous l'avions connue jusqu'à nos jours me paraissait un genre d'esprit assez facile et assez sot. Malgré l'allure du petit vers de Scarron par exemple, le *Virgile travesti* est illisible. Le propre des parodies contemporaines c'est d'égaler l'œuvre moquée et de ne laisser voir la raillerie que par place et seulement aux esprits avisés, tandis que les autres s'y laissent prendre. Entendue de cette façon, la parodie est de bonne guerre et constitue une arme finement trempée au service du goût et de la raison.

« Les *Déliquescences* nous montrent de plus que si Gabriel Vicaire resta un poète de forme claire, d'émotion franche et simple, ce fut par une élection de son esprit et non par impuissance à atteindre l'obscurité et la prétention

qui passent pour être le génie chez bon nombre de novateurs. Il sut aller à l'école et se défendre des écoles. Ceci est fort à louer par le temps qui court. »

Georges Montorgueil, sous le pseudonyme bien connu des lettrés, de Caribert, prenant prétexte de la décoration qui a rougi la boutonnière de notre ami, disait de son côté, en 1889, au *Paris :* « L'ouvrier des *Émaux bressans* et autres bijoux a reçu la croix. On veut lui témoigner dans le monde où l'on aime les beaux vers, combien on est heureux de cette distinction qui arrive à un écrivain ingénieux, délicat, qui par bonne fortune se double du plus charmant des hommes et du plus solide des amis.

« C'est de son livre que Gabriel Vicaire peut dire qu'il l'a fait petit pour le faire avec plus de soin. Rien ne l'empêchait d'entasser tomes indigestes sur tomes pas plus digestifs, hors l'horreur qu'il avait des lignes inutiles. Puis à quoi bon ces traites maladroites tirées sur la postérité : il n'avait qu'une chanson à chanter, une courte, mais naïve et délicieuse chanson et il la chantait. Cela ne signifiait point qu'il ne pouvait, si la fantaisie lui en prenait, donner à ses couplets les ailes puissantes de l'ode. Il l'a bien prouvé en 1889

lorsque par concours il fut proclamé le poète lauréat du centenaire.

« Il ne faudrait point nier toutefois qu'il avait forcé son talent et qu'il lui en coûte infiniment moins de dire comment la délurée Rosette a conquis sa part de paradis que d'expliquer pourquoi la prise de la Bastille a amené un grand peuple à faire jaillir sur l'emplacement de l'autel de la patrie des fontaines lumineuses dont l'univers est encore tout ébloui.

« C'est dans la poésie intime, personnelle, émue d'une belle et douce émotion qui n'abrège point la vie, qui n'empêche point le cœur de ne battre qu'à petits coups, qui va son train fiévreux, délicieux et permis, que Gabriel Vicaire excelle.

« Et l'admirable c'est qu'il y excelle à chaque livre un peu plus. Venu tard à la poésie, car il avait au préalable tenu à bien s'assurer où il allait, il n'a point dès, la première fois, épuisé sa veine. Quand il eut si gentiment vidé son sac — c'était sa récolte bressane, ces fleurs de prés un peu sauvageonnes, d'une si saine rusticité — il n'était pas en peine de nous revenir plus riche.

« Son âme s'ouvrait à la bonne chanson populaire qu'elle traduisait, amplifiait, magni-

fiait. Il se servait d'elle comme d'une divine essence pour parfumer ses poèmes. Sa légende de saint Nicolas est le modèle du genre. Il chanta la chanson du peuple « Il était trois « petits enfants qui s'en allaient glaner aux « champs ». Et il ne lui en fallut pas davantage pour bâtir un drame humain où la légende le dispute au fait divers.

« Comme son ami Bouchor, Gabriel Vicaire refait, pour nos esprits blasés, les mystères candides des premiers âges. Il nous parle ainsi qu'à des simples, à nous qui savons trop. Il nous touche avec des moyens innocents, sachant bien que pour la joie que nous y devons trouver, nous nous ferons volontiers les dupes de son imagination qui allie avec tant de bonheur au sacré des vieilles légendes le profane de nos aspirations modernes. »

Puisque nous parlons de Maurice Bouchor, voici l'opinion de cet excellent poète sur son ami, en fin d'une étude parue dans la *Revue du Siècle*, il y a quelque dix ans, à propos de l'*Heure enchantée :*

« Un dernier poème, dont l'inspiration est toute personnelle, est consacré à la Jeunesse. Le poète la salue tristement et amoureusement, c'est bien elle qu'il aime par-dessus

tout, elle qui lui a souri et qui s'éloigne. Elle seule vivifie l'amour, en fait une chose gaie, naïve, tendre, fleurie, lumineuse, — l'amour tel que le conçoit, l'aime et le ressent notre poète. — Mais qu'il ne s'attriste point. Il est de ceux dont l'âme ne vieillira jamais et longtemps après lui, son œuvre gardera un parfum exquis de jeunesse, de grâce et de rêverie ».

Paul Bourget, le romancier psychologue qui fut jadis un zélé parnassien, louait ainsi non sans quelques réserves peut-être exagérées, *l'Heure enchantée :*

« Merci de votre volume, mon cher Vicaire, qui vient de me donner, en effet, une « heure enchantée » à la lire..... à l'écouter plutôt et à la respirer. Vos chansons me donnent l'impression d'une musique parmi des fleurs. C'est quelque chose de si frais, de si jeune, de si tendre, et, quand je vous lis, il me semble que toute mon œuvre à moi est enveloppée d'une atmosphère d'hôpital ou de laboratoire. Vous êtes resté un poète et votre compagnon des années d'apprentissage est devenu de plus en plus un pur analyste.

« Lequel vaut mieux, Seigneur ? » comme disait l'autre.

« Des vers tels que ceux-ci :

Doucement cueille
Sous l'oranger
Mon cœur léger
Comme la feuille.

ou bien

Languissante, languissante,
S'en va l'heure adolescente....

ne valent-ils pas, pour montrer toute une sensibilité, des pages et des pages de dissections compliquées ? Mais chacun doit faire sa tache. Celle du « petit clergeon » (1) de la divine poésie des *Émaux bressans* sur le cimetière est d'écrire les strophes les plus délicates peut-être de cette époque, les plus voisines des adorables chansons populaires par une magie d'art si prestigieuse qu'elle arrive à se dissimuler entièrement. Et quelle jolie langue si alerte, si française ! Il y a bien quelques points où je vous chicanerai pour avoir, vous aussi, apporté l'autorité de votre beau talent à des hérésies prosodiques dont les *minus habentes* de la jeune école accablent leurs aînés. Ainsi, page 91 :

C'est l'heure tendre. Eveille-toi bel endormi.

(1) Ou clerjon.

ces douze syllabes sans césure n'ont jamais été un vers de Gabriel Vicaire. Ce petit cousin de La Fontaine connaît trop bien le génie de sa race pour avoir commis cette faute de rythme. Il aura laissé corriger son « épreuve » par quelque « barbare » assis sur le même banc d'auberge que lui en Bretagne ou en Bresse. Le ciel était si doux à regarder qu'il n'aura pas pris la peine de relire son poème. Qu'il le relise vite pour une prochaine édition et n'y laisse plus une seule de ces prétendues nouveautés qui ne sont que des pédantismes et des « déliquescences ». L'auteur d'*Adoré Floupette* le sait mieux que personne.

« Vous voyez, mon cher ami, combien j'aime votre livre et je vous le dis en ajoutant que par delà tant d'années et les inévitables séparations que la vie inflige aux camarades qui ont commencé à marcher côte à côte, je vous garde une fidèle sympathie d'esprit et une grande admiration. Trouvez-en ici le témoignage et croyez-moi votre dévoué

PAUL BOURGET. »

LES COLLABORATEURS

Je dois une place dans ce petit livre aux collaborateurs de Gabriel Vicaire. Et d'abord qu'il me soit permis de dire quelques mots de Jules Truffier. Une amitié franche, dévouée, exempte de toute jalousie, liait ensemble les deux poètes.

Tout le monde lettré connaît le pâle Truffier, marquis pimpant ou valet de comédie, comme Molière d'ailleurs, enfant de Paris, comme lui comédien et écrivain.

Barbey d'Aurevilly le définissait ainsi :

« J'aime ce jeune homme, ce pâle éphèbe aux cheveux roux : c'est le Boufflers des comédiens ».

Et Valade lui dédiait un de ses merveilleux sonnets dont la terminaison est la suivante :

Si tu n'es pas bourré de prose
Et de raison comme un greffier,

Tête d'un rayon bleu férue,
C'est pour être né dans la rue
De la Lune, ô pâle Truffier !

Jules Truffier est né le 25 février 1856. Son père, serrurier d'art et poète lui-même à ses heures, avait eu dans sa jeunesse la passion du Théâtre, puisque, élève de Samson au Conservatoire, il avait, en 1844, remporté avec Delaunay, dans le concours de cette même année, un premier accessit de comédie en interprétant le rôle de *Sosie* d'Amphitryon.

Il était demeuré toujours en relations d'amitié avec Régnier, Got, Delaunay et d'autres artistes de la Comédie qui appréciaient en lui l'homme et l'artiste et qui lui prodiguèrent, jusque dans la personne de son fils, les sentiments de la meilleure camaraderie. Jules Truffier a d'ailleurs chanté son père dans un sonnet intime :

Je t'ai chanté, mon père, en baisant la margelle
Du vieux puits anversois de ton maître Maëtzys...

Ce fut donc parmi les clés aux anneaux ciselés, aux tiges cannelées, aux pannetons

compliqués ; parmi les rinceaux délicats, les rampes aux volutes de fer forgé, que grandit notre futur comédien-poète dont les journées se partageaient entre l'atelier paternel et les musées, les chers musées parisiens, dont il a gardé la passion reconnaissante. Pourtant, dans cette atmosphère étouffante de la grande cité, l'enfant grandit sans jamais goûter les charmes de la campagne :

O vous qui cultiviez la fleur de notre rêve,
Eclose dès l'enfance au sein du vieux Paris,
Sans soleil, sans azur, entre les pavés gris,
Loin du parfum des champs, des bois ou de la grève..

D'ailleurs, on retrouve dans les vers du poète maint écho de cette réclusion forcée :

Par delà les toits obliques
De Batignolles, Clichy,
Le vol de mes bucoliques
Jamais hélas ! n'a franchi

Le lugubre mur d'enceinte
Où croît, parmi les tessons,
Cette herbe, couleur d'absinthe,
Qu'on ne voit pas sans frissons.

Mais la passion du théâtre le dévorait, et, dès l'âge de quinze ans, il entrait au Conser-

vatoire avec Bartet, Jeanne Samary, Albert Carré, etc...

Il en sortit en 1873 avec un premier accessit de comédie dans le rôle de *Crispin* du *Légataire*.

Après avoir joué, pendant deux ans, à l'Odéon les principaux rôles comiques du répertoire, il entra enfin dans la maison de Molière et débuta à dix-neuf ans le même soir que Blanche Barreta, dans la peau du jeune *Thomas Diafoirus*.

Il se fit tout de suite quelques ennemis par la joyeuse exhibition de triolets satiriques que goûtait fort Emile Perrin, triolets dont la verve servait même parfois les petites boutades de cet administrateur aussi mordant critique que metteur en scène avisé. Emile Perrin *commandait* souvent un bon triolet joyeux à son comédien-poète lorsqu'on l'avait un peu agacé sur tel ou tel sujet. La collection de ces gazettes rimées serait curieuse à feuilleter, mais l'auteur les cache avec un soin jaloux. C'est ainsi qu'il ne conquit le titre envié de Sociétaire qu'après treize ans de service, en 1888. Il se montra infatigable, jouant en toutes saisons, tous les rôles les plus variés des répertoires ancien et moderne.

Il avait « le feu sacré » !

Malgré les difficultés créées de nos jours au *comédien-auteur*, il fit représenter, dès l'âge de dix-huit ans, plusieurs pièces, soit seul, soit en collaboration :

La Corde au cou (A. Gill) (*Odéon*).

Le Dîner de Pierrot (B. Millanvoye).

Les Papillotes (Valade).

et sur des scènes de genre plusieurs autres pièces dont on l'obligea même à ne pas signer quelques-unes.

Il fit, à la Comédie-Française, réciter par Coquelin aîné *Petit-Jean* et par J. Bartet la *Phèdre de Pradon.*

Entre temps, parurent ses volumes de poésies :

Sous les frises, *Trilles galants*, *Dimanches et fêtes*, puis vinrent *Les deux Palémon* à la Comédie-Française et quantité de pièces de circonstances et d'adaptations scéniques dont plusieurs sont restées anonymes au répertoire du Théâtre-Français. M. Truffier est donc tout ensemble un comédien d'une très grande originalité et un lettré des plus fins.

Un des traits qui caractérisent d'une façon très spéciale M. Jules Truffier, c'est qu'il est acteur et non cabotin. Une injustice d'ailleurs cette manie d'appliquer aux comédiens seuls ce terme de cabotinage. Comme si nous n'a-

vions pas, aujourd'hui surtout, toutes sortes de cabotinages.

En tout cas l'on peut dire sans craindre de se tromper que celui-là n'est pas un cabotin qui a écrit les vers très fiers et très crânes qui ouvrent l'un de ses volumes de vers :

Je me plais avant que de plaire
A l'exemple du bon Santeuil
Et dans les bravos du parterre
Je ne mets pas tout mon orgueil.....

Je veux, d'une âme rehaussée
Au contact des nobles travaux,
Goûter, sans arrière-pensée,
Le triomphe de mes rivaux ;

Et si la fortune, infidèle,
Me trahit, je veux, sans émoi,
Pouvoir être mécontent d'elle
En demeurant content de moi.

∴

M. Henri Beauclair est né à Lisieux en 1860. Il fut un des disciples de Léon Valade et un de ses biographes, M. Trezenick non sans malice le traite de « triolettiste normand ».

C'est un ironiste aimable et un poète charmant. On en jugera par ce sonnet inédit :

Les rêves d'autrefois : — gloire, honneurs et puis-
[sance, —
Ont cessé de hanter mon cerveau reposé
Et je souris du temps où j'aurais tout osé
Pour être de ceux-là que le vulgaire encense.

L'Egoïsme m'a dit : Recherche le silence,
Par le fracas du Nom le Bonheur est chassé ;
Et la Paresse : N'es-tu pas déjà lassé ?
Songe à ce qu'il te faut acquérir de science !

A ma fenêtre j'ai borné mon horizon,
Et je m'enferme, en ma volontaire prison,
Sans nul but que gagner le pain de ceux que j'aime ;

Ne craignant rien que la Maladie et la Mort ;
Heureux, puisque ma femme est un autre moi-même ;
Puisque ma fille est belle et que mon fils est fort.

Ses œuvres poétiques se composent de l'*Eternelle chanson*, triolets (1883), les *Horizontales*, une parodie très amusante des *Orientales* de Victor Hugo et *Pentecôte*, un poème champêtre et maritime. De nombreuses gazettes rimées, signées de son nom dans différents journaux et revues attestent la souplesse et la fantaisie de son talent lyrique ;

d'autre part dans l'*Anthologie* de l'éditeur Lemerre nous avons lu diverses pièces poétiques d'Henri Beauclair.

Il a publié plusieurs romans, entre autres, *Tapis-Vert*, la *Ferme à Goron*, *Ohé l'artiste*, *Le Pantalon de madame Desnoux* et une fantaisie ironique en prose, *Une heure chez Barrès.*

Enfin son œuvre de journaliste est considérable. Il a chroniqué dans nombre de feuilles parisiennes, etc. Il est aujourd'hui attaché au service politique du *Petit Journal.* Dans cet important organe il a écrit de nombreux articles sous les pseudonymes les plus divers.

Rappelons en passant qu'il a commis le crime d'écrire les *Déliquescences* avec Gabriel Vicaire.

⁂

Charles Le Goffic est né en Bretagne, en 1863, dans la petite ville de Lannion.

Fils d'un imprimeur, il avait fait de solides études classiques à Nantes, puis à Rennes, enfin à Paris où il se fit recevoir agrégé.

Son premier titre d'écrivain ce sont les *Chroniques*, une revue d'avant-garde qu'il

fonda en 1885 avec Jules Tellier, Maurice Barrès et Raymond de la Tailhède.

Son volume de début : *Amour Breton* (1889) un recueil de pièces poétiques, fut accueilli avec la plus grande faveur. En voici quelques rimes qui sont d'un sentiment très délicat :

Jolis rayons d'aube entrez dans mon âme,
Elle a tant besoin de revoir le jour.
Sait-on ce qui dort dans les yeux de femme
Si c'est la colère ou si c'est l'amour ?

O rayons jolis, sous votre caresse
Mon âme autrefois s'emplissait de chants.
— Hélas ! qu'avez-vous ma chère maîtresse
Pour me regarder de ces yeux méchants?

O rayons jolis, dissipez mes craintes,
Apaisez mon mal, tant qu'il n'est pas sûr.
— Les yeux de ma mie ont toujours ces teintes,
Ces teintes d'or sombre et de sombre azur.

Son second volume de vers : le *Bois dormant*, paru en 1900, donne cette « impression de grâce triste et souffrante » suivant le mot de Paul Bourget.

Citons aussi parmi ses volumes de prose le *Crucifié de Kéraliés* (1892), *Passé l'amour* 1894), *Sur la Côte ; Morgane; la Payse* et tout

dernièrement l'*Ame Bretonne*, un choix de différentes études littéraires et morales parues dans la *Revue des Deux-Mondes*, *Minerva*, et l'*Illustration*.

M. Le Goffic est également l'auteur d'un *Nouveau traité de versification française*, devenu classique en France et à l'étranger.

Ce poète sincère et simple est doublé d'un excellent prosateur à la langue claire et bien française. Notons de même qu'il est chargé de la critique des poètes à la *Revue Universelle* et qu'il est chevalier de la Légion d'honneur depuis 1900.

Charles Le Goffic n'a pas dit son dernier mot et il semble désigné pour fournir dès à présent une carrière littéraire des plus brillantes.

IN MEMORIAM

Et voici que le grand repos est venu pour lui.

Après des souffrances indicibles, la mort libératrice enfin a clos ses paupières.

Dans la petite chambrette, au rez-de-chaussée de la maison du docteur Comar, sur un petit lit de fer semé de fleurs des champs, le douloureux martyr gît là.

L'Intruse est venue et comme une magicienne a transfiguré le *facies* du pauvre patient.

D'une beauté surnaturelle, son visage a des blancheurs de marbre. Les traits se sont affinés extrêmement, le nez s'est aminci, comme pincé. Et le front du poète, son « vaste front de penseur », a l'air de s'irradier, entouré d'une auréole de lumière. On croirait qu'il

dort. Pourtant ses petites mains amaigries, révélatrices de l'agonie, disent l'inexorable vérité.

L'âme du poète a pris son essor vers les étoiles, dans la candeur du firmament.

Nous n'entendrons plus les clochettes d'argent de ses rimes amoureuses. Sa verve joyeuse ne redira plus la puissance de la jeunesse et de l'amour, sa voix mélancolique et tendre ne viendra plus réveiller les chers souvenirs intimes ou bercer notre ennui moderne aux accents des chansons anciennes.

L'oiseau merveilleux qui chantait dans ses vers s'est tu pour toujours ! La divine fleur de poésie qui parfumait ses rêveries est maintenant à tout jamais flétrie ! Que la terre lui soit légère, comme dit le poète latin !

Pauvre cher poète ! Dans la tourmente littéraire que nous traversons au milieu des écoles sans nombre et des théories sans fin, il nous est apparu avec sa simplicité rustique qui n'est plus de notre âge.

La destinée lui fut douce en ce sens qu'il n'eut pas à se préoccuper du lendemain. Mais que de déceptions l'attendaient pourtant.

La nature l'avait doté d'un visage disgracieux. Il ne fut guère aimé, malgré toute la douceur angélique et la bonté ingénue de son

caractère. Les femmes se jouèrent de lui ou ce qui pis est s'en moquèrent.

Une âme sensible et délicate en ces blessures du cœur, ressent plus vivement que tout autre la tristesse qui en découle.

Pauvre cher poète ! Comme tu as souffert, toi qui fus si tendre, d'être dédaigné, toi qui étais si voluptueux, dont l'agenouillement devant la céleste beauté de la femme se précise à chaque page de ton œuvre, de n'avoir pas connu au déclin de ta vie l'affection sincère de la bien-aimée qui rayonne autour de nous et qui fait de notre front se dissiper les noires pensées.

Pauvre cher poète ! Que la sympathie de quelques-uns t'ait consolé pour un temps du mépris de la foule (indifférence ou mépris ?) cela ne me surprendrait pas. Car tu fus toujours le plus exquis des trouvères et le chant très délicat de ta romance délectable dans toutes ses beautés délicieuses ne pouvait peut-être pas trouver d'écho dans le cœur des prétentieux philistins et des bourgeois épais.

Mais un fait me semble acquis. Et c'est pour cela que je proteste ici publiquement. J'en appelle au jugement de la postérité qui se charge de remettre les choses au point et les hommes à leur place.

On n'a pas rendu à ton génie si français l'hommage qui lui était dû.

Tardivement maintenant que tu es « *bien enterré* » on te sacre grand évêque, archiprêtre, que sais-je ! alors que toute ta vie durant, l'on t'a relégué au rang d'humble desservant.

Pauvre cher poète ! Pauvre doux génie que le grand public a méconnu.

Et cependant ton humble biographe, bien avant de publier ces quelques pages, a voulu déposer sur ta tombe des vers et des fleurs en hommage et en souvenir.

Son plus cher désir est que cette sincère offrande fasse cortège à ta gloire qui brille maintenant d'un si vif éclat.

Voici ce que j'écrivais, il y a longtemps déjà, en fêtant ta mémoire, pour l'édification des autres.

Le franc compagnon du matin
A quitté ce monde morose
Pour un autre pays lointain.
Il vit, en pleine apothéose,
Le galant page de la Rose !
Pour nous, c'est le cœur angoissé
Que nous avons appris la chose :
Le bon Vicaire est trépassé !

Quel imprévu dans son latin !
Quel prestigieux virtuose
Avocat joyeux ou mutin,
Comme il savait plaider la cause
Du Bleu, de l'Or, du Vert, du Rose !
Quel sujet l'eût embarrassé ?
Demain ne sera plus que prose :
Le bon Vicaire est trépassé !

Sans cesse il montrait le chemin
Où rit la fleur à peine éclose.
Il avait le cœur sur la main
Et sa porte n'était pas close.
Chacun lui répondait : Je n'ose...
Et lui n'était jamais lassé.
L'homme propose et Dieu dispose :
Le bon Vicaire est trépassé !

Envoi.

Prince, tout se métamorphose,
Gardons le culte du passé.
Voici venir dame Névrose :
Le bon Vicaire est trépassé !

Henri Corbel.

TABLE DES MATIÈRES

Biographie 1
Première visite. 24
L'homme. 32
La primitivité de Vicaire. 41
Le traditionniste 59
Les *Emaux bressans*. 71
Le *Livre de la Patrie*. 89
Le *Miracle de saint Nicolas* 93
Quatre-vingt-neuf 109
L'*Heure enchantée* 111
A la bonne franquette. 120
Au Bois Joli. 129
Le *Clos des Fées*. 140
Gabriel Vicaire et la Bretagne. 151
Les *Déliquescences* 166
Théâtre 173
Le prosateur. 184
Opinions. 208
Les collaborateurs 225
In memoriam. 234

Mayenne, imp. Ch. Colin.

BIBLIOTHECA

La Bibliothèque
Université d'Ottawa

Echéance

Celui qui rapporte un volume après la dernière date timbrée ci-dessous devra payer une amende de cinq sous, plus un sou pour chaque jour de retard.

The Library
University of Ottawa

Date due

For failure to return a book on or before the last date stamped below there will be a fine of five cents, and an extra charge of one cent for each additional day.

CE

a39003 003419602b

CE PQ 2473
.V3C67P
COO CORBEL, HENR UN POETE, GA
ACC# 1228355